

MINOS

D'APRÈS PAULINE RÉAGE

# HISTOIRE D'Y

*Détournement mineur*



## PRÉFACE

Comme tant d'autres avant moi, *Histoire d'O* m'a fasciné. Mais je trouvais regrettable qu'il n'y eût pas pour les amoureux des garçons un roman de la même force – du moins à ma connaissance – et j'ai eu envie d'écrire une histoire similaire. Mais pourquoi en inventer une nouvelle alors que celle-ci me convenait ? J'ai donc préféré conserver le texte original, remplaçant *elle* par *lui*, et *O*, trop féminin, par *Y*, à la fois nom du chromosome masculin et symbole graphique de l'organe triangulaire. Ensuite, j'ai pris quelques libertés en retranchant et en développant.

Je me suis permis par exemple de retirer la fameuse phrase : *Et ses chaussons étaient râpés, il devrait en acheter d'autres*, que Jean Paulhan avait mise en avant pour convaincre que l'auteur était bien une femme, car seule une femme pouvait penser à de tels détails ; il était difficile de la garder parmi les observations d'un garçon de quinze ans.

Aujourd'hui, je reste tellement sous le charme de ce texte que j'ai eu beaucoup de mal à y mettre un point final, trouvant à chaque relecture, qui devait être la « dernière », encore des corrections à faire ou des améliorations à insérer. C'est pour le plaisir de le partager, mais avec le regret de le figer, que je m'y résous cette fois.

À ceux qui au contraire seraient déçus par ce « détournement » ou m'accuseraient d'avoir déformé ou affaibli cette histoire, je répondrai simplement d'ignorer *Y* et de retourner à *O* qui, heureusement, reste à leur disposition. En tout cas, on ne me reprochera pas de l'avoir fait pour le lucre...

Pardon, enfin, à Pauline Réage de lui avoir emprunté son texte et son style, de l'avoir trahie peut-être, et, contrairement à ce qu'elle stipulait, d'avoir accroché en fin *Retour à Roissy* comme un chapitre supplémentaire, transformant par un cinquième acte cette apologie en une sorte de tragédie. J'aurais aimé savoir qu'elle n'aurait pas été offensée de ce qui suit.

## HISTOIRE D'Y

Ce détournement a utilisé :

*Histoire d'O*, de Pauline Réage (1954) ;

*Retour à Roissy*, de Pauline Réage (1969) ;

*Histoire d'O*, bande dessinée de Guido Crepax (1975) ;

*Histoire d'O*, film de Just Jaeckin, adaptation et dialogues  
de Sébastien Japrisot (1975).

M.

## ROISSY

Son amant emmène un jour Y se promener dans un quartier où ils ne vont jamais, le parc Montsouris – à moins que ce ne soit le parc Monceau –, et après qu'ils ont marché un moment le long des pelouses et des grands cèdres, qu'ils sont restés à discuter, assis côte à côte sur un banc, Y aperçoit à l'angle du parc, au coin d'une rue où il n'y a pas de station de taxis, une grosse Mercedes noire, le lumineux en veilleuse, arrêtée près du trottoir. Y entend qu'on lui dit : « Monte. »

Ce n'est pas loin du soir, et c'est l'automne. Y monte. Y a quinze ans. Son amant l'appelle ainsi, d'une de ses initiales, et parfois il prononce « i grec », mais le plus souvent « i » tout court. Y est vêtu comme il l'est toujours pour le lycée : un manteau beige en poil de chameau, un blazer bleu outremer avec une cravate marine, un pantalon gris au pli impeccable, des chaussures noires lacées. Le taxi part doucement sans que René ait dit un mot au chauffeur. Y déboutonne son manteau pour se mettre à l'aise ; peut-être qu'il pense qu'on voudra l'embrasser, le caresser.

Mais René dit : « Tu es embarrassé, donne ton sac. »

Y, surpris, tend son cartable.

René le prend, le pose hors de portée, et ajoute : « Dé-fais ta montre. Ça gêne ton poignet. »

Y ne comprend pas en quoi sa montre gêne, mais il la détache docilement. Il ne sait pas encore qu'on libère la place pour d'autres cuirs, d'autres brides.

René la lui prend et la glisse dans le cartable. « Tu es aussi trop habillé. Enlève ton pantalon. »

Y rougit. Il frissonne. Il voit la nuque du chauffeur qui n'a pas bronché, peut-être n'a-t-il pas entendu, une nuque fine et osseuse, rasée de près. Y écarte son blazer, il attrape sa ceinture et la défait. Il est gauche quand il déboutonne le pantalon et qu'il l'ouvre, il a de la peine à s'en débarrasser,

le taxi roule plus vite, il a peur que le chauffeur ne se retourne. Mais il sent qu'il est excité par la demande de René, et que son membre se tend. Enfin il parvient à l'enlever sans avoir besoin de retirer ses chaussures, et il est gêné d'avoir les jambes nues et libres sous le tissu rêche du manteau.

« Ôte ton slip, aussi. »

Cela, maintenant, c'est plus facile : il suffit de passer les mains derrière les reins et de se soulever un peu – encore que l'élastique, un instant, s'accroche à son membre redressé.

René lui prend le slip des mains, ouvre le cartable, et l'y enferme avec le pantalon et la ceinture. Puis il dit : « À présent, replie tes chaussettes. »

Y, surpris, regarde son amant, mais il finit par se soumettre à ce nouveau jeu. Il retourne sur les chevilles ses chaussettes noires qui montent au milieu des mollets et il en fait un bandeau plat, large de trois doigts.

René dit encore : « Tu ne dois pas t'asseoir sur ton manteau ; il faut le relever et t'asseoir directement sur la banquette. »

Y jette un nouveau coup d'œil au chauffeur qui continue de regarder la route, comme s'il n'avait aucune conscience de ce qui se déroulait derrière lui. La banquette est en skaï, glissante et froide, c'est saisissant de la sentir coller aux cuisses, et son membre sous la chemise se redresse encore.

Puis on lui dit : « Reboutonne ton manteau maintenant. »

Le taxi roule toujours, on sort de Paris, et Y ne se hasarde pas à demander pourquoi René ne bouge pas, et ne dit plus rien, ni quelle signification cela peut avoir pour lui qu'il soit immobile et muet, si dénudé et si offert, si bien boutonné, dans une voiture qui va il ne sait pas où. René ne lui a rien ordonné ni défendu, mais Y n'ose ni croiser les jambes ni serrer les genoux. Il a les deux mains appuyées de chaque côté de lui, sur la banquette.

« Voilà ! » dit René tout à coup.

Le taxi s'arrête devant une grille de château. Dehors il fait sombre et il pleuvine.

« Ne bouge pas. » René allonge la main vers la joue de Y.

Y croit qu'il veut le caresser derrière l'oreille comme il le fait souvent dans les lieux publics, mais il lui saisit seulement le nœud de la cravate pour la défaire. Y penche à peine le buste, car il croit encore qu'il veut lui caresser le cou. Non, René la lui retire, puis déboutonne la chemise blanche qu'il l'écarte un peu. Il sort de sa poche un canif auquel est attachée une petite paire de ciseaux. Il tâtonne pour saisir et trancher les bretelles du maillot de corps, avant de le découper du col jusqu'au bas ; il le lui enlève en le lui faisant glisser sous les bras.

« Reboutonne-toi. »

Y a maintenant, sous la chemise refermée, la poitrine libre et nue comme il a nu et libre tout le bas du corps, des reins aux mollets, où il sent encore les traces que les élastiques des chaussettes ont laissées.

« Écoute, » dit René, « maintenant tu es prêt. Je te laisse. Tu vas descendre et sonner à cette grille. Tu suivras qui t'ouvrira, tu feras ce qu'on t'ordonnera. Si tu n'obéissais pas tout de suite, on te ferait obéir. »

Y est interloqué. Tout cela est si subit, si inattendu. Mais en même temps il sent monter en lui une singulière excitation.

« Ton cartable ? Non, tu n'as plus besoin de ton cartable. Tu es seulement un garçon que je fournis... Si, si, je serai là. Va. »

Une autre version du même début était plus brutale : le garçon était emmené en voiture par son amant et un ami inconnu. L'inconnu était au volant, l'amant assis à côté de Y, et c'était l'ami, l'inconnu, qui parlait pour expliquer au garçon que son amant était chargé de le préparer, qu'il allait lui défaire et lui enlever sa ceinture, lui rouler son pantalon et son slip, lui attacher les mains au dos avec la ceinture, et lui bander les yeux avec son écharpe. Qu'ensuite il serait remis au château, où on l'instruirait à mesure de ce qu'il aurait à faire.

Et en effet, une fois ainsi dévêtu, et lié, et masqué, au bout d'une heure de route, on l'aidait d'une poigne ferme à sortir de voiture, et Y sentait sur ses jambes la fraîcheur nocturne d'un grand parc. Il marchait sur du gravier, on lui faisait monter quelques marches, puis franchir une ou deux portes, toujours à l'aveugle.

Il se retrouvait debout dans un endroit obscur où on le laissait une demi-heure, ou une heure, ou deux, je ne sais pas, mais c'était un siècle. Il ne savait pas s'il était seul, ou s'il était observé, si quelqu'un le contemplait dans cet état, bâillonné et lié, offert au milieu de la pièce, ses jambes nues dépassant impudiquement de son manteau, ni si on le trouvait ridicule dans cette tenue – pouvait-on imaginer qu'il portait un short ?

Enfin, alors qu'il commençait d'avoir des crampes, il entendit que la porte s'ouvrait. Il sentit que s'allumait la lumière, et des mains fines libérèrent ses yeux. Y découvrit qu'il avait attendu dans une pièce banale et confortable, et pourtant singulière : avec un épais tapis noir par terre, sans un meuble, tout entourée de placards rouges aux portes recouvertes de miroirs. Deux jeunes garçons se trouvaient à côté de lui, dont l'un était un joli petit roux, à la peau laiteuse et semée de taches de son, habillé en jaune, et l'autre, habillé en bleu, avait un visage fin et mat et une chevelure d'un noir brillant. Leur costume portait la marque d'inspirations disparates : la longue veste avec un petit col droit était fermée bord à bord par des agrafes invisibles, toute couverte de strass, et se terminait au milieu des cuisses, qui étaient nues. Ils étaient chaussés de gros brodequins, lacés sur la cheville, avec des talons épais pour augmenter la cambrure des reins, recouverts du même strass brillant que la veste et assortis en couleur. Ils avaient un collier de chien en haut du cou et des bracelets de cuir autour des poignets. Par la veste, cette tenue rappelait les laquais du XVIII<sup>e</sup> siècle, tandis que par les chaussures et les accessoires elle évoquait les punks.

Alors je sais que le petit roux s'est accroupi derrière Y pour lui défaire les mains de la ceinture, et qu'il en a profité pour soulever doucement le bas du manteau et lui examiner les fesses. Le brun lui a dit qu'il fallait qu'il se laissât déshabiller, et qu'on allait le baigner et le coiffer.

On l'a donc mis nu, et l'on a plié ses vêtements avant de les emporter. On ne lui a pas permis de se baigner seul, et il a dû se laisser savonner, et les mains des garçons, douces et caressantes, venaient partout sur lui. On lui a mouillé les cheveux en les ramenant en arrière, et on lui a massé les tempes longuement, Y en avait la tête qui tournait. Puis on l'a fait lever pour le rincer avec la pomme de la douche.

On l'a shampooiné, non pas dans le bain, mais comme chez le coiffeur, en l'asseyant dans un de ces grands fauteuils qui basculent quand on vous lave la tête, et que l'on redresse pour vous couper les cheveux. Cela dure toujours au moins une demi-heure, et cela a duré longtemps en effet, car Y était assis sur ce fauteuil, nu, et on lui défendait de croiser les genoux ou de les rapprocher l'un de l'autre. Et comme il y avait en face de lui une haute glace que n'interrompait aucune tablette, il se voyait ainsi, chaque fois que son regard rencontrait son reflet, exposé, la tête tout empanachée de gypseries de shampooing blanc. On l'a rincé ; on l'a séché ; on l'a longuement coiffé.

Puis, avec des gestes amicaux et prévenants, mais qui ne lui laissaient aucun choix, les garçons l'ont courbé sur un tabouret, au milieu de toute une panoplie hétéroclite – des curettes, des coupe-ongles, des tubes de crème, des vaporisateurs prolongés par de longues canules. Y a senti un doigt fin et délicat le pénétrer avec une dose d'émollient, et il a été parcouru d'un frisson. Il devinait bien le sort auquel cette préparation le promettait.

Quand il a été prêt, du parfum légèrement passé sous les aisselles et sur le duvet du pubis, sous les bourses, dans le sillon entre les fesses, et au creux des paumes, on l'a fait retourner dans la pièce aux placards. On lui a dit de s'asseoir sur un pouf au milieu des miroirs, et d'attendre. Le pouf était couvert de fourrure noire, qui le piquait un peu entre les fesses. Il n'avait aux pieds que des sandales de cuir ocre rouge, et pour le reste il était entièrement nu. Il regardait dans les reflets, sous tous les angles, ses bras, son buste élancé, le delta de ses jambes où reposait son sexe, ses pieds aux fins orteils. Il sentait l'émollient qui fondait en lui.

Les garçons lui apportèrent un grand bol de taboulé épicé et parfumé à la menthe avant de le laisser. Assis sur le pouf, il mangea seul, ramassant la semoule en petites boules du bout de ses doigts car, comme à un prisonnier, on ne lui avait donné aucun couvert.

Je ne sais pas combien de temps il est resté dans le boudoir rouge et noir, ni s'il y était vraiment seul comme il croyait l'être, ou si quelqu'un le regardait derrière l'un de ces miroirs. Mais ce que je sais, c'est que, lorsque les deux garçons sont revenus, ils étaient accompagnés par un homme vêtu d'une longue robe violette, à manches larges sur le bras et étroites au poignet, et qui s'ouvrait à partir de

la taille quand il marchait. On voyait qu'il portait, sous sa robe, des espèces de chausses collantes qui recouvraient les jambes et les cuisses, mais laissaient libre le sexe. Ce fut le sexe que Y aperçut d'abord, dès son premier regard, puis le long fouet de cuir souple passé à la ceinture, puis que l'homme était masqué par une cagoule noire, dont le réseau de tulle dissimulait même les yeux, et, enfin, qu'il avait des gants noirs aussi, de fin chevreau.

« Ne bougez pas. » La voix de l'homme était impérieuse et dure. Il se planta devant Y pour le considérer. Du bout de ses doigts tendus, paume vers le plafond, il lui souleva le menton et le tint dans cette position un long moment, à le contempler.

Y baissa les yeux, sans soutenir son regard. Il se demandait ce qu'il lui voulait, s'il allait l'embrasser ou le mordre, ou lui glisser son sexe dans la bouche ; mais il n'en fut rien.

L'homme descendit sa main gantée le long du cou et vint effleurer successivement chacun des petits grains qui marquent la poitrine, et qui, dans un frisson, saillirent légèrement en se durcissant. « Vous serez présenté ce soir. » Il dit à Y de se lever, et aux garçons de se dépêcher.

Le roux, qui avait un mètre de couturière à la main, prit alors la mesure du cou de Y et de ses poignets. Il trouva dans la corbeille d'osier que tendait l'autre garçon le collier et les bracelets qui correspondaient. Voici comment ils étaient faits : en plusieurs épaisseurs de cuir, chaque épaisseur assez mince, au total pas plus d'un doigt, verrouillés par un système à déclic, qui fonctionnait automatiquement comme un cadenas quand on le refermait, et ne pouvait s'ouvrir qu'avec une petite clé. Dans la partie opposée à la fermeture des bracelets, pris dans le milieu des épaisseurs de cuir, et n'ayant presque pas de jeu, il y avait un anneau de métal, qui donnait une prise pour fixer, et qu'on positionnait du côté intérieur du poignet. Pour le collier, l'anneau pendait devant le cou, reposant sur la saillie des clavicles, et brinquebalait au rythme des mouvements de celui qui le portait.

On assujettit ces carcans à son cou et à ses poignets, puis les deux garçons lui enfilèrent une chemise en soie rouge, très ample, avec un large col échancré jusqu'au plexus, fermée ensuite à la manière d'une vareuse, et qui descendait sur les hanches sans cacher les fesses tout à fait.

Ils attachèrent ensemble, dans son dos, les anneaux de ses bracelets.

Enfin, l'homme s'assit sur le pouf de fourrure, et fit approcher Y contre ses jambes. Il lui glissa une main entre les genoux, remonta à l'intérieur des cuisses, puis il se faufila sous les bourses. Il lui prit la verge et commença de la caresser en l'étirant vers le haut, doucement, mais avec une sorte d'autorité qui passait dans ses doigts.

Y en eut une secousse tout le long de l'échine. Bien qu'il eût peur de cet homme masqué, armé d'un fouet, en se sentant manipulé dans le gant en cuir de chevreau, il se tendit rapidement vers le plafond.

Quand il fut à son apogée, l'homme prit une bande élastique de caoutchouc noir qu'un des garçons lui donna, et il l'enroula à la base de la verge en la serrant étroitement. « Vous devez toujours vous conserver dans cet état, tout le temps des soirées. »

Il fit un signe et Y fut entraîné hors de la pièce.

Le garçon roux avançait devant Y et ouvrait les portes, l'homme suivait, le garçon brun refermait derrière eux. Y marchait en silence avec ses sandales, son membre pointé comme une épine, tandis que les brodequins des garçons résonnaient dans les couloirs. Ils traversèrent un vestibule, deux salons, et pénétrèrent dans la bibliothèque où, dans la pénombre, trois hommes prenaient le café en fumant. Ils portaient les mêmes grandes robes que le premier, mais aucun masque. Cependant Y n'eut pas le temps de voir leurs visages ni de reconnaître si son amant était parmi eux, car on tourna vers lui une lampe torche qui l'aveugla. Les garçons qui accompagnaient Y l'arrêtèrent en le retenant par les coudes. La lumière le balaya de bas en haut. On mit sur les yeux de Y un bandeau en velours noir et, comme on le serrait étroitement, il eut un petit geste de la tête en arrière, une brève crispation de la bouche. Il entendit un homme rire.

Alors la torche s'éteignit. Les garçons se retirèrent. On fit avancer le nouveau venu. Y trébucha à plusieurs reprises. Une main dure le rattrapait chaque fois pour le guider, et il devina qu'il se trouvait face au grand feu auprès duquel les hommes étaient assis : il sentait la chaleur sur ses cuisses, sur la pointe de son organe, et il entendait crépiter doucement les bûches dans le silence. Deux mains vérifièrent l'attache de ses bracelets, puis remontèrent sa chemise par-derrière. Elles n'étaient pas gantées, et l'une le

pénétra de deux doigts à la fois, si brusquement qu'il cria et en fut soulevé à demi. Quelqu'un rit.

Un d'autre dit : « Retournez-le, qu'on lui voie le ventre. »

On le fit pivoter, et la chaleur du feu était contre ses reins. Une main souleva sa chemise par-devant, cette fois, et tritura la pointe de sa verge, le renflement de son gland, le galbe de ses bourses. Mais, brusquement, comme on lui écartait les jambes et qu'on lui ouvrait les cuisses, il perdit l'équilibre et bascula à la renverse – soutenu dans quels bras ? Il entendit qu'on lui ordonnait brutalement : « Agenouille-toi ! – Ouvre tes jambes ! » Il se mit à genoux, en les éloignant l'un de l'autre, et on lui défendit de les rapprocher. Deux poignes pesèrent sur ses épaules comme pour l'empêcher de se relever.

« Vous ne l'avez jamais attaché ?

– Non...

– Ou suspendu ?

– Non, jamais.

– Ni fouetté ?

– Non plus, mais... » C'était son amant qui répondait.

L'autre voix, un peu maniérée, le coupa : « Si vous l'attachez quelquefois, si vous le fouettez un peu, et qu'il commence à y prendre goût, ça ne vaut pas. Ce qu'il faut, c'est dépasser le moment où il prend du plaisir, pour obtenir des larmes. »

On fit alors lever Y et l'on allait le détacher, quand une voix protesta qu'il le voulait prendre d'abord, et tout de suite – si bien qu'on le remit à genoux, mais cette fois le buste reposant sur un pouf recouvert de fourrure comme celui de la pièce où il avait attendu, toujours les mains au dos, et les fesses plus hautes que le dos. L'un des hommes, en le maintenant par les hanches, s'enfonça dans ses reins.

Il céda la place à un second.

Le troisième l'avait très grosse et, en le forçant brusquement, le fit hurler malgré l'émollient.

Quand on le lâcha, gémissant et mouillé de larmes sous son bandeau, il glissa à terre : ce fut pour sentir des genoux contre son visage et il sut que sa bouche ne serait pas épargnée.

On le laissa enfin, captif, à la renverse, dans ses oripeaux rouges, devant la cheminée. Il entendit qu'on rem-

plissait des verres, et qu'on buvait, et qu'on bougeait des sièges. On remettait du bois au feu.

Soudain on lui enleva son bandeau. La grande pièce avec des livres sur les murs était faiblement éclairée par une lampe sur une petite table et par la clarté des flammes qui se ranimaient. Les hommes avaient mis des masques comme celui que portait l'homme qui l'avait examiné dans le boudoir. Ce dernier, debout, le fouet toujours glissé à la ceinture, discutait avec un autre des proportions du corps de Y. Un autre était assis, une cravache sur les genoux. Le quatrième qui était penché sur Y et lui caressait le ventre, était son amant – il ne se laissait pas tromper par un simple masque, même encagoulant toute la tête. Mais tous quatre l'avaient pris, et il ne l'avait pas distingué des autres.

On lui expliqua qu'il en serait toujours ainsi, tant qu'il serait dans ce château, qu'il verrait les visages de ceux qui le violeraient ou le tourmenteraient, mais jamais la nuit, où il aurait les yeux bandés, et qu'il ne saurait jamais quels étaient les responsables du pire. Que lorsqu'on le fouetterait, ce serait pareil, sauf qu'on voulait une première fois qu'il se vît fouetté, qu'il n'aurait donc pas de bandeau, mais qu'eux garderaient leurs masques, et qu'il ne les distinguerait plus.

Son amant l'avait relevé et fait asseoir sur le bras d'un fauteuil pour que, vêtu de sa seule chemise rouge et les mains au dos, il écoutât ce qu'on avait à lui dire, et qu'il regardât ce qu'on voulait lui montrer. On lui présenta la cravache, qui était noire, de fin bambou gainé de cuir, comme on en voit dans les vitrines des grands selliers ; le fouet, que sortit de sa ceinture le premier des hommes qu'il avait vu, était long, fait de cuir souple ; une garcette, de cordes assez fines, faite de sept lanières terminées chacune par plusieurs nœuds, et qui étaient toutes raides comme si on les avait trempées dans l'eau, ce qui avait été fait comme il put le constater, car on lui en caressa la poitrine dans l'échancrure de sa chemise, et on lui écarta les genoux pour qu'il sentît mieux combien les cordes étaient humides et froides contre la peau tiède de ses cuisses.

Le long d'un des rayonnages de la bibliothèque, courait une galerie qui était soutenue par des colonnettes, dans l'une desquelles un crochet était planté à une hauteur qu'un adolescent pouvait atteindre à bras tendus. On le montra à Y, que son amant avait pris dans ses bras, une main sous les reins et l'autre autour de la saillie de son ventre, par où il le

consommait lentement pour l'obliger à défaillir, et on lui dit qu'on ne lui déferait les mains que pour l'y attacher tout à l'heure, par ces mêmes bracelets. Que, sauf les mains qu'il aurait retenues au-dessus de la tête, il pourrait donc bouger, et voir venir les coups. Qu'on ne lui fouetterait en principe que les reins et les cuisses, de la taille aux jarrets, comme on l'y avait symboliquement préparé dans la voiture qui l'avait amené, lorsqu'on l'avait fait asseoir nu sur la banquette. Que l'un des hommes présents voudrait probablement lui marquer les cuisses à la cravache, qui fait de belles zébrures longues et profondes, et qui durent longtemps. Tout ne lui serait pas infligé à la fois, il aurait le loisir de crier, de se débattre et de pleurer. On le laisserait respirer aussi, mais, quand il aurait repris haleine, on recommencerait, jugeant du résultat non par ses cris ou ses larmes, mais par les traces plus ou moins vives et persistantes que les fouets feraient sur sa peau. On lui fit observer que cette manière de constater l'efficacité du fouet, outre qu'elle était juste et qu'elle rendait inutiles les tentatives que faisaient les victimes en exagérant leurs gémissements pour éveiller la pitié, était également pratique lors des flagellations en dehors des murs du château, en plein air dans le parc, comme il arrivait souvent, ou dans n'importe quel appartement ordinaire, ou n'importe quelle chambre d'hôtel, bref dans des conditions où il était nécessaire d'utiliser un bâillon efficace, qui ne laisse de liberté qu'aux larmes, étouffe tous les cris, et permet à peine quelques gémissements. Il n'était pas question de l'utiliser ce soir-là, au contraire. Ils voulaient l'entendre hurler, et vite.

Son amant poussa Y pour le présenter face au poteau. D'autres mains défirent les anneaux de ses poignets, les tirèrent en l'air, les passèrent dans le crochet comme il avait été dit. Y se retrouva les bras tendus au-dessus de la tête, à peine fléchis.

Un des hommes, le plus trapu des quatre, enfila une paire de gants en cuir, il les ajusta soigneusement sur les poignets, et il prit la garcette. Il fit siffler à plusieurs reprises les lanières au ras des fesses de Y, en jubilant de le voir à chaque fois sursauter pour rien. Puis soudain, sans prévenir, il frappa.

Quand les nœuds en cuir s'incrustèrent en travers de ses cuisses, Y se jeta contre le poteau. Il s'arqua en recroquevillant les orteils, il se tendit pour tenir et se taire le plus longtemps possible, par défi.

L'homme s'en amusa. « Et fier, avec cela ! » ricana-t-il. Il lança de nouveau les sept lanières avec vivacité, en visant le bas des fesses qui dépassaient sous la chemise, et les pointes des mèches vinrent claquer comme des dards sur le bord le plus sensible du flanc.

L'orgueil de Y ne fut pas assez fort, il ne résista plus. Bientôt il supplia qu'on arrêât, qu'on cessât un instant, un seul.

Les hommes le regardaient se tordre avec frénésie pour échapper aux morsures des lanières, ses cheveux voler en tous sens, son corps tournoyer sur lui-même contre le poteau, entraînant les anneaux de ses carcans qui pivotaient dans le crochet, si bien que le ventre, au travers de la chemise, et le devant des cuisses avaient leur part presque autant que les fesses.

On prit le parti, après avoir en effet arrêté un instant, de ne recommencer qu'une fois une corde passée autour de la taille et en même temps du poteau. On remonta la chemise de Y par derrière et on la coinça dans la corde pour le découvrir jusqu'au haut des reins. Comme on le serra étroitement pour bien le fixer par le milieu du corps, le torse pencha un peu sur un côté, ce qui faisait saillir les fesses de l'autre. Les coups reprirent et, de cet instant, ils ne s'égarèrent plus, sinon délibérément.

Puis, celui des quatre qui avait parlé sur un ton un peu précieux, séduit par ce derrière marqué de cinglons rouges qui se tendait sous la corde et ne s'offrait que davantage en voulant se dérober, demanda un nouveau répit pour en profiter. Du bord de ses semelles, il écarta brutalement les pieds nus de Y, et il se colla contre lui. Il prit dans ses mains les deux fesses qui brûlaient, il les ouvrit, et il les pénétra non sans mal. Tandis que Y hurlait, il fit la réflexion qu'il faudrait rendre ce passage plus commode. On convint que c'était bien de le faire, et qu'on s'en donnerait les moyens.

À la manière dont son amant l'avait livré, Y aurait dû songer que faire appel à sa pitié était la meilleure façon pour qu'il redoublât de cruauté, tant il prenait plaisir à lui arracher ou à lui faire arracher ces indubitables témoignages de son pouvoir. Mais quand le fouet eut repris et le cingla sur les meurtrissures précédentes, la douleur devint si intolérable que Y ne put s'empêcher de l'implorer, et ce fut en effet pour l'entendre remarquer que, jusqu'à présent, on n'avait utilisé que la garcette, et qu'il serait juste que Y

connût la cravache dès le premier soir pour s'en faire une idée. Il demanda seulement qu'on ne l'utilisât pas trop fort pour ne pas le marquer tout de suite.

« Il faut mettre cela en pratique immédiatement. » C'était la voix de l'homme qui venait de prendre Y. « Laissez-m'en l'honneur, cher ami, si vous le voulez bien. »

Il y eut un temps. Malgré sa respiration haletante et encombrée de larmes qui occupait seule le silence, Y reconnut le frottement menaçant du cuir de la cravache couissant dans une paume.

L'homme observait avec gourmandise les épaules secouées de sanglots, la taille tordue sous la corde, les fesses et les cuisses striées de rouge. Sous la cagoule, un petit sourire retroussa ses lèvres ; il plissa les yeux pour viser ; il recula son bras.

Quand on détacha Y, chancelant et groggy, le haut de ses cuisses traversé par deux lignes d'un rouge sombre, presque parallèles, son amant dut le soutenir. Il le ramena près du feu où l'on garda Y debout, car, lui expliqua-t-on, on allait lui donner, avant de le conduire dans la cellule qu'il occuperait, le détail des règles qu'il aurait à observer dans le château tant qu'il y serait, et dans la vie ordinaire après qu'il l'aurait quitté.

On sonna. Les deux mêmes jeunes garçons revinrent en apportant de quoi habiller Y. Ils défirent la bande de caoutchouc qui le serrait à la racine, et ils lui ôtèrent sa chemise par la tête, ce qui, comme elle était ample et profondément échancrée, se faisait aisément. Les quatre hommes observaient Y tout nu, seulement ceint du collier et des bracelets en cuir, et les marques de son dos éclairé par les flammes de la cheminée.

Le garçon roux s'agenouilla devant Y, lui fit lever un pied après l'autre pour lui enfiler d'abord de courtes socquettes blanches, qui protégeaient le pied à l'intérieur, mais ne devaient pas apparaître au-dessus de la tige des chaussures, puis les brodequins aux talons un peu hauts, qu'il laça soigneusement. Ses gestes étaient doux et caressants, compatissants se dit Y, et il en ressentit de la gratitude.

Le garçon brun présenta la veste de strass vert d'eau, doublée de satin blanc, et Y se glissa en frissonnant dans ce fourreau lisse et craquant, qui était frais à sa peau brûlante, tandis qu'on lui attachait devant, bord à bord, les agrafes qui en retenaient les pans.

Quand Y fut habillé, on le fit rester debout au coin du feu, encore tout pâle de la correction qu'il venait de subir, le regard troublé, incapable de poser les yeux sur aucun des hommes.

Les deux garçons, qui n'avaient pas dit un mot, ramassèrent la chemise rouge et les sandales, et se dirigèrent vers la porte. Mais l'homme trapu arrêta au passage celui qui était brun et, le ramenant vers Y, le retourna pour montrer, dit-il, pourquoi ce costume, et comme il était bien compris. Il attrapa la veste par-derrière et la souleva pour faire voir qu'elle était fendue du milieu des reins jusqu'au bas, ajoutant qu'on pouvait en retenir les pans avec les agrafes qui avaient été prévues sur le côté, ce qui laissait la disposition pratique de ce qu'on découvrait ainsi. D'ailleurs, ajouta-t-il, on faisait souvent circuler dans le château ou dans le parc les garçons troussés de cette manière, ou aussi par-devant, également jusqu'à la taille, suivant le goût qu'on en avait.

Cependant, alors que Y remarquait sur le travers des cuisses qu'on lui présentait, de fraîches traces de cravache qui avaient marqué la peau, il sentit une main se glisser par-derrière sous les pans de sa propre veste, comme pour lui faire la démonstration de ce qui se disait, et lui envelopper une fesse assez nerveusement, avant d'y enfoncer brutalement les doigts, là-même où s'était imprimé le fouet.

L'homme en face de Y l'observait au travers de son masque et il eut un petit sourire en le voyant se cambrer et gémir sous l'intrusion. Il lâcha la veste du jeune garçon qu'il tenait et le fit brusquement pivoter sur lui-même, en le manipulant comme un pantin. « Mais si on le veut en entier, ce n'est pas difficile ! » D'un geste il ouvrit largement la veste bleue, arrachant d'un coup les agrafes qui n'opposèrent aucune résistance, et, prenant le jeune garçon dans ses bras, il lui caressa la poitrine convulsivement. Il pinça les petits mamelons bruns et les tordit jusqu'à le faire crier ; puis il erra sur le ventre soyeux en le pétrissant nerveusement, ne l'abandonnant qu'après avoir agrippé et cruellement froissé entre ses doigts son organe tendu, qui lui aussi était maintenu dressé par un bracelet de caoutchouc.

Voici le discours que lui tint ensuite l'homme que Y avait vu en premier : « Vous êtes ici au service de vos maîtres. Le jour durant, vous ferez telle corvée qu'on vous confiera pour la tenue de la maison, comme de balayer, ou de ranger les livres, ou de disposer les fleurs, ou de servir à

table. Il n'y en a pas de plus dures. Mais vous abandonnez toujours, au premier mot ou au premier signe de qui vous l'enjoindra, ce que vous faites, pour votre seul véritable service, qui est de vous prêter. Vos mains ne sont plus à vous, ni votre sexe, ni tout particulièrement aucun des orifices de votre corps, que nous pouvons fouiller, et dans lesquels nous pouvons nous enfoncer à notre gré. Par manière de signe, pour qu'il vous soit constamment présent à l'esprit que vous avez perdu le droit de vous dérober, devant nous vous ne fermerez jamais tout à fait les lèvres, ni ne croiserez les jambes, ni ne serrerez les genoux – comme vous avez vu qu'on vous a interdit de le faire aussitôt votre arrivée –, ce qui marquera à vos yeux et aux nôtres que votre bouche et vos reins nous sont ouverts. Le jour durant, vous serez donc habillé de cette veste, et vous en relèverez les pans si l'on vous en donne l'ordre. Vous utilisera qui voudra, comme il voudra, à visage découvert – à la réserve toutefois du fouet. Le fouet ne vous sera appliqué qu'entre le coucher et le lever du soleil, et les yeux bandés. Mais outre celui qui vous sera donné par qui le désirera, vous serez puni du fouet le soir pour toute infraction à la règle, c'est-à-dire pour avoir manqué de complaisance, ou levé les yeux sur celui qui vous parle ou vous prend. Vous ne devez jamais regarder l'un de nous au visage. Dans le costume que nous portons à la nuit, et que j'ai devant vous, si notre sexe est à découvert, ce n'est pas pour la commodité, qui irait aussi bien autrement, c'est pour l'insolence, pour que vos yeux s'y fixent, et ne se fixent pas ailleurs, pour que vous appreniez que c'est là votre maître, à quoi vos lèvres sont avant tout destinées. Dans la journée, où nous sommes vêtus comme partout, et où vous le serez comme voilà, vous observerez la même consigne, et vous aurez seulement la peine, si l'on vous en requiert, d'ouvrir vos vêtements, que vous refermerez vous-même quand nous en aurons fini de vous. En outre, à la nuit, vous n'aurez pour nous honorer que vos lèvres et l'écartement de vos cuisses, car vous aurez les mains liées, et serez simplement nu. Avant chaque soirée, vous vous préparerez en vous manœuvrant jusqu'à vous mettre dans l'état que nous apprécions, et vous l'assurerez durablement en vous plaçant un bracelet élastique, comme celui qui vient de vous être retiré. Nous ne nous soucions d'aucune façon du plaisir que vous pourriez y prendre, mais il nous est simplement plus agréable de contempler, de toucher, et de goûter, plutôt qu'un organe

mou et recroquevillé, un aiguillon raide, gonflé, parfaitement tendu. Il est de votre responsabilité de vous maintenir en cet état toute la soirée, quel que soit le sort que vous deviez subir. On ne vous bandera les yeux que pour vous maltraiter, et maintenant que vous avez vu comment on vous fouette, pour vous fouetter. À ce propos, si vous recevrez le fouet tous les jours, ce n'est pas seulement pour notre plaisir, mais aussi pour votre instruction. Cela est tellement vrai que les nuits où personne n'aura envie de vous, vous attendrez que le valet chargé de cette besogne vienne dans la solitude de votre cellule vous appliquer ce que vous devrez recevoir, et que nous n'aurons pas eu le goût de vous donner. Il s'agit en effet par ce moyen, comme par celui de la chaîne qui, fixée à l'anneau de votre collier, vous maintiendra plus ou moins étroitement à votre lit plusieurs heures par jour, moins de vous faire éprouver une douleur, crier ou répandre des larmes, que sentir, par tous ces moyens, que vous êtes contraint, et de vous enseigner que vous êtes entièrement voué à quelque chose qui est en dehors de vous. Lorsque vous sortirez d'ici, vous porterez une gourmette de fer au poignet qui vous fera reconnaître auprès de ceux qui ont été les hôtes du château avant votre venue, ou qui le seraient quand vous en serez parti : vous aurez appris à ce moment-là à obéir à ceux qui porteront ce même signe, et eux-mêmes sauront à le voir que vous êtes complètement nu sous vos vêtements, si corrects et si banals qu'ils soient, et que c'est à leur destination. Ceux qui vous trouveraient indocile vous ramèneraient ici. »

Pendant qu'on parlait à Y, le garçon brun avait rejoint le roux debout près de la porte, puis, lorsque l'homme eut fini, il s'avança vers Y qui comprit qu'il devait le suivre. Il fit quelques pas, embarrassé par cette tenue dont il n'avait pas l'habitude, prenant garde à ne pas trébucher avec les brodequins et, comme il passait à côté de son amant qui jouait avec la cravache, assis sur le pouf contre lequel on l'avait renversé au début de la soirée, celui-ci leva la tête, lui sourit, et l'appela de son nom pour l'arrêter.

René se dressa lentement devant Y en le dévisageant. Il lui enfonça la pointe de la cravache sous une mèche de cheveux pour la soulever de la tempe, la fit glisser derrière l'oreille, le caressa tout le long de la joue avec le cuir même qui l'avait déchiré, puis lui frôla tendrement les lèvres qui tressaillaient malgré lui. Tout à coup – et haut –, il lui dit : « Je t'aime. »

Y rougit. Tremblant, il n'osa pas répondre, mais il pensa qu'il l'aimait aussi, et intensément.

René le prit contre lui. « Mon chéri, mon amour chéri... » Au travers du tulle, il lui embrassa la tempe qu'il venait de découvrir, descendit sur l'angle de la joue, glissa sur le coin des lèvres.

Y se sentit envahi d'une douceur ineffable. Il laissa sa tête aller sur l'épaule que recouvrait la robe violette.

Tout bas cette fois, René lui répéta qu'il l'aimait, et tout bas encore il lui dit : « Tu vas te mettre à genoux ; me caresser ; tu vas me prendre, mon amour. » Il le repoussa. Il s'accota des fesses contre la console qui n'était pas très haute et, comme il était grand, ses longues jambes gainées du même violet que sa robe pliaient, le tissu se tendait pardessous comme une draperie, et l'entablement du meuble soulevait un peu le sexe lourd, couronné d'une toison claire.

Les autres hommes se rapprochèrent.

Y se mit à genoux sur le tapis et s'assit difficilement sur les talons, car les cuisses le brûlaient et les brodequins lui serraient les chevilles ; sa veste verte s'évasa en corolle autour de lui ; sa poitrine était à la hauteur des genoux fléchis de son amant.

« Un peu plus de lumière », dit un des hommes.

Lorsqu'on eut pris le temps de diriger le rayon de la torche de façon que la clarté tombât d'aplomb sur le sexe de René et sur le visage de Y qui en était tout près, sur ses mains aux poignets cerclés de cuir qui s'avançaient sur les cuisses ouvertes, son amant lui ordonna soudain : « Répète : "Je vous aime". »

René ne lui avait jamais demandé de le vouvoyer et cela lui fut étrange. Néanmoins il répéta : « Je vous aime », tout en effleurant des lèvres la pointe du sexe que protégeait encore sa gaine de douce chair, et ce lui fut un tel délice, après l'épreuve épouvantable qu'il venait de traverser, qu'il le dit une seconde fois, de lui-même, soufflant ses mots, comme une brise enveloppe un bourgeon, sur l'organe qui s'entrouvrait vers lui.

René appela alors les deux garçons et, mettant l'un à sa gauche, l'autre à sa droite, il s'appuya de chaque bras sur leurs épaules, il enfonça les doigts dans leurs cheveux, leur caressa la tête un instant, puis fixa sa prise sur leurs nuques.

Ce fut la bouche à demi bâillonnée déjà par la chair durcie qui l'emplissait que Y dut murmurer encore « Je vous aime ». Il entendait les hommes commenter les mouvements de ses lèvres refermées et resserrées le long du sexe, sa façon de monter en aspirant, de redescendre en faisant glisser le gland dans le creux de sa joue, comment il caressait le dessous des bourses de la pointe des doigts, les enveloppait, les sollicitait. Son visage défait s'inondait de larmes chaque fois que le membre gonflé le frappait jusqu'au fond de la gorge, repoussant la langue et lui arrachant une nausée, mais il continuait de guetter les gémissements de son amant, attentif à le caresser avec le respect et la lenteur qu'il savait lui plaire. Y sentait que sa bouche était belle, puisque son amant daignait s'y enfoncer, puisqu'il daignait en donner les caresses en spectacle, puisqu'il daignait enfin s'y répandre.

Il le reçut comme on reçoit un dieu, l'entendit crier, entendit rire les autres, et quand il l'eut reçu se plia en deux, le visage contre le sol, épuisé. Les garçons le relevèrent, et cette fois on l'emmena.

Les brodequins claquaient sur les carrelages rouges des couloirs où des portes se succédaient, discrètes et luisantes, avec de petites serrures comme celles des chambres dans les grands hôtels, et Y n'osait demander si chacune de ces chambres était habitée, et par qui.

Son compagnon roux, qu'il n'avait pas encore entendu parler, lui dit soudain : « Tu es dans l'aile rouge, et ton valet s'appelle Pierre.

– Quel valet ? » dit Y, saisi par la douceur de la voix qui avait un discret accent d'outre-Manche. « Et comment tu t'appelles ?

– John.

– Et moi Andrea » dit le garçon brun.

Y dit le nom qu'utilisait son amant.

Le premier garçon reprit : « C'est le valet qui a les clefs. Il t'attachera et te détachera, et il te fouettera quand tu seras puni, ou quand on ne voudra pas de toi.

– J'étais dans l'aile rouge, l'année dernière » dit Andrea. « Pierre y était déjà. Il venait souvent la nuit. Les valets ont les clefs. Dans leur section, ils ont le droit de se servir de nous. »

Y allait demander comment était ce Pierre, mais il n'en eut pas le temps. Au détour du couloir, on le fit s'arrêter devant une porte que rien ne distinguait des autres : sur une

banquette, entre cette porte et la suivante, il aperçut une sorte de paysan rougeaud, trapu, la tête presque rasée, avec de petits yeux noirs enfoncés et des bourrelets de chair à la nuque. Il était vêtu comme un valet d'opérette : une chemise à jabot de dentelle dépassait de son gilet noir que recouvrait un spencer rouge ; il avait des culottes noires, des bas blancs et des escarpins vernis. Lui aussi portait à la ceinture un fouet à lanière de cuir. Ses mains, qui étaient couvertes de poils roux, sortirent un passe de la poche de gilet. Il ouvrit la porte et fit entrer les garçons en disant : « Je referme. Vous frapperez quand vous en aurez fini. »

La cellule se composait d'une petite chambre, avec une fenêtre qui donnait sur le parc, et d'une salle de bains. Le lit était très grand, carré, bas – moins un lit qu'une plate-forme matelassée, recouverte d'une étoffe noire à très longs poils qui imitait la fourrure. L'oreiller, plat et dur comme le matelas, était en même matière, la couverture aussi et des deux côtés. Il n'y avait pas d'autres meubles, les murs étaient de percale rouge vif, le tapis noir et épais. Deux mètres au-dessus de la tête du lit, un gros anneau brillant était scellé au mur où passait une longue chaîne d'acier : l'une de ses extrémités s'entassait sur l'oreiller en formant une petite pile d'anneaux, tandis que l'autre était retenue à un crochet, sur le côté.

« Nous devons faire ta toilette » dit Andrea. « Je vais défaire tes vêtements. »

John dégrafa la veste et la fit doucement glisser le long des bras de Y, Andrea délaça les brodequins et tira les socquettes, et ils mirent les vêtements dans le placard où ils avaient déjà rangé la chemise de soie rouge et les sandales de cuir, et où se trouvaient aussi les affaires avec lesquelles Y était arrivé.

Quand il fut déshabillé, sans qu'on lui eût toutefois ôté ses carcans, Y entra dans la salle de bains : les parois étaient revêtues de glaces et, entre la baignoire et le lavabo, un siège à la turque trônait. John et Andrea le suivaient et il sentait qu'ils observaient, avec de petits regards en dessous, les marques de la cravache sur ses fesses et ses cuisses ; mais ils ne firent aucune remarque. Ils demeurèrent avec lui, et lorsqu'il dut se mettre à croupetons sur le socle de faïence, il se trouva au milieu de tant de reflets aussi exposé que dans la bibliothèque. Il laissa l'eau gicler hors de lui, mais, malgré l'envie qu'il en avait, il ne se résolvait pas à faire davantage devant les garçons.

« Attends que ce soit Pierre, » dit John en riant, « et tu verras.

– Pourquoi Pierre ?

– Quand il viendra t'enchâîner, il te fera peut-être accroupir. »

Y se sentit pâlir. « Mais pourquoi ?

– Tu comprendras vite. De toute façon, tu seras bien obligé. Allez, dépêche-toi. »

Y parvint enfin à se débarrasser de la pression de son ventre.

Les garçons lui avaient préparé du dentifrice sur une brosse à dents neuve. Ils attendirent patiemment qu'il eût fini de se laver la bouche, mais leurs regards revenaient sans cesse à ses reins.

Puis ils le conduisirent sous la douche. Pendant que John lui frottait précautionneusement le dos et les fesses, en ayant soin de ne pas raviver le souvenir du fouet, Andrea lui savonnait la poitrine et le ventre, lui passait la main entre les jambes, décalottait délicatement son organe pour le nettoyer jusque dans son petit sillon. D'être ainsi savonné et caressé partout à la fois, Y ressentait une bienfaisante douceur qui l'apaisait. Il gardait la tête baissée, et même fermait les yeux, pour ne pas laisser deviner la honte qu'il avait de sentir son sexe se dresser, malgré lui, entre les doigts minces et agiles du jeune garçon.

Lorsqu'ils l'eurent rincé, ils le menèrent sur le bidet où ils l'assirent et le courbèrent en avant. Y sentit un doigt chargé de savon le pénétrer et investiguer son conduit pour le laver soigneusement, et il frissonna profondément. Mais l'émotion fut à son comble quand ils lui enfoncèrent une canule, montée à l'extrémité du flexible de la douche, par laquelle ils l'aspergèrent d'eau tiède. Cette inondation intime lui coupa le souffle et le fit se redresser lentement, comme un arc qui sèche devant le feu. Y comprenait que, tel un ustensile qui vient d'être utilisé, on le nettoyait parfaitement partout où l'on s'était servi de lui, afin qu'on puisse recommencer dès qu'on en aurait le caprice.

Après la douche, Y regagna la chambre.

« J'appelle Pierre, » dit John. « Nous reviendrons te chercher demain matin. »

Andrea sourit à Y en partant, et John, furtivement, lui caressa du bout du doigt la lèvre inférieure. Déconcerté, Y resta au pied du lit, debout et nu, le collier au cou, les bracelets pesant au bout de ses bras ballants.

« Alors, ce beau jeune homme ? » fit le valet en affichant un rictus qui se voulait peut-être amical. « C'est donc vous, le petit nouveau ? »

Il lui saisit les mains avec familiarité, comme une chose naturelle, et il fit glisser l'un dans l'autre les anneaux des bracelets, puis ces deux-là dans celui du collier. Y se trouva les mains jointes à la hauteur du cou, comme en prière. Le valet accrocha l'anneau de la chaîne qui se trouvait sur l'oreiller à celui du collier, et il lui dit de s'allonger. Y s'assit sur le bord du lit, puis il se coucha prudemment sur le flanc. Le valet défit du crochet l'autre extrémité de la chaîne et la tira : elle cliqueta dans l'anneau, se tendit. Y fut obligé d'avancer vers la tête du lit, ses poings poussant son menton. Il pensa qu'il était enchaîné au mur.

D'un geste débonnaire et comme professionnel, le valet passa un pouce curieux sur les traces de cravache qui zébraient les cuisses du garçon, il remonta le vallon entre ses fesses qu'il écarta à peine, mais il ne le toucha pas davantage et ne lui dit pas un mot. Il ramena sur le corps de Y la couverture noire, éteignit la lumière, et sortit.

Seul dans le noir et le silence, bien au chaud entre la double épaisseur de fourrure et, par force, immobile, Y se demandait pourquoi tant de douceur se mêlait en lui à la terreur, ou pourquoi la terreur lui était si douce. Il s'aperçut que, parmi les offenses qu'il avait subies, la plus déchirante depuis son arrivée était peut-être que l'usage de ses mains lui fût enlevé ; non que ses mains eussent pu le défendre – et désirait-il se défendre ? –, mais, libres, elles en auraient ébauché le geste, auraient tenté de repousser les mains étrangères qui s'emparaient de lui, la chair qui le transperçait, de s'interposer entre ses reins et le fouet. On l'avait délivré de ses mains ; son corps dans le lit lui était à lui-même inaccessible ; que c'était étrange de ne pouvoir toucher ses propres genoux, ni l'organe de son ventre, ou que la fente de ses fesses, qui le brûlait, lui fût interdite – et le brûlait peut-être d'autant plus parce qu'il la savait ouverte à qui voudrait, au valet Pierre par exemple, s'il lui plaisait d'entrer. Il s'étonnait que, malgré le souvenir du fouet qu'il avait reçu et qui l'avait profondément choqué, la pensée qu'il ne saurait sans doute jamais lesquels des quatre hommes lui avaient forcé les reins, et si ç'avait été plusieurs fois le même, et si ç'avait été son amant, le bouleversait encore bien davantage.

Il glissa un peu sur le ventre, songea que son amant en tout cas aimait le sillon de ses reins, et revit la main qui, dans la voiture, lui avait pris sa ceinture et son slip, et imposé qu'il roulât ses chaussettes sur les chevilles. Si vive fut l'image qu'il oublia ses mains liées, et il fit grincer sa chaîne. Et pourquoi, si la mémoire du supplice lui était aussi douloureuse, la seule idée, le seul mot, la seule vue d'un *fouet* lui faisaient-ils battre le cœur à grands coups et fermer les yeux d'une espèce, épouvantable, de désir ? Il ne s'arrêta pas à considérer d'où lui venait cette appétence. Pierre le fouetterait, John l'avait dit. Une panique le saisit : on le fouetterait, on le fouetterait, *fouetterait*, le mot tournoyait dans sa tête, il ne sentait plus que le collier, les bracelets et la chaîne, son corps partait à la dérive, il allait comprendre. Il s'endormit.

Aux dernières heures de la nuit, quand elle est plus sombre et plus froide, juste avant l'aube, Pierre reparut. Il alluma dans la salle de bains, en laissant la porte ouverte, ce qui faisait un carré de clarté sur le milieu du lit, à l'endroit où le corps de Y, mince et recroquevillé, enflait à peine la couverture. Il la souleva et la rejeta en silence. Y était couché sur le côté, le visage vers la fenêtre, et comme il avait les genoux un peu remontés, il offrait aux regards, à l'équerre de ses reins, ses cuisses qui paraissaient très blanches sur la fourrure noire.

De sous sa tête, Pierre ôta l'oreiller en disant poliment : « Voulez-vous vous lever, s'il vous plaît ? »

Y, brusquement éveillé, se mit à genoux, et il dut pour le faire se maintenir à la chaîne.

Le valet, le prenant par le bras, l'aida pour qu'il se dressât tout à fait et se plaçât debout sur le lit et face au mur. « Allez, dépêchez-vous un peu... »

Le reflet de la lumière sur le lit, qui était faible puisque la couverture était noire, éclairait le bas du corps de Y et laissait son buste dans l'ombre, de telle sorte qu'il devina, plus qu'il ne vit, qu'on détachait les bracelets du collier, puis la chaîne du collier, et qu'ensuite on rattachait les bracelets ensemble à la chaîne ; il la sentit se tendre, et il dut dresser les bras au-dessus de la tête. Ses pieds reposaient, nus, à plat sur la fourrure, et il avait du mal à tenir en équilibre car il était encore à demi endormi. Il ne vit pas non plus que l'homme avait à la ceinture, non pas le fouet de

cuir, mais une cravache noire, pareille à celle dont on l'avait frappé par deux fois, le soir même, quand il était au poteau. La main gauche de Pierre se posa sur ses reins, le matelas fléchit un peu – il y avait appuyé un pied pour être d'aplomb. Tout à coup Y sentit qu'on lui tapotait les fesses de l'extrémité de la cravache, et il se vida de peur. Puis, immédiatement après un chuintement aigu, une atroce brûlure lui traversa les fesses. Il hurla. Le valet l'avait frappé à toute volée.

Pierre n'attendit pas que le garçon se tût, et il recommença, quatre fois, en prenant soin de cingler ou plus haut ou plus bas pour que les traces fussent distinctes. Il avait cessé que Y criait encore, tête renversée, le ventre collé au mur, et ses larmes coulaient dans sa bouche ouverte.

« Vous voudrez bien vous retourner... » grommela Pierre. Et comme, éperdu, Y n'obéissait plus, le valet le prit par les hanches pour le faire pivoter dans la pénombre, sans lâcher le fouet dont le manche effleura la taille du garçon. Lorsque Y lui fit face, il se donna un peu de recul, puis il le cravacha en travers des cuisses.

Le tout avait duré une minute. Quand le valet partit, après avoir refermé la lumière, Y gémissant oscillait de douleur le long du mur, au bout de sa chaîne, dans le noir. Il mit à se calmer et à s'immobiliser contre la paroi, dont la percale brillante offrait quelque fraîcheur à sa peau déchirée, tout le temps que le jour prit à se lever. La fenêtre, vers laquelle il était tourné, car il s'appuyait sur le flanc, était orientée vers l'est, et allait du plafond au sol, sans aucun voilage, seulement des rideaux de la même étoffe rouge que celle qui était aux murs, et qui la drapaient de chaque côté, cassés en plis raides dans les embrasses. Y regarda naître une lente aurore pâle, qui traînait ses brumes sur les touffes d'asters mauves dehors, au pied de la fenêtre, et dégageait enfin un peuplier. Les feuilles jaunies tombaient de temps en temps en tourbillonnant, bien qu'il n'y eût aucun vent. Devant la fenêtre, après le massif d'asters, il y avait une pelouse, et au bout de la pelouse, une allée.

Il faisait jour, et depuis longtemps Y ne bougeait plus, il ne sentait plus ses doigts, il tentait en vain de soulager le poids de tout son corps contre le mur. Un jardinier apparut le long de l'allée, poussant une brouette dont on entendait grincer la roue de fer sur le gravier. S'il s'était approché pour balayer les feuilles tombées au pied des asters, la fenêtre étant assez grande et la pièce plutôt petite, il aurait vu

Y debout, nu et enchaîné les bras en l'air, avec les marques de la cravache sur les cuisses. Les balafres avaient gonflé et formaient des renflements étroits, plus foncés que le rouge des murs.

Où couchait son amant ? Dans quelle chambre, dans quel lit dormait-il au matin calme, comme il l'aimait ? Savait-il à quel supplice il l'avait donné ? Était-ce lui qui l'avait décidé ? Y songea aux prisonniers comme il en voyait sur les gravures de ses livres d'histoire, qui avaient été enchaînés et fouettés aussi, il y avait combien d'années, ou de siècles, et qui étaient morts. Si le supplice était le prix à payer pour que son amant continuât de l'aimer, il souhaita seulement qu'il fût content qu'il l'eût subi, et attendit, doux et muet, qu'on le ramenât vers lui.

Aucun garçon n'avait les clefs, ni celles des portes, ni celles des chaînes, ni celles des carcans, mais tous les hommes portaient à un anneau les trois sortes de clefs qui, chacune dans leur genre, ouvraient toutes les grilles, ou tous les cadenas, ou tous les colliers. Les valets les avaient aussi. Mais au matin, ceux qui avaient été de service la nuit dormaient, et c'était l'un des maîtres ou un autre valet qui venait ouvrir les serrures. L'homme qui entra dans la cellule de Y, accompagné d'Andrea et de John, était habillé d'un blouson de cuir et d'une culotte de cheval, et il était botté. Y ne le reconnut pas.

Il s'assit sur le bord du lit et, tandis qu'il regardait attentivement la marque que le garçon avait devant les cuisses, il lui passa la main entre les jambes. Il lui caressa les bourses comme l'avait fait l'homme masqué et ganté qu'il avait vu le premier jour dans le petit salon rouge – c'était peut-être le même. Puis il tourna Y vers le mur et il compara les traces fraîches qu'il avait aux fesses et que Pierre avait faites, avec celles au dos des cuisses qui dataient de la soirée. Il le libéra enfin de la chaîne.

Y s'écroula sur le lit, épuisé. L'homme avait le visage osseux et décharné, les cheveux gris, et le regard droit qu'on voit aux portraits des vieux huguenots. Malgré la fatigue qui le brûlait, Y l'observa tout le temps qu'il détachait ses poignets, et il ne se pressait pas, comme s'il se complaisait à garder le garçon entravé le plus longtemps possible. Brusquement glacé, Y se souvint qu'il était interdit de regarder les maîtres plus haut que la ceinture. Il ferma les

yeux, mais trop tard, et l'entendit rire et dire, pendant qu'on libérait enfin ses mains :

« Vous serez puni, après dîner !... J'aurai du plaisir à vous fouetter, moi aussi, mon petit. Et je ne vous épargnerai pas, sachez-le. »

Quand il fut sorti, Andrea ramassa l'oreiller qui était resté par terre, et la couverture que Pierre avait rabattue.

John poussait vers le chevet une table roulante qui portait du café au lait, du sucre, du pain, du beurre et des croissants. « Mange vite, il est neuf heures, tu pourras ensuite dormir jusqu'à midi. Quand tu entendras sonner, il faudra que tu te prépares pour le déjeuner. Tu prendras ton bain et tu te coifferas. Je viendrai t'habiller et lacer tes brodequins.

– Tu ne seras de service que pour l'après-midi », dit Andrea. « Dans la bibliothèque : servir le café, les liqueurs, et entretenir le feu.

– Mais vous... » dit Y.

« Ah, nous sommes chargés de toi que pour la première journée. Ensuite, tu seras seul. Nous pourrons plus te parler, et toi non plus tu pourras pas.

– Restez, restez encore, dites-moi... »

Mais il n'eut pas le temps d'achever, la porte s'ouvrit : c'était René, et il n'était pas seul. Comme dans un rêve il le vit vêtu comme lorsqu'il sortait du lit et qu'il allumait la première cigarette de la journée : en pyjama rayé et robe de chambre bleue, précisément la robe de chambre aux revers de soie matelassée qu'il connaissait bien.

Les deux jeunes garçons disparurent, sans autre bruit que le claquement de leurs brodequins quand ils furent sur le carrelage du couloir.

Y, qui se tenait en tailleur assis à demi au rebord du lit, une jambe pendante et une repliée, une tasse de café au lait à la main et de l'autre un croissant, resta immobile, sa tasse se mettant soudain à trembler, cependant que le croissant lui échappait.

« Ramasse-le », dit René. Ce fut sa première parole.

Parce que l'autre homme – qui les observait en fumant depuis la porte et en qui il avait eu le temps de reconnaître le plus trapu des trois – était venu avec René, Y ne savait s'il pouvait ou non le regarder. Dans le doute, il garda les yeux baissés et la bouche à peine entrouverte tandis qu'il reposait la tasse sur la table, ramassait le croissant entamé, le mettait sur la soucoupe. L'anneau du bracelet de son poi-

gnet droit heurta le bord de l'assiette, ce qui produisit dans le silence de la chambre un son à la fois clair et inquiétant.

Une grosse miette était restée sur le tapis, à côté de son pied nu. René la ramassa. Puis il s'assit près de Y, et d'un doigt sous le menton il lui souleva le visage pour l'examiner. Il l'embrassa sur le coin des lèvres.

Y en chuchotant, les yeux baissés, lui demanda s'il l'aimait.

René lui répondit vivement : « Ah, si je t'aime ? Oui, je t'aime, Y, je t'aime tant... Sinon, tu ne serais pas ici, crois-moi ! »

Il le fit mettre debout devant lui. À son tour il examina les balafres, appuyant légèrement la pointe de ses doigts tout le long de celle des cuisses, puis, le tournant, posant ses lèvres fraîches sur celles des fesses, l'embrassant tendrement, le léchant là – et sous ses caresses le ventre de Y s'épanouit rapidement.

« Avance, qu'on te voie », dit René. Et lui ayant mis une main aux reins, il le poussa vers son compagnon. Il le remercia en disant qu'il avait eu bien raison, et ajouta qu'il était juste qu'il prît Y le premier s'il en avait envie.

Y, qui n'osait toujours pas regarder l'homme, n'en entendit aucune réponse. De quoi avait-il eu raison ?

L'inconnu avança la main, la lui passa le long du torse, lui caressa le blanc, le velouté de son ventre, si lisse et si fragile, et il s'empara de ce que René venait d'y faire saillir. « Vous le faites rapidement triquer, vous, dites-donc », ricana-t-il. « C'est un authentique petit pédé que vous avez là ! »

René rit avec lui.

Y, effaré par la confusion qui l'envahissait, laissait les gros doigts de l'homme jouer avec lui, le serrer, l'étirer, passer entre ses cuisses pour prendre ce qui y avait durci et le palper grossièrement, et, comble de la honte, il sentait que le fruste de ces manipulations achevait pourtant de l'émouvoir.

L'homme s'assit sur le rebord du lit et il demanda alors que Y s'approchât.

« Obéis », dit René qui sentait Y sur la défensive. Il le prit par les bras et, le poussant devant lui, le fit avancer entre les genoux de l'homme.

Celui-ci saisit le fruit qui ornait le ventre de Y et, repoussant lentement la gaine protectrice qui s'enroula en tore, il le découvrit jusqu'à l'amener complètement au jour.

En sentant l'air couler sur son organe à vif, Y eut une réaction naturelle de recul.

Mais René, comprenant ce qu'on désirait du garçon, lui attacha les bracelets par-derrière au moyen des anneaux, puis, se collant à son dos, il le retint d'une main par son collier, et d'un bras lui ceintura le ventre.

« Non... » murmura Y. « Non, prenez-moi, faites de moi ce que vous voudrez, mais pas ça, non... »

Mais René resserra sur lui son bras plus fermement, tira le collier en arrière, et Y, à demi étranglé et la tête renversée, dut se laisser faire. Cette caresse qu'il n'acceptait jamais de son amant sans se débattre et être comblé de honte, et à laquelle il se déroba aussi vite qu'il pouvait, si vite qu'il avait à peine le temps d'en être atteint, elle lui semblait sacrilège parce qu'il était sacrilège que son amant fût à ses genoux, alors qu'il devait l'être aux siens. Lorsque l'homme le prit en bouche, il sut qu'il n'y échapperait pas et se vit perdu. Car s'il gémit quand les lèvres étrangères, qui enveloppaient son étamine de chair, le quittèrent pour passer la pointe chaude de la langue le long de la suture qui le referme par-dessous, il gémit encore plus fort quand les lèvres le reprirent, l'aspirèrent dans une dépression sans fin, un gouffre délicieux. Il sentait, entre dents et lèvres, une longue morsure qui ne le lâchait plus, une longue et douce prise qui l'enflait, qui l'enflammait, sous laquelle il haletait. René le soutenait, lui caressait les bouts de sein entre le pouce et l'index, et de l'autre main lui enfonceait des doigts dans la bouche, lui frottait les lèvres, lui prenait la langue. Les jambes de Y lui manquèrent, il reconnut qu'il était faible, et, se renversant en arrière contre le buste de son amant, il s'abandonna. Il entendit le gros homme qui riait en avalant ce qui venait de lui, et René qui le félicitait.

Y se laissa reconduire sur le lit comme saoul. Il se retrouva étendu sur le dos, les poignets croisés sous les reins, les deux mains de René lui plaquant les épaules sur la fourrure. Il vit l'homme faire glisser les bretelles de ses épaules ; deux bras sous ses jarrets lui ouvrirent et lui relevèrent les jambes ; une masse le surplomba. Ses propres mains attachées et qui dépassaient sous ses fesses, ses mains furent effleurées par le sexe lourd de l'homme qui se caressait en remontant dans le sillon ouvert et allait frapper

à la porte de ses reins. L'homme dut s'y reprendre à plusieurs fois, car il l'avait très grosse et Y était étroit encore. Il dut cracher, mouiller, savonner, il dut lui écarteler les cuisses, avant de parvenir à lui entrouvrir la gaine. Forcé, Y cria comme sous le fouet, puis à chaque coup, et son amant lui baisait la bouche pour le bâillonner.

Cependant, l'homme le quitta d'un brusque arrachement, rejeté comme par une foudre, et lui aussi cria.

Y sentit René lui étendre les jambes, défaire ses mains, remonter la couverture sur lui. Dans la consternation qui l'envahissait, il l'observa qui allait avec l'homme vers la porte. Il se vit anéanti, maudit. Il avait gémi sous les lèvres de l'étranger comme jamais son amant ne l'avait fait crier. Il était déchu et coupable, il le quitterait, ce n'était que juste. Mais non, la porte se refermait, il revenait, restait avec lui, se couchait le long de lui, sous la couverture, se glissait contre son ventre humide et brûlant.

Le tenant ainsi embrassé, René lui murmura : « Y, je t'aime... » Il lui prit la main et l'amena sur son sexe dressé.

Y l'enferma dans son poing, fit tourner son pouce sur le gland entrouvert qui sous la caresse s'ouvrit tout à fait. La hampe se tendit à son maximum, et René à son tour se renversa en arrière, la bouche grande ouverte, les yeux fermés.

« Une nuit, je te donnerai aux valets, je te ferai fouetter jusqu'au sang... » proférait-il, haletant. Et il cria.

Y se retrouva la main pleine de liquide brillant.

Le soleil avait percé la brume et inondait la chambre, mais seule la cloche de midi les réveilla. Y ne savait que penser. Ses entrailles le brûlaient comme de la braise, et son amant était là, aussi proche, aussi tendrement abandonné que dans le lit de l'appartement au plafond bas, où il venait dormir auprès de lui, presque chaque nuit, depuis qu'ils se connaissaient. René dormait toujours à sa droite, et quand il se réveillait, fût-ce au milieu de la nuit, allongeait la main vers les jambes de Y. C'était pourquoi Y souvent ne portait pas de pyjama ou, lorsqu'il en portait, ne mettait jamais le bas. René fit comme à l'accoutumée. En sentant la main qui venait sur lui, Y l'attira et la baisa.

Mais ensuite, quand René eut pris son plaisir avec le corps de Y, il s'assit le dos dans les oreillers et lui parla. Il dit, et il glissa pour cela deux doigts entre le cuir du collier et le cou pour bien le tenir, comme si cela devait aider ses

paroles à mieux le pénétrer, qu'il entendait qu'il fût désormais mis en commun entre lui et ceux dont il déciderait, et ceux qu'il ne connaîtrait pas mais qui étaient affiliés à la société du château, comme il l'avait été la veille au soir ou ce matin. Que c'était de lui, et de lui seul qu'il dépendait, même s'il recevait des ordres d'autres que lui, qu'il fût présent ou absent, car il participait par principe à n'importe quoi qu'on pût exiger de lui ou lui infliger, et que c'était lui qui le possédait et jouissait de lui à travers ceux aux mains de qui il était remis, du seul fait qu'il le leur avait remis. Il devait leur être soumis et les accueillir avec le même respect avec lequel il l'accueillait, comme autant d'images de lui. Il le posséderait ainsi comme un dieu grec qui possède ses créatures sous le masque d'un monstre ou d'un oiseau, qui s'en empare comme esprit invisible ou pure extase. Il ne voulait pas se séparer de lui, au contraire il tenait d'autant plus à lui qu'il le livrait davantage. Le fait qu'il le donnait lui était une preuve, et devait en être une pour lui, qu'il lui appartenait : on ne donne que ce qui vous appartient. Il le donnait pour le reprendre aussitôt, et le reprenait enrichi à ses yeux, comme un objet ordinaire qui aurait servi à un usage divin et se trouverait par là consacré. Il désirait depuis longtemps le prostituer, et il sentait avec joie que le plaisir qu'il en tirait était plus grand qu'il ne l'avait espéré, et l'attachait à lui davantage – comme Y s'attacherait d'autant plus à lui qu'il serait plus humilié et plus meurtri. Il ne pouvait, s'il l'aimait, qu'aimer ce qui lui venait de lui.

Y écoutait et tremblait de bonheur – puisque René l'aimait –, tremblait et consentait.

René le devina sans doute, car il reprit : « C'est parce qu'il t'est facile de consentir que je veux de toi ce qu'il te sera impossible de supporter, même si d'avance tu l'acceptes, même si tu dis "oui" maintenant, et que tu t'imagines capable de te soumettre. Tu ne pourras pas ne pas te révolter. On obtiendra ta soumission malgré toi, non seulement pour l'incomparable plaisir que moi ou d'autres y trouverons, mais pour que tu prennes conscience de ce qu'on a fait de toi. »

Y allait répondre qu'il était son esclave, et porterait ses liens avec joie.

René l'arrêta : « On t'a dit hier que tu ne devais, tant que tu serais dans ce château, ni regarder un homme au visage, ni lui parler. Tu ne le dois pas davantage à moi, mais te taire et obéir. Tu n'ouvriras désormais ici la bouche, en

présence d'un adulte, que pour crier ou caresser... Je t'aime de plus en plus. Lève-toi et va te préparer. »

Y se leva donc ; René restait étendu sur le lit. Il se baigna, l'eau tiède le fit frémir quand ses cuisses meurtries y plongèrent, et il dut s'éponger sans frotter, pour ne pas réveiller la brûlure. Il se sécha dans la grande serviette, il se coiffa devant la glace et, toujours nu mais les yeux baissés et la bouche entrouverte, revint dans la cellule. René regardait John, qui était entré et se tenait debout au chevet du lit, lui aussi les yeux baissés, lui aussi la bouche entrouverte et muet. René lui dit d'habiller Y.

John prit la veste verte, les brodequins, et s'étant agenouillé devant Y, enfila l'une après l'autre des socquettes propres sur les pieds qu'on lui tendait, puis laça les chaussures en les serrant régulièrement.

Lorsque John termina avec un double nœud, Y prit sur le lit sa veste et se glissa dedans avec légèreté. John ajustait par-devant les agrafes, et Y se voyait dans le miroir de la salle de bains, par la porte restée ouverte, mince et perdu dans le costume de strass vert qui tombait d'un trait depuis son dos et marquait la taille. Les deux garçons étaient debout l'un près de l'autre. John allongea le bras pour recoiffer une mèche de Y derrière l'oreille, et les pans de sa veste, qui était de faille jaune, bougèrent autour de ses hanches.

René sortit du lit et se leva en disant à Y : « Regarde. » Et à John : « Relève ta veste. Par-devant. »

À deux mains, le jeune garçon releva la soie craquante des pans de sa veste, découvrant des cuisses et des genoux polis, un ventre laiteux, et un ocre triangle au repos.

René y porta la main et le fouilla lentement, faisant rouler les organes dans leur enveloppe et les tordant pour les écraser. « C'est pour que tu voies », dit-il à Y.

Y voyait. Il voyait les doigts de son amant, ces doigts qu'il connaissait par cœur, refermés sur la verge qui se redressait rapidement, et ils bougeaient selon un rythme parfaitement familier, au point que, par une espèce d'étrange télépathie, il avait l'impression de ressentir le plaisir lui-même. Il voyait le visage ironique mais attentif de son amant, ses yeux qui guettaient la tête renversée de John, le cou qui battait sous le collier de cuir, la bouche qui s'ouvrait, les narines qui se pinçaient. Quel plaisir lui donnait John, que lui-même ne lui donnât aussi ?

« Tu n'y avais pas pensé ? » dit-il encore.

Non, Y n'y avait pas pensé. Il s'était adossé contre le mur près de la porte, tout droit, les bras abandonnés, sans forces. Il n'y avait plus besoin de lui ordonner de se taire. Comment aurait-il parlé ?

Peut-être René fut-il touché de son désespoir, il quitta John pour prendre Y dans ses bras, l'appelant son amour et sa vie, répétant qu'il l'aimait. La main dont il lui caressait la gorge et la joue était moite de l'odeur de John. Et après ? Le désarroi qui l'avait noyé reflua : il l'aimait, ah ! il l'aimait. Il était bien maître de prendre plaisir à John, ou à d'autres, s'il l'aimait.

« Je t'aime, » disait René à son oreille, « je t'aime », si bas que Y entendait à peine.

Il ne partit que lorsqu'il vit Y doux, les yeux clairs, et heureux.

John prit Y par la main et l'entraîna dans le couloir. Leurs brodequins claquèrent de nouveau sur le carrelage, et ils trouvèrent de nouveau sur la banquette, entre les portes, un valet. Il était vêtu comme Pierre, mais ce n'était pas lui. Celui-ci était grand, sec et sans sourire, le poil noir. Il précéda les garçons et les fit entrer dans une antichambre dallée de marbre noir où, devant une porte en fer forgé qui se découpait sur de hauts rideaux verts, deux autres valets attendaient, deux dobermans bruns à leurs pieds.

« C'est la clôture », murmura John.

Mais le valet qui marchait devant l'entendit et se retourna brusquement. « Eh, toi ! Tu oublies le règlement ? Viens ici ! » Il claqua dans ses doigts. « À quatre pattes. Par terre. Tout de suite ! »

Y vit avec stupeur John devenir tout pâle et lâcher sa main, faire un pas d'écart, tomber à genoux sur le dallage noir, se courber en avant, appuyé sur ses bras tendus. « Pardon, pardon... Ne me fouettez pas... Je vous en supplie... »

Les deux valets près de la grille se mirent à rire. L'un d'eux se leva et s'avança vers Y en le priant de le suivre. Il remplaça le premier valet dans sa mission d'accompagnement, et tout le temps qu'il leur fallut pour traverser la longue antichambre, Y écoutait malgré lui.

« Je vous en supplie... je vous caresserai... je serai gentil... » Il y avait les chiens qui grognaient, les semelles des valets qui grinçaient, les gémissements de John qu'on malmenait. « Allez, prends-la dans la bouche. Lève la tête !... Ah ! fils de putain, tu préfères le fouet, hein ? Eh

bien, prends le fouet aussi ! » Il entendit le cuir claquer, mais le cri de John fut étouffé, comme s'il était bâillonné.

Le valet qui accompagnait Y ouvrit la porte.

« ... Et pourquoi on le ferait pas bouffer par Rocambole ? » Il y eut des rires.

Y avant de passer le seuil jeta un coup d'œil derrière lui : un chien tournait autour de John qui se tenait à quatre pattes, les reins redressés, les basques de sa veste écartées ; un valet lui avait glissé la main entre les fesses et s'y affairait.

Mais celui qui conduisait Y l'attrapa fermement par le bras pour le faire avancer. La porte se referma sur eux.

Jamais Y n'apprit ce qui s'était passé ensuite, si John avait été puni pour avoir parlé, ou s'il avait seulement subi un caprice du valet, si en se jetant à genoux il avait obéi à une règle, ou voulu le fléchir et réussi. Il s'aperçut, pendant son séjour au château qui dura deux semaines, que malgré la rigueur de la règle du silence, il était rare que pendant les allées et venues, ou pendant les repas, les garçons ne tentassent point de l'enfreindre, et particulièrement le jour, en la seule présence des valets, comme si le vêtement avait donné une assurance que la nudité et les chaînes de la nuit, et la présence des maîtres, effaçaient. Il était apparemment enjoint aux valets de punir ces infractions quand ils en étaient seuls témoins, et sur-le-champ, et Y vit ainsi, à trois reprises, une fois dans le couloir qui menait à l'aile rouge, et les deux autres fois dans le réfectoire, des garçons surpris à parler, jetés à genoux et fouettés. On pouvait donc être fouetté en plein jour, malgré ce qui lui avait été dit le premier soir, comme si ce qui se passait avec les valets dût ne pas compter, et être laissé à leur discrétion.

Il s'aperçut aussi que, tandis que le moindre geste qui pût ressembler à une avance vers un des maîtres paraissait inconcevable, il n'en était pas de même avec les valets. Le plein jour donnait à leur costume un aspect étrange et menaçant : quelques-uns portaient des bas noirs, et au lieu de veste rouge et de jabot blanc, une chemise souple de soie rouge à larges manches, froncée au cou, les manches serrées au poignet. Ce fut un de ceux-là qui, le huitième jour, à midi, le fouet déjà à la main, fit lever de son tabouret un certain Marcellus, un blond superbe, le type du jeune nordique, sculpté mais fin, aux pommettes de lait et de roses, qui avait souri à Y en lui prenant la main sous la table et dit quelques mots si vite que Y ne les avait pas compris. Avant

que le valet l'eût touché, le garçon était à ses genoux. Ses mains effleurèrent sous la soie noire le sexe encore au repos, le dégagea ; il approcha sa bouche entrouverte. Il ne fut pas fouetté cette fois-là. Et comme le valet était seul surveillant à cet instant dans le réfectoire, et qu'il fermait les yeux à mesure qu'il acceptait la caresse, les autres garçons parlèrent. On pouvait donc soudoyer les valets. Mais à quoi bon ?

S'il y avait une règle à laquelle Y eut de la peine à se plier, et finalement ne se plia jamais tout à fait, c'était celle qui interdisait de regarder les hommes au visage. Il se sentait en danger constant tant la curiosité le dévorait, et il fut en effet fouetté par l'un ou par l'autre valet, car la règle leur était aussi applicable, non pas à la vérité chaque fois qu'ils s'en aperçurent – car ils prenaient des libertés avec la consigne, peut-être tenaient-ils assez à la fascination qu'ils exerçaient pour ne pas se priver, par une rigueur trop absolue et trop efficace, de regards qui ne quittaient leurs yeux et leur bouche que pour revenir à leur sexe, à leur fouet, à leurs mains, et recommencer –, mais sans doute chaque fois qu'ils eurent envie de l'humilier. Si cruellement qu'ils le traitèrent, quand ils s'y étaient décidés, il n'eut cependant jamais la lâcheté, ou le courage, de se jeter à leurs genoux, et s'il les subit parfois, il ne les sollicita jamais.

La règle du silence, sauf à l'égard de son amant, au contraire lui était si légère qu'il n'y manqua pas une fois, répondant par signes quand un autre garçon profitait d'un moment d'inattention de leurs gardiens pour lui parler. Rien qui ne lui eût été d'autant de secours que le silence et les chaînes, qui auraient dû le ligoter au fond de lui-même, l'étouffer, l'étrangler, et qui tout au contraire le délivraient de lui-même. Que serait-il advenu de lui, si la parole lui avait été accordée, si un choix lui avait été laissé, lorsque son amant le prostituait devant lui ? Peut-on appeler paroles les plaintes et les cris qu'il poussait dans les supplices ? Encore le faisait-on souvent taire en le bâillonnant. Sous les regards, sous les mains, sous les sexes qui l'outrageaient, sous les fouets qui le brûlaient, il se perdait dans une délirante absence de lui-même qui le rendait à l'amour, et l'approchait peut-être de la mort. Il était n'importe qui, il était n'importe lequel des autres garçons, ouverts et forcés comme lui, et qu'il voyait ouvrir et forcer, car il regardait aussi, quand bien même il ne devait pas y aider.

Le valet avait conduit Y dans le réfectoire, une salle dont les murs étaient noirs, et le dallage noir, la table longue, en verre épais, pour que les valets puissent voir ce que les garçons y auraient pu faire par-dessous, et chacun avait pour siège un tabouret rond recouvert de cuir noir. Il fallait relever sa veste pour s'y asseoir, et Y retrouvait ainsi, au contact du cuir lisse et froid sous ses cuisses, le premier instant où son amant lui avait fait ôter son pantalon et son slip, et l'avait fait asseoir à même la banquette de la voiture. Inversement, lorsqu'il eut quitté le château, et qu'il dut, vêtu comme tout le monde, mais les reins nus sous son manteau, à chaque fois le relever avec sa veste pour s'asseoir aux côtés de son amant, ou d'un autre, à même la banquette d'une auto ou d'un café, c'était le château qu'il retrouvait, les fesses offertes dans les pans ouverts de la veste, les mains et les bouches à qui tout était permis, et le silence fascinant.

Après le repas, Y fut donc conduit dans la bibliothèque, pour y faire le service du café et du feu. John l'accompagnait, que le valet au poil noir avait ramené, et un autre garçon, habillé d'une veste rouge, qui s'appelait Maurice, et qui était un blond fin et délicat, avec sur le front une mèche de cheveux légers qui glissaient devant ses yeux et les ombrageaient, comme le font aux dames élégantes les voilettes. Le valet qui les conduisit demeura dans la pièce, debout près du poteau où Y avait été attaché. La bibliothèque était encore déserte. Les portes-fenêtres ouvraient à l'ouest, et le soleil d'automne, qui tournait lentement dans un grand ciel paisible, à peine nuageux, éclairait sur une commode une énorme gerbe de chrysanthèmes soufre qui sentaient la terre et les feuilles mortes.

« Pierre vous a marqué hier soir ? » demanda le valet à Y.

Y fit signe que oui.

« Vous devez donc le montrer. Veuillez relever les basques de votre veste. » Il ne quitta pas Y des yeux tandis qu'il les retournait, et que John l'aidait à les fixer sur les hanches.

Puis le valet lui dit d'allumer le feu. Les jambes de Y étaient nues jusqu'à la taille, elles s'encadraient dans les deux bords de strass vert et de satin blanc qui étaient comme une voilure rabattue. Les quatre balafres sur les fesses allaient du noir au violet, les deux sur le dos des cuisses étaient d'un brun-rouge.

Le feu était prêt dans l'âtre, Y n'eut qu'une allumette à mettre à la paille sous les brindilles qui crépitèrent. Les branchages de pommier eurent bientôt pris, puis les bûches de chêne, qui brûlaient avec de hautes flammes pétillantes et claires, presque invisibles dans le grand jour, mais odorantes.

Un autre valet entra, posa sur la console, où la veille René s'était appuyé pour se faire caresser, un plateau avec des tasses et le café. Deux hommes arrivèrent, et les valets sortirent. Les trois jeunes garçons baissèrent les yeux et pensèrent à entrouvrir les lèvres. Y et Maurice s'avancèrent près de la console, tandis que John restait debout à côté de la cheminée.

Y reconnut, à sa voix, celui qui l'avait forcé la veille pendant qu'il était attaché au poteau, et qui avait demandé qu'on rendît plus facile l'accès de ses reins. Il le regardait à la dérobée, tout en versant le café dans les petites tasses noir et or, que Maurice offrit avec du sucre. Ce serait donc cet homme mince, si jeune, blond, qui avait l'air d'un Anglais ? Il parla encore, et Y n'eut plus de doute. Il se demanda si c'était lui qui avait amené John. L'autre homme était blond aussi, trapu, avec une figure épaisse. C'était celui qui le matin même l'avait pris à la renverse, et il se sentit accablé de honte en se souvenant brutalement de ce que cette bouche lui avait fait auparavant. Tous deux dans les grands fauteuils de cuir, les pieds au feu, fumèrent tranquillement en lisant leurs journaux, sans plus s'inquiéter des garçons que s'ils n'avaient pas été là. De temps en temps, on entendait un froissement de papier, des braises qui croulaient. De temps en temps, Y remettait une bûche sur le feu. Il était assis sur le côté, appuyé sur un bras, les pieds ramenés sous les fesses, par terre sur un coussin près du panier de bois, et pareillement Maurice et John, côte à côte, en face de lui.

Tout à coup, mais au bout d'une heure seulement, le jeune homme blond, qui depuis un moment parcourait son journal plus qu'il ne le lisait, tournant les pages avec de petits mouvements secs et mécaniques, son regard s'égarant de plus en plus souvent au-dessus du bord de la feuille pour fixer brièvement un garçon puis l'autre, appela John et lui dit d'apporter le pouf – c'était le pouf contre lequel on avait renversé Y à plat ventre la veille. Le garçon se leva aussitôt et approcha le siège.

« Toi !... » dit-il à Maurice. « Vous permettez ? » ajouta-t-il à l'intention du trapu.

L'autre abaissa son journal et hocha la tête, comme si la question n'était que de politesse et la réponse allait de soi. Ainsi, pensa Y, Maurice devait appartenir au trapu.

Maurice rejoignit John. Les deux garçons eurent un instant d'hésitation, mais sur un signe du jeune homme ce fut Maurice qui s'agenouilla et se courba sur le pouf, la poitrine écrasée contre la fourrure, tenant à pleines mains les deux coins du siège.

Y regardait avec fascination le jeune garçon allongé comme il l'avait été, et il entendit l'homme ordonner à John de relever la veste rouge. Maurice ne bougea pas pendant qu'on le préparait. John dut alors, et il en reçut l'injonction dans les termes les plus brutaux, défaire le vêtement du jeune homme, et prendre entre ses mains cette épée de chair qui avait transpercé Y, si cruellement, lorsqu'il était attaché au poteau. Elle se gonfla et se raidit contre la paume refermée, et Y vit ces mêmes mains, les mains fines de John, qui écartaient les cuisses étroites de Maurice au creux desquelles, lentement, et avec des secousses qui le faisaient gémir, le jeune homme s'enfonça.

L'autre homme, qui regardait sans mot dire, fit signe à Y d'approcher. Sans cesser de regarder la scène devant lui, il remonta posément la main dans le delta que formaient les pans rabattus de la veste, le long des cuisses marquées. Puis il fit basculer Y en avant sur le bras de son fauteuil – il fut dans la position d'un enfant qu'on va fesser, – et lui prit par-dessous, entre les jambes, la saillie de son ventre à pleine main.

Ce fut ainsi que René le découvrit, une minute plus tard, quand il ouvrit la porte. « Ne bougez pas, je vous en prie. » Et il s'assit par terre sur le coussin où se trouvait Y avant qu'on l'appelât. En souriant, il observa attentivement la main qui tenait Y, ne perdant pas un geste qui le fouillait, le doigt qui s'enfonçait et revenait, s'emparait de plus en plus profondément des reins qui s'ouvraient davantage, arrachant au garçon un gémissement qu'il ne pouvait plus retenir.

Entre-temps Maurice avait été relevé, John tisonnait le feu à la place de Y. Il apporta une tasse de café à René, qui lui baisa la main.

L'homme qui tenait toujours Y sur lui dit alors : « Il est à vous ? »

– Oui » répondit René.

« James a raison, il est trop étroit. Il faut l'élargir.

– Pas trop tout de même », corrigea James.

« À votre gré », dit René en se levant. « Faites comme vous l'entendez. » Et il sonna.

Il se fit apporter un coffret en bois qui ressemblait à ces boîtes que les peintres utilisent pour ranger leurs pinceaux et leurs couleurs, et le remit lui-même à James qui l'ouvrit. Elle contenait, sur un lit de velours brun, dans un compartiment un assortiment de chaînette et de ceintures, et dans l'autre un choix de tiges d'ébonite faites à l'imitation d'un sexe dressé, qui allaient des plus minces aux plus épaisses.

L'homme qui avait Y en travers des genoux, le repoussa et ordonna à John de lui retirer sa veste.

Y, nu sauf ses souliers, comprit sans indication supplémentaire qu'il avait à prendre sur le pouf la place que Maurice venait de quitter et aussi sa position. John s'agenouilla du côté de sa tête, et le maintint tendrement par les épaules.

Le jeune homme blond choisit une tige d'un diamètre moyen, et la prépara en attachant, à trois petits trous percés dans la base – qui s'élargissait à cet endroit pour qu'on fût certain qu'elle ne remonterait pas à l'intérieur du corps –, trois chaînettes qu'il laissa pendantes. Il se plaça derrière Y, pointa l'organe minéral au centre de ses reins, et poussa.

Y gémit en sentant cette chose froide et épaisse s'enfoncer à l'intérieur de lui, car elle était faite exactement à l'image d'un sexe en érection, c'est-à-dire avec une extrémité renflée. Tout le temps que cela dura, John, avec une douceur pleine de compassion, caressa affectueusement la nuque tremblante de celui qu'on écartelait.

Puis Y dut se relever, on attachait une étroite ceinture autour de sa taille, et l'on y accrocha les trois chaînettes, une par derrière qui suivait le sillon des fesses, et les deux autres par-devant, qui longeaient le pli des aines en contournant le triangle du ventre. On les ajusta au plus court, de façon que le mouvement intérieur des muscles ne pût repousser la tige et permettre de se resserrer à l'anneau de chair qu'elle devait forcer et distendre, et on les attachait avec de petits cadenas, pour s'assurer que, lorsqu'il serait seul, il ne pût être tenté de se soulager de cette contrainte. Y se sentit tout drôle d'avoir cet objet froid dressé au centre de son corps, et comme envahi par un animal étranger qui se rappelait à lui chaque fois qu'il bougeait.

Désormais, huit jours durant, entre son lever et le repas de midi, puis entre la tombée du jour où finissait son service dans la bibliothèque et l'heure de la nuit, dix heures généralement, où on l'y ramenait – quand on l'y ramenait – enchaîné, nu, et tendu, Y porta fixé au centre de ses reins une de ces tiges qui l'écartelaient, et chaque jour davantage, car James, qui le faisait mettre à genoux, ou plutôt prosterner, pour veiller à ce que John ou Maurice, ou tel autre qui se trouvait là, fixât la tige qu'il avait choisie, la prenait plus épaisse. Au repas du soir, que les garçons prenaient ensemble dans le même réfectoire, après leur bain, nus et parfumés, Y la portait encore, et du fait des chaînettes et de la ceinture, tout le monde pouvait voir qu'il la portait. Elle ne lui était enlevée par le valet Pierre qu'au moment où il venait l'enchaîner, soit les mains au dos s'il devait le conduire à la bibliothèque, soit au mur pour la nuit si personne ne le réclamait. Rares furent celles où il ne se trouva pas quelqu'un pour faire usage de cette voie, ainsi rapidement rendue plus aisée. Au bout de huit jours, aucun appareil ne fut plus nécessaire, et son amant dit à Y qu'il était heureux qu'il fût bien ouvert, et qu'il veillerait à ce qu'il le demeurât.

Ce soir-là, Y fut désigné simplement pour le service car, lui dit-on, on ne voulait pas se lasser trop vite du charme de son corps, nouveau pour tous René mis à part, et il conserva donc non seulement sa veste et ses brodequins, mais aussi la tige qui lui emplissait les reins. Les hommes arrivèrent l'un après l'autre, dans leur longue robe violette, cagoulés de noir, et les jambes prises dans les chausses moulantes qui laissaient leur sexe libre.

Le premier d'entre eux alla sur Andrea, qui avait été choisi pour le plaisir des maîtres et se trouvait ainsi tout à fait nu, son sexe tendu maintenu au moyen du bandeau de caoutchouc. Il l'amena assez brutalement devant la galerie, le poussa dos contre le poteau, et, lui tirant les bras en l'air, il lui passa les anneaux des bracelets dans le crochet. « Bandez-lui les yeux ! » ordonna-t-il à Y.

Y avait reconnu la voix maniérée de James. Il prit un des bâillons de velours qui étaient disposés sur la console des fouets et, se plaçant derrière Andrea avec une émotion à laquelle il ne s'attendait pas, il lui ceignit la tête à la hauteur des tempes. Quand il fit le nœud par-dessus les cheveux noirs et lisses, il ne put s'empêcher de serrer un peu plus que nécessaire – et il découvrit la tentation pour les

victimes de devenir bourreaux à leur tour dès que l'occasion s'en présente.

L'homme s'approcha du corps du garçon, livré face à lui, et il l'examina avec minutie. Il passa sa main gantée à plat sur les fines ondulations que la cage thoracique dessinait sous les aisselles, il saisit les petits grains bruns des seins et les cueillit en les tordant. Andrea se mordit les lèvres pour ne pas crier. La main glissa sur le ventre, contracté par l'appréhension, et froissa dans le cuir dont elle était couverte l'organe levé. L'homme avait choisi la garterette à nœuds dont on gardait les cordes humides, et il tourna autour du garçon en lui en donnant de petits coups entre les genoux afin qu'il les écartât, et à l'intérieur des cuisses, ce qui le faisait sursauter dans la crainte du pire, et ces agaceries étaient assez vives pour que, portant son corps d'une jambe à l'autre, essayant vainement de les éviter en se tortillant, le jeune garçon sinuât comme un fanion au vent.

Marcellus, le magnifique blond nordique, avait été allongé dans un fauteuil, nu lui aussi, les mains réunies à son cou grâce aux anneaux des bracelets passés dans celui du collier, et un homme, assis sur l'accoudoir, penché sur lui et le couvrant, lui suçait la bouche comme une abeille une jeune fleur. Assis sur un pouf à côté, un second homme se régala du spectacle – à sa corpulence Y reconnut facilement qu'il s'agissait du trapu –, mais il ne restait pas inactif, il s'amusait à passer ses gros doigts sur l'ergot dressé du garçon pour le faire tressaillir et l'affaiblir, il le sollicitait du gras du pouce sous ses parties resserrées, ou au contraire il titillait la minuscule fente bâillant à la pointe, tandis qu'il laissait son autre main, pleine d'une concupiscence poisseuse, couler sur la hanche effilée, passer sur le flanc le plus doux de la fesse, suivre ligne parfaite de la cuisse.

Y, qui était resté non loin de l'endroit où Andrea résistait de son mieux aux attaques qu'on lui faisait subir, reconnut l'homme qui profitait de la bouche de Marcellus : ce ne pouvait être personne d'autre que René. Il voulut détourner la tête pour ne pas voir ce spectacle qui lui était odieux, mais il ne put s'empêcher d'y revenir, d'observer les mouvements de la langue qui repoussait les lèvres du garçon et le pénétrait. Cette bouche, qui dépassait de l'orifice pratiqué dans la cagoule, paraissait obscène, ignoble, et pourtant il était convaincu que c'était celle de son amant.

Un retardataire surgit et interrompit l'assemblée. « Attendez », déclara-t-il. « Il y a une formalité à remplir. Celui-ci » – et il désigna Y – « m'a regardé ce matin. Droit au visage. Il doit être puni. Je lui ai promis que je le fouetterais après le dîner. »

Y sentit sa gorge se serrer. Il avait reconnu la voix du Huguenot ; et il s'était souvenu de la faute qu'il avait commise à son réveil.

Le trapu lâcha Marcellus et considéra Y ; René se redressa ; James abandonna Andrea pour s'approcher. John, qui était également de service, regarda Y avec une compassion sous laquelle perçait quelque curiosité.

René hocha la tête : « Il faut qu'il apprenne. » Il s'approcha de Y et lui passa tendrement le bras sur les épaules, lui caressa la nuque du bout des doigts. « Tu y penseras, la prochaine fois, n'est-ce pas ? Ne t'inquiète pas. » Puis il se tourna vers l'homme : « Comment voulez-vous procéder ? »

Celui-ci hésita – et il dévisageait Y avec des yeux brûlants : « Je suis partagé. J'aimerais le cravacher. Car je veux qu'il s'en souvienne. » Il lui examina un instant les jambes, nues sous la veste, les pieds, pris dans les brodequins, puis il revint fixer le garçon dans les yeux. « Mais j'ai une autre idée. Je vais lui donner la bastonnade. »

Le silence surpris qui occupa la bibliothèque inquiéta Y plus que le mot de *bastonnade*, lequel ne lui évoquait rien d'autre que de vagues souvenirs de lectures exotiques.

« Pourquoi pas ? » finit par dire René. Sa voix était plus sourde.

John fut chargé d'appeler les valets. Ils revinrent avec un banc long et noir qu'ils placèrent devant la cheminée. On y assit Y. Suivant les ordres que le Huguenot lui donnait au fur et à mesure, John lui banda les yeux, comme Y venait de le faire à Andrea, puis il s'agenouilla pour lui délayer les brodequins.

Plongé dans le noir, les tempes battantes sous le bandeau de velours, tout devint plus effrayant pour Y. Il sentit avec appréhension la gaine protectrice de ses brodequins l'abandonner, les socquettes glisser jusqu'au bout de ses pieds, le quitter. Des mains attentionnées – celles de John – l'incitèrent à s'allonger sur le dos. D'autres, plus impatientes, plus dures, lui saisirent les chevilles et les entourèrent plusieurs fois avec une corde rugueuse – à la brutalité de ses gestes, Y reconnut James. Le lien fut serré, il s'en-

fonça durement dans sa chair, il fut assujetti au banc. « Inutile de lui attacher les mains », dit une voix, celle du trapu, « je vais m'en occuper ! » De gros doigts rêches saisirent les bras de Y et les lui rabattirent en arrière, ils furent plaqués contre le bois, puis on pesa sur ses poignets croisés pour les immobiliser.

Le Huguenot avait choisi une canne de bambou pas très longue mais pas trop épaisse afin qu'elle fût assez souple. Il contemplait le garçon étendu, la corde enroulée autour des chevilles et incrustée cruellement dans la peau, les talons joints, les orteils finement découpés, la délicate plante de des pieds qui se courbait vers lui.

James fit involontairement un pas en avant : « Ouvrez la veste. Il faut qu'on lui voie le ventre. » Sa voix tremblait.

John défit les agrafes, et les pans de la veste de Y glissèrent sous sa main légère, dévoilant la poitrine frissonnante, le ventre qui avait commencé de se contracter, les cuisses bord à bord. Il était ouvert comme un poisson qu'on vide.

Le Huguenot pinça les lèvres ; son bras prit de l'élan ; le premier coup siffla et claqua. Y se tendit sur le bois comme une corde et une violente crispation lui parcourut tout l'abdomen. En entendant retentir son hurlement, René en eut le sang à la tête. Et, de sentir entre ses mains les poignets de Y se tordre, ses bras tétanisés, le trapu fut surpris par une secousse si vive qu'il mouilla son linge.

En même temps René l'avertit qu'il partait et que, durant la dernière semaine qu'il devait passer au château avant qu'il revînt le chercher, il ne le verrait donc plus. « Mais je t'aime », ajouta-t-il. « Ne m'oublie pas. »

Ah ! comment Y l'aurait-il oublié ? Il était la main qui lui bandait les yeux, le fouet du valet Pierre, il était la chaîne au-dessus de son lit, et l'inconnu qui le mordait au ventre, et toutes les voix qui lui donnaient des ordres étaient sa voix. Se lassait-il ? Non. À force d'être outragé, il semblait qu'il aurait dû s'habituer aux outrages, à force d'être caressé, aux caresses, sinon au fouet à force d'être fouetté. Une satiété de la douleur et de la volupté eût dû le rejeter peu à peu sur des berges insensibles, proches du sommeil ou du somnambulisme. Mais au contraire. La veste qui le tenait droit, les chaînes qui le gardaient soumis, le silence – son refuge –, y étaient peut-être pour quelque

chose, comme le spectacle continuel des garçons livrés, et même lorsqu'ils n'étaient pas livrés, de leur corps constamment accessibles. Le spectacle aussi et la conscience de son propre corps. Chaque jour et pour ainsi dire rituellement sali de salive et de sperme, de sueur mêlée à sa propre sueur, il se sentait à la lettre le réceptacle d'impuretés, l'égout dont parle l'Écriture. Et cependant, les parties de son corps les plus régulièrement offensées, rendues plus sensibles, lui paraissaient en même temps devenues plus belles, et comme anoblies : sa bouche refermée sur des sexes anonymes, sa verge que des mains constamment froissaient et, entre ses cuisses écartelées, le chemin de ses reins labouré à plaisir. Qu'à être prostitué il dût gagner en dignité l'étonnait, et pourtant c'était le sentiment qu'il en tirait. Il en était éclairé intérieurement, et l'on devinait en sa démarche le calme, sur son visage la sérénité et l'imperceptible sourire qu'on trouve aux yeux des anachorètes.

Lorsque René l'avertit qu'il le laissait, la nuit était déjà tombée. Y était nu dans sa cellule, et attendait qu'on vînt le chercher. Son amant, lui, était vêtu comme à l'ordinaire, d'un costume qu'il portait en ville tous les jours. Quand il prit Y dans ses bras, le tweed de sa veste lui agaça la poitrine et le ventre. Il l'embrassa, le coucha sur le lit, s'allongea contre lui, et tendrement et lentement et doucement le prit, allant et venant dans cette voie qu'on venait d'élargir, les pans de son pantalon doublé frottant sur les cuisses de son jeune amant, pour finalement se répandre dans sa bouche, qu'ensuite il embrassa encore.

« Avant de partir, je voudrais te voir encore une fois fouetté dans cette chambre. Et cette fois je te le demande, car je voudrais que ce soit jusqu'au sang. Acceptes-tu ? »

Y tressaillit, puis se mit à trembler, mais, quand la salive lui revint en bouche, il accepta.

« Je t'aime », répéta René. « Sonne Pierre. »

Y sonna. Le temps que le valet mît à arriver, René échauffa Y jusqu'à ce qu'il fût parfaitement tendu, son membre s'élevant droit et fier comme la crosse d'une jeune fougère.

Pierre entra avec une cravache. Il attacha les mains de Y au-dessus de sa tête, à la chaîne du lit.

Son amant, quand il le vit ainsi lié, l'embrassa et le caressa encore, debout contre lui sur le lit, et lui répéta qu'il l'aimait. Puis il s'écarta et fit signe à Pierre.

Il le regarda se débattre, si vainement, il écouta ses cris devenir des hurlements. Quand le sang apparut sur ses fesses, il renvoya Pierre.

Y trouva la force de lui dire qu'il l'aimait.

Alors René embrassa son visage trempé, sa bouche haletante, le délia, le coucha, et partit.

Dire que Y, dès la seconde où son amant l'eut quitté, commença de l'attendre, est peu dire : il ne fut plus qu'attente. La nuit il rêvait de René, le jour il était comme une figure peinte dont la peau est douce et la bouche docile, et – ce fut le temps où il observa strictement la règle – qui garde les yeux baissés et la bouche entrouverte. Il faisait et entretenait le feu, versait et offrait le café ou l'alcool, allumait les cigarettes, il arrangeait les fleurs et pliait les journaux comme un jeune serviteur dans le salon de ses maîtres, si limpide avec son collier de cuir et ses cuisses nues dans les échancrure de sa veste, si émouvant avec ses bracelets de prisonnier et ses brodequins lacés, qu'il suffisait aux hommes qui l'appelaient pour les servir quand ils violaient un autre garçon, pour le vouloir violer aussi, et ce fut pourquoi sans doute on le maltraita davantage. Était-ce à dessein que son amant était parti, pour que justement ceux à qui il le prêtait se sentissent plus libres de disposer de lui ?

Toujours est-il que le surlendemain de son départ, comme Y venait, au soir tombé, de quitter ses vêtements, et qu'il regardait dans les multiples miroirs de sa salle de bains les marques de la cravache qui cicatrisaient sur ses fesses, Pierre entra. C'était bientôt l'heure du dîner. Il lui dit cependant qu'il ne prendrait pas son repas dans la salle commune, mais qu'il lui fallait s'apprêter. Il lui désigna dans l'angle le siège à la turque.

Y dut s'y accroupir, comme John l'avait averti qu'il lui faudrait peut-être le faire en présence de Pierre. Tout le temps qu'il y demeura, Y voyait dans les miroirs les petits yeux du valet le considérer, et il se voyait lui-même, de telle sorte qu'il fut long avant d'être capable de se relâcher. Enfin, l'eau jaillit de la pointe de son ventre.

Puis il prit son bain, se coiffa, se parfuma, et Pierre tout ce temps resta dans la salle de bains à côté de lui, laissant peser sur son corps le même regard.

Quand il fut prêt, Pierre le ramena dans la chambre, lui lia les mains au dos, et lui dit qu'il l'attendît un instant.

Y aurait voulu s'asseoir, mais ses fesses étaient encore trop douloureuses, surtout après l'eau du bain qui avait

amolli sa peau, et il resta debout à regarder par la fenêtre. Il y avait dehors une tempête de vent froid et de pluie, et la silhouette du peuplier tout près se courbait et se redressait sous les rafales. Des feuilles pâles, mouillées, se plaquaient de temps en temps sur les vitres. Il faisait noir comme au cœur de la nuit, bien que sept heures ne fussent pas encore sonnées, mais on avançait dans l'automne et les jours raccourcissaient.

Pierre, de retour, avait à la main le même bandeau dont on lui avait bandé les yeux le premier soir. Il avait aussi, qui cliquetait, une courte chaîne plus épaisse que celle du mur. Y regardait la pluie, indifférent à ce qu'on voulait de lui, et pensait uniquement que René avait dit qu'il reviendrait, qu'il y avait encore cinq jours et cinq nuits à passer, et qu'il ne savait pas où il était, ni s'il était seul, et, s'il n'était pas seul, avec qui. Mais il reviendrait, et pour Y rien d'autre ne comptait.

Pierre avait posé la chaîne sur le lit et, sans déranger Y de ses songes, attachait sur ses yeux le bandeau de velours noir. Il se renflait un peu au-dessus des orbites et s'appliquait exactement aux pommettes : impossible de glisser le moindre regard, impossible de lever les paupières. Bienheureuse nuit pareille à sa propre nuit, jamais Y ne l'accueillit avec tant de joie ; bienheureuses chaînes qui l'enlevaient à lui-même.

Pierre attacha la chaîne à l'anneau de son collier, et le pria de l'accompagner.

Y fut tiré en avant, et il marcha. Ses pieds nus sentirent le carreau glacé – il comprit qu'il suivait le couloir de l'aile rouge. Puis le sol, toujours aussi froid, devint rugueux – il marchait sur un dallage de pierre, grès ou granit.

À deux reprises, le valet le fit arrêter, il entendit le bruit d'une clef dans une serrure, ouverte, puis refermée. « Prenez garde aux marches. »

Il descendit un escalier, et effectivement il y trébucha une fois. Pierre le rattrapa à bras le corps : Y sentit sur sa peau nue le spencer et le jabot de dentelle que le valet portait à son col et, contre sa cuisse, au travers de la culotte du valet, son membre qui était en relief. Pierre ne l'avait jamais touché que pour l'enchaîner ou le battre, mais voilà qu'il le pressait, dos contre le mur froid où Y de ses mains liées s'accrochait tant bien que mal pour ne pas glisser, et qu'il l'embrassait dans le cou, derrière l'oreille, que sa bouche allait de l'un à l'autre de ses bouts de seins, qu'elle

baisait son ventre frissonnant, qu'elle courait le long de son membre, lequel s'étendait sous l'hommage.

Il pesa sur les hanches de Y jusqu'à ce qu'il s'agenouillât au milieu de l'escalier et il se défit pour utiliser la bouche du garçon à son plaisir.

Y oscillait sur les marches, et leur arête tranchait ses genoux, son bandeau noir était un carcan, sa bouche se tendait quand il criait sous la secousse, les lèvres arquées à la recherche de l'air.

Pierre ne le redressa qu'après s'y être déversé.

Effrayé et tremblant de froid, Y avait enfin descendu les dernières marches, quand il entendit ouvrir encore une porte, qu'il franchit, et il eut aussitôt sous ses pieds un épais tapis. La chaîne fut tirée, puis les mains de Pierre détachèrent ses mains, dénouèrent son bandeau.

Il était dans une pièce ronde et voûtée, petite et basse ; les murs et la voûte étaient de pierre sans aucun revêtement, on voyait les joints de la maçonnerie. La chaîne qui était fixée à son collier tenait au mur à un mètre de haut, et ne lui laissait que la liberté de faire un pas ou de s'allonger par terre. Il n'y avait ni lit ni simulacre de lit, ni couverture, et seulement trois ou quatre coussins pareils à des coussins marocains, mais de l'autre côté de la pièce et qui ne lui étaient pas destinés. À sa portée, dans une niche, un plateau de bois présentait de l'eau, des fruits et du pain. La chaleur des radiateurs, qui avaient été disposés à la base des murs et formaient tout autour comme une plinthe brûlante, ne suffisait pas cependant à venir à bout de l'odeur de vase et de terre qui est l'odeur, dans les vieux châteaux, des anciennes prisons et des donjons inhabités. Des rampes lumineuses, en veilleuse et camouflées derrière les radiateurs, éclairaient en rasant les bases de la voûte d'une lueur rousse. Pierre s'en alla.

Dans cette chaude pénombre où ne pénétrait aucun bruit, Y eut vite fait de perdre le compte du temps. Il n'y avait plus ni jour ni nuit, jamais la lumière ne s'éteignait. Pierre, ou un autre valet indifféremment, remettait sur le plateau de l'eau, des fruits et du pain lorsqu'il n'en restait plus, et le conduisait se baigner dans un réduit voisin. Il ne vit jamais les hommes qui entraient, parce qu'un valet venait chaque fois avant eux pour lui bander les yeux, et défaisait le bandeau seulement quand ils étaient partis, sans jamais détacher la chaîne. Il perdit aussi leur compte, et ni ses mains légères ni ses lèvres caressant à l'aveugle ne

l'aidèrent à reconnaître qui il touchait ; parfois une voix, une odeur, une façon de le prendre, lui laissèrent penser qu'un des maîtres qu'il connaissait était venu le voir, mais la plupart du temps il s'agissait à l'évidence d'étrangers, d'hommes qu'il n'avait encore jamais éprouvés. Parfois ils étaient plusieurs, le plus souvent seuls, mais en général, avant qu'on ne s'approchât de lui, il était mis à genoux face au mur, les mains attachées au cou – et il posait ses paumes contre la pierre, appuyant au dos de ses mains son visage bâillonné pour ne pas l'égratigner – et il était flagellé cruellement. Chaque fois les mains, avant de le prendre, caressaient sur son dos, sur ses fesses, les traces encore brûlantes du fouet qui l'avait blessé, comme des touristes visitant un lieu saint et qui ne veulent pas manquer de toucher une précieuse relique. Puis le visiteur lui libérait les mains pour qu'elles pussent servir, et il faisait de lui selon son caprice. Certains lui pinçaient délicatement les seins, d'autres lui écrasaient la bouche avec les semelles de leurs souliers souillés et les faisaient lécher, on le caressait entre les jambes pour le raidir, ou on lui donnait des coups de pied dans les côtes, c'était selon l'humeur, le goût, le caractère, mais tous, à la fin, le possédaient en pénétrant ses reins, soit en le mettant à quatre pattes, soit en l'allongeant sur le dos et en repliant ses jambes, et ils se vidaient en lui pour se libérer de leurs appétits. Y perdit le compte de ses supplices, de ses cris, que la voûte faisait résonner et étouffait en même temps, il ne garda le souvenir que du premier homme qui le visita dans la cave, il ne sut pourquoi, peut-être à cause de la bague qu'il portait à l'annulaire, une grosse chevalière en or probablement, et que Y sentit quand l'homme le prit par les cheveux sur le côté, derrière l'oreille, pour le maintenir, avant de le fouetter cruellement.

Y attendait. Tout à coup, le temps cessa d'être immobile. Dans sa nuit de velours, on détachait sa chaîne. Il y avait trois mois, trois jours qu'il croupissait, ou dix jours, ou dix ans. Il sentit qu'on l'enveloppait dans une étoffe épaisse, et quelqu'un le prit sous les bras et aux jarrets, le souleva et l'emporta. Il se retrouva dans sa cellule, couché sous la fourrure noire, c'était l'après-midi, il avait les yeux ouverts, les mains libres, et René, assis près de lui, lui caressait la tempe.

« Il faut te préparer. Nous partons. »

John vint lui donner un dernier bain. Ensuite il lui brossa les cheveux, lui tendit le parfum ; leurs regards se croisèrent, mais aussitôt John détourna le sien. Il sortit.

Quand Y revint dans la cellule, John n'y était plus. René l'attendait, assis sur le lit, à côté de son manteau en poil de chameau, de son blazer outremer, de sa chemise, et les chaussures sur le tapis ; mais ni caleçon, ni pantalon. À cet instant, l'homme qui le premier soir lui avait expliqué ce qui serait exigé de lui, le Huguenot, entra.

Y, mécaniquement, baissa les yeux et entrouvrit la bouche. Il sentit le regard de l'homme glisser sur son corps marqué et, malgré ce qu'il avait subi entre-temps, il fut honteux de ces empreintes qui exposaient les outrages par lesquels il était passé, comme sur un livre ouvert.

L'homme s'avança et défit le collier et les bracelets qui le tenaient captif.

En fut-il délivré ? ou s'il lui manqua quelque chose ? Il ne dit rien, passant à peine les mains sur ses poignets, n'osant pas les porter à son cou.

L'homme lui présenta ensuite, dans un petit coffret de bois, une gourmette en acier, dont la plaque portait en nielles d'un noir brillant le dessin de son initiale croisant trois cercles entrelacés, un peu à la manière de ceux qui servent de symbole aux olympiades. Il la lui fixa au poignet gauche, elle lui allait parfaitement, mais elle était lourde à sa main.

L'émail brillait dans le gris mat du fer poli. Pourquoi le fer, au lieu de l'argent, et ce signe qu'il ne comprenait pas ? Il n'était pas possible de parler dans cette pièce tendue de rouge où la chaîne était encore au mur au-dessus du lit, où la couverture noire défaite traînait par terre, où le valet Pierre pouvait entrer, absurde avec son costume d'opéra dans la lumière ouatée de novembre.

« Habille-toi », dit René. « Précisément comme je te l'ai demandé au jour de ton arrivée. »

Y commença par enfiler les chaussettes noires, qu'il roula avec soin sur les chevilles, et il mit ses chaussures. Dans cette tenue étrange, entièrement nu et pourtant les souliers parfaitement lacés, il sentait le regard de René courir sur son échine. Il se leva pour se glisser dans la chemise.

Mais René l'attira pour examiner ses reins et ses fesses. Il passa les doigts sur les nombreuses traces du fouet, plus ou moins estompées selon leur ancienneté, sur les marques

des carcans. Y frissonna, qui adorait cette sensation d'être enfin repris en main par son amant.

Quand il en eut fini, Y boutonna sa chemise, enfila sa veste. René lui dit de mettre son manteau.

Les talons de ses chaussures faisaient sur le carreau du couloir moins de bruit que n'en avaient fait les brodequins. Les portes étaient fermées, l'antichambre était vide, il n'y avait ni valets ni chiens. René tenait Y par la main. L'homme qui les accompagnait ouvrit la grille dont John avait dit que c'était la clôture, et il souleva un des rideaux de velours vert pour les faire passer tous les deux. Le rideau retomba, ils entendirent la grille se refermer. Ils étaient seuls dans une petite entrée qui donnait sur le parc. Il n'y avait plus qu'à descendre les marches du perron, devant lequel Y reconnut le coupé BMW Bertone de René. Quand il s'assit sur le siège du passager, il prit soin de relever son manteau pour s'asseoir directement sur le cuir du siège, et il vit que son amant, en prenant le volant, l'avait remarqué. Il démarra.

Quand ils furent sortis du parc dont la grille était grande ouverte, au bout de quelques centaines de mètres, René s'arrêta sur le bas-côté, sans couper le moteur. Il prit Y par les épaules et l'embrassa profondément.

Puis il redémarra. C'était juste avant un village petit et paisible qu'ils traversèrent en repartant. Il put lire le nom sur la plaque indicatrice : ROISSY-EN-FRANCE.

## SIR STEPHEN

Deux années auparavant, Y avait perdu ensemble ses deux parents dans des circonstances dramatiques. Son tuteur légal était un oncle richissime, qui vivait au Brésil et ne s'intéressait guère à lui. Y avait refusé de s'installer à São Paulo et l'oncle, qui n'avait pas insisté, lui envoyait depuis une confortable pension que le garçon gérât lui-même. Tant que les bulletins de notes du lycée étaient satisfaisants, et ils l'étaient largement, Y avait la liberté de sa vie.

L'appartement que Y habitait était situé dans l'île Saint-Louis, quai de Béthune, sous les combles d'une vieille maison qui donnait au sud et regardait la Seine. Les deux pièces mansardées, larges et basses, ouvraient en façade sur des balcons ménagés dans la pente du toit, et étaient carrelées de rouge, de ces carreaux anciens à six pans qui recouvrent, dès qu'on dépasse le second étage, les marches et les paliers des vieux hôtels à Paris. L'une d'elle était la chambre de Y, et tout, à l'exception des murs blancs, de l'épais tapis en boucles de laine écru ou de la courtepointe qui couvrait le lit orné de quenouilles d'acajou, tout était bleu dans cette chambre, depuis les rideaux de chintz, la tête de lit tendue de la même étoffe, les deux petits fauteuils bas recouverts de même, et jusqu'à la lampe de chevet, qui était d'opaline bleue. L'autre pièce avait un grand divan face aux fenêtres, une peau d'ours blanc par terre, une cheminée, une table ancienne : on y dînait, mais depuis un an elle servait aussi à René qui y rangeait ses vêtements et s'y habillait. Y partageait avec lui la salle de bain jaune ; la cuisine, jaune aussi, était minuscule. Une femme venait tous les matins en montant les courses : elle cuisinait les repas, faisait le ménage, et préparait le lit, avec la couverture retournée sur le côté pour aider à s'y glisser.

« Je t'ai acheté une chemise de nuit, » dit René en arrivant le soir. « Tu n'en avais pas encore. »

Y ouvrit le grand sac de papier glacé. En fait, c'était une simple chemise d'homme en coton blanc, de très grande taille, légèrement amidonnée. Y l'enfilant vit qu'elle le couvrait jusqu'aux cuisses, et il eut un choc au cœur, tant elle lui rappelait la chemise rouge qu'on lui avait fait mettre à Roissy, la première soirée.

« J'ai à te parler », lui dit René.

Ce fut dans sa chemise blanche, assis sur la peau d'ours en face du feu qui brillait derrière la toile métallique du pare-feu, les jambes jointes et les bras noués autour des genoux, que Y écouta son amant.

René lui dit d'abord qu'il ne fallait pas qu'il se crût libre désormais, à cela près qu'il était libre de ne plus l'aimer, et de le quitter aussitôt. Mais s'il l'aimait, il n'était libre de rien.

Y écoutait sans mot dire, songeant qu'il était bien heureux que René voulût se prouver, peu importait comment, que Y lui appartenait, et aussi qu'il n'était pas sans naïveté de ne pas se rendre compte que cette appartenance était au-delà de toute épreuve. Y ne quittait pas le feu des yeux pendant qu'il parlait.

Mais René, non, n'osant pas rencontrer son regard, était debout et marchait de long en large. Soudain il lui dit que tout d'abord il voulait que pour l'écouter il desserrât les genoux et dénouât les bras.

Ce que Y fit aussitôt.

Mais René voulut encore qu'il fût agenouillé.

Y se redressa donc, releva sa chemise et s'assit sur les talons, comme sont les carmélites ou les Japonais.

René insista : Y n'ouvrait pas assez les jambes.

Le mot « ouvre » et surtout l'expression « ouvre les jambes » se chargeaient dans la bouche de son amant de tant de trouble et de pouvoir que Y ne les entendait jamais sans une sorte de prosternation intérieure, de soumission sacrée, comme si un dieu, et non lui, avait parlé. Il écarta donc les genoux, et il sentit, entre les cuisses, sous les bourses, le picotement léger de la fourrure blanche. Il reprit l'habitude de Roissy, baissant les yeux, entrouvrant les lèvres à peine, et il attendit, environné des plis de sa chemise étalée, ses mains reposant paumes en l'air de chaque côté.

Ce que son amant voulait de lui était simple : qu'il fût constamment et immédiatement disponible. Il ne lui suffisait pas de savoir qu'il l'était : il fallait qu'il le fût sans le moindre obstacle, et que sa façon de se tenir d'abord et ses vêtements ensuite, en donnassent pour ainsi dire le symbole à des yeux avertis. Cela voulait dire, poursuivit-il, plusieurs choses. La première, qu'il savait et dont il avait été prévenu le soir de son arrivée au château : les jambes qu'il ne devait jamais croiser, ni la bouche, fermer. Y croyait sans doute que ce n'était rien – et il le croyait en effet –, il s'apercevrait au contraire qu'il lui faudrait pour se conformer à cette discipline un constant effort d'attention, lequel lui rappellerait, dans le secret partagé entre eux deux et quelques autres peut-être, mais au milieu d'occupations ordinaires et parmi tous ceux qui ne le partageraient pas, la réalité de sa condition. Quant à ses vêtements, à lui de s'arranger pour les choisir, ou au besoin les inventer, de telle façon que ne fût plus nécessaire ce demi-déshabillage auquel il l'avait soumis dans la voiture qui l'emmenait à Roissy : il devrait rester les jambes libres, et ce jusqu'aux reins, et il ne devrait jamais avoir plusieurs épaisseurs dans son costume. Chaque fois qu'ils seraient ensemble, il choisirait donc un vêtement d'une pièce, qui ne descendrait pas plus bas que mi-cuisses, par-dessus lequel, pour sortir dans la rue, il enfilerait un manteau ; il porterait les chaussures qu'il voudrait, mais il serait tenu de rouler ses chaussettes sur ses chevilles, pour que sa jambe parût plus dénudée encore. Pour aller au lycée, il serait autorisé à mettre des shorts, à condition de rester constamment accessible. Cela signifiait que, non seulement il ne pourrait les porter que s'ils étaient assez larges pour qu'on pût aisément glisser la main dans l'ouverture de la jambe, par-devant comme par-derrière, mais également s'ils étaient exempts de tout système de fermeture, c'est-à-dire avec des ceintures élastiques et non des boutons. Il lui était expressément défendu d'enfiler dans la ceinture du short le vêtement du haut, qui devait toujours flotter par-dessus, afin qu'on pût facilement le soulever. Ainsi il aurait en permanence à l'esprit que, au seul mal de retourner un unique vêtement, son corps serait libre pour être pris par qui en aurait le caprice, et que l'étroite voie de ses reins comme la fine saillie de son ventre pourraient être utilisées à tout moment et le plus commodément du monde. Dès le lendemain il ferait le tri, dans ses armoires, de ses chemises et ses pantalons, dans

ses tiroirs, de ses sous-vêtements. Il lui remettrait absolument tout ce qu'il y trouverait de caleçons, les maillots de corps pareils à celui qu'il avait découpé pour le lui enlever, les cravates et les ceintures. Il irait au lycée nu sous son short et son chandail ? Eh bien, il irait nu ! Si quelqu'un s'en apercevait, il l'expliquerait comme il le voudrait, ou ne l'expliquerait pas, à son gré, cela ne regardait que lui. Maintenant, pour le reste de ce qu'il avait à lui apprendre, il désirait attendre quelques jours, et voulait que pour l'entendre il fût vêtu comme il devait l'être.

Lorsqu'il eut fini de parler, Y murmura : « Je t'aime », sans faire le moindre geste.

René remit du bois sur le feu. Il dit alors à Y de se coucher, et de l'attendre, qu'il dormirait avec lui.

Quand René le rejoignit, Y allongea la main pour éteindre la lampe de chevet : c'était la main gauche, et la dernière chose qu'il vit avant que l'ombre n'effaçât tout, fut l'éclat sombre de sa gourmelle de fer. Au même instant, son amant l'appelait à voix basse par son nom, l'attirait à lui par la hanche, et réunissait côte à côte leurs membres tendus pour les tenir ensemble dans son poing fermé.

Le lendemain midi, qui était un jeudi, Y venait de finir de déjeuner dans la cuisine jaune, en robe de chambre, seul – René était parti de bonne heure et ne devait revenir que le soir pour l'emmener dîner –, lorsque le téléphone sonna. L'appareil était dans la chambre au chevet du lit, sous la lampe. Y s'assit par terre pour décrocher.

C'était René, qui voulait savoir si la femme de ménage était partie.

Oui, elle venait de s'en aller, après avoir préparé le déjeuner, et ne reviendrait que le lendemain matin.

« As-tu fait le tri de tes vêtements ?

– J'allais commencer... Je me suis levé tard... j'ai pris un bain...

– Tu es habillé ?

– Non... Enfin, j'ai la chemise que tu m'as offerte... sous la robe de chambre.

– Pose l'appareil, enlève la robe de chambre et la chemise. »

Y obéit, si saisi que l'appareil glissa de son genou où il l'avait posé sur le tapis écru, et il crut avoir coupé la communication. Non, ce n'était pas coupé.

« Tu es nu ? » reprit René.

« Oui. Mais d'où tu appelles ? »

Il ne répondit pas à la question. « Tu as gardé ta gourmette, naturellement ? »

Il avait gardé la gourmette.

Alors il lui dit de rester ainsi jusqu'à ce qu'il revînt, et de préparer, comme il était, la valise des vêtements dont il devait se débarrasser. Puis il raccrocha.

Il était une heure passée, et le temps était beau. Un peu de soleil éclairait, sur le tapis, la chemise blanche et la robe en éponge, vert pâle comme les coques d'amandes fraîches, que Y les enlevant avait laissé glisser. Il les ramassa et alla les porter dans la salle de bain pour les ranger dans le placard. Au passage, une des glaces fixées sur une porte, et qui formait avec un pan de mur et une autre porte également recouverte de glace un grand miroir à trois faces, lui renvoya brusquement son image : il n'avait sur lui que ses mules de cuir – du même ocre rouge que les mules qu'il portait à Roissy – et sa gourmette, et quand il se baissait pour ouvrir un tiroir, ses bourses bougeaient entre ses jambes. Il n'avait plus ni collier ni bracelets de cuir, et il était seul, n'ayant que lui-même pour spectateur, et jamais cependant il ne s'était senti plus totalement livré à une volonté qui n'était pas la sienne, plus totalement esclave, plus heureux de l'être.

Il mit près de deux heures à disposer sur son lit les vêtements qu'il lui faudrait ensuite ranger dans la valise. Pour les slips cela allait de soi, il en fit une petite pile près du pied du lit. Pour les ceintures et les cravates aussi, pas une qui ne restât. Les maillots de corps ne firent pas davantage de difficultés, mais il hésita à y joindre les tee-shirts longs qui pouvaient, en été, former un vêtement d'une seule couche. Il les mit à part, sur la commode, René déciderait. Il déciderait aussi pour les chandails, qui tous s'entraient par la tête, et souvent étaient serrés au cou par un col roulé, donc ne s'ouvraient pas ; mais on pouvait les remonter, à partir de la taille, et dégager ainsi facilement la poitrine ou le dos. Tous les pantalons longs, en revanche, s'entassèrent sur le lit. Il resta dans le tiroir de la commode un short court qui lui servait à la gymnastique et un bermuda. Il lui faudrait d'autres shorts, plus longs, à l'anglaise. Il se demanda soudain comme il supporterait, si mal protégé, le froid dehors l'hiver. Enfin, lorsqu'il eut fini et n'eut sauvé de sa garde-robe que les polos et les sweat-shirts larges, son

manteau, et le blazer avec lequel il était allé à Roissy, il prépara du thé. Dans la cuisine, il remonta le thermostat du chauffage. La femme de ménage n'avait pas rempli le panier de bois pour le feu, et Y savait que son amant aurait plaisir à le retrouver le soir dans le salon, auprès d'une flambée. Il chargea le panier au coffre du corridor, le porta près de la cheminée du salon, et alluma. Ainsi attendit-il, pelotonné dans un grand fauteuil, le plateau à thé près de lui, qu'il rentrât, et, comme il le lui avait ordonné, il l'attendit nu.

La première difficulté que rencontra Y fut au lycée, quand il y retourna après les vacances de la Toussaint. *Difficulté* est beaucoup dire ; *étonnement* serait plus juste. Y allait au lycée Charlemagne où des horaires aménagés lui permettaient de suivre une spécialisation en photographie. Ce qui signifiait qu'il passait tous ses après-midi dans le grand studio où, à tour de rôle, lui et ses camarades se prenaient les uns les autres pour modèles. On s'étonna que, revenant de vacances, il n'eût pas meilleure mine ; mais ce n'était encore rien. On s'étonna surtout qu'il fût si changé. Au premier regard, on ne savait trop dire en quoi, mais on le sentait cependant, et plus on l'observait, plus on en était convaincu. Il se tenait plus droit, il avait le regard plus clair, mais ce qui frappait davantage était la perfection de son immobilité, et la mesure de ses gestes. Il avait toujours été strictement vêtu, comme sont les jeunes gens de bonne famille, et, après les blazers et les pantalons droits, de le voir à présent porter des chandails à même la peau, qui dessinaient si doucement les pectoraux – René avait finalement permis les chandails à col roulé –, des bermudas qui laissaient les genoux nus, surprenait tellement Y les mettait souvent.

« Tu as l'heure ? » lui demanda un jour un élève blond aux yeux verts, qui avait les pommettes hautes des Slaves et leur teint bis. Et sur la réponse négative de Y : « T'as pas de montre ? » La surprise de ce Joakim était réelle, car tous les élèves de l'établissement venaient de familles aisées et en avaient reçu une lors de leur communion ou à l'occasion d'un anniversaire. Il dévisagea la tenue de Y et fit d'un air narquois : « Très *US student*... Mais, les socquettes roulées, ça fait un peu demoiselle de Passy !... »

À partir de ce jour, Y pour aller au lycée cessa de rouler ses chaussettes, mais les repoussa tout au bas sur ses che-

villes, en les fronçant comme un beurre tendre qui ondule en s'amollissant. On ne sait pas si René le remarqua, mais il ne lui fit en tout cas aucune réflexion.

La scène se reproduisit en cours de gymnastique, dans le stade pendant une mi-temps, où Joakim fit une nouvelle allusion : « Tu crois pas que ton short est un peu trop large ? »

Y devant lui, et sans y prendre garde, s'était assis un peu vite, et de biais, sur le banc des gradins ; son geste avait fait bâiller l'entrejambes, et l'autre avait aperçu l'éclair de l'aine nue. Y l'avait vu sourire, si curieusement qu'il se demandait ce qu'il avait imaginé, ou peut-être compris. Il lâcha, cherchant à se justifier : « C'est plus pratique.

– Pratique pour quoi ?

– J'aime pas être serré. »

Mais Joakim ne l'écoutait plus et regardait la gourmette de fer.

De Joakim, en quelques jours, Y fit une cinquantaine de clichés. Ils ne ressemblaient à aucun de ceux qu'il avait faits auparavant. Le garçon devait jouer *L'Aiglon* au lycée pour les fêtes de fin d'année, et Y avait été chargé des photos de plateau. Jamais, peut-être, il n'avait eu pareil modèle, en tout cas jamais il n'avait su tirer d'un visage ou d'un corps un sens aussi émouvant. Il ne s'agissait pourtant que de capter les instants les plus significatifs de la pièce, mais la beauté soudaine de jeune animal surpris qu'avait Joakim dans la scène la plus simple comme dans la plus dramatique, surgissait d'elle-même. Y le saisit aussi, souriant et tendre, ses cheveux blonds, courts et épais, légèrement soulevés comme par un souffle de vent, les lèvres entrouvertes et les yeux à demi fermés, sa douce et dure pommette appuyée sur le revers du col nacré et parcouru de festons dorés comme un plafond de Versailles. Sous l'eau brillante et glacée de la photo, on aurait dit un noyé bienheureux et pâle, si pâle car Y avait tiré l'épreuve dans de légers tons de gris. Il avait fait un autre cliché de Joakim qui le bouleversait encore plus profondément : en pied, à contre-jour, dans son costume de scène composé d'une veste à col droit ceinturée par une écharpe de soie bleu acier, d'une culotte de même tissu s'arrêtant au genou, de bas blancs, et de souliers noirs à hauts talons. Et tout le temps que Joakim fut dans ce costume, Y en lui-même complétait et modifiait le modèle : si peu de chose – la

taille un peu plus serrée, les jambes davantage offertes, – et c'était le même costume qu'à Roissy, le même costume que portait John, le même strass doublé de satin, les revers qu'on soulève à pleines mains quand on vous dit... Et, oui, quand Joakim à pleines mains soulevait ses basques pour descendre de la scène où il posait depuis un quart d'heure, c'était le même bruissement, le même craquement de feuilles sèches. Il ne portait aucun bijou, ni bague ni gourmette, et Y se surprit à penser qu'il serait plus beau avec un collier, avec des bracelets de cuir.

Et cette fois-là, ce qu'il n'avait encore jamais fait, il suivit Joakim dans le vestiaire attendant au stade et reconverti en loges. Il resta debout contre le chambranle de la porte, les yeux fixés sur le miroir posé en équilibre contre une malle métallique, devant lequel Joakim s'était assis après avoir ôté le justaucorps. Le miroir était assez grand, et il voyait à la fois Joakim et sa propre image. Joakim détacha derrière sa nuque le faux jabot, les bras dressés à l'horizontale comme deux équerres ; un peu de sueur sous les aisselles avait traversé la chemise blanche et formait comme deux lunes plus sombres. Y en sentit l'odeur âpre et fine, un peu végétale, et se demanda s'il portait un parfum – quel parfum on lui ferait porter... Joakim ôta ses boutons de manchette, les posa sur la cantine où une seconde ils firent un cliquetis de chaîne. Il était si clair de cheveux que sa peau paraissait plus foncée, beige comme du sable fin quand la marée vient de se retirer. Juste à ce moment-là, les cils épais se relevèrent, et Y rencontra dans le miroir un regard si droit, si immobile que, sans pouvoir en détacher le sien, il se sentit lentement rougir.

« Excuse-moi », dit Joakim. « Il faut que je me déshabille.

– Pardon », murmura Y, et il referma la porte.

Le lendemain, il rapporta chez lui les épreuves des clichés exécutés la veille, sans savoir s'il désirait, ou ne désirait pas, les montrer à son amant, avec qui il devait dîner. Tout en se préparant dans sa chambre, il les regardait, et s'interrompait pour suivre du doigt la ligne d'un sourcil, le dessin d'un sourire. Mais quand il entendit le bruit de la clé dans la serrure de la porte d'entrée, il les glissa dans le tiroir.

Y vivait depuis deux semaines dans ce nouvel équipage, et ne s'habituaît pas à l'être, lorsqu'il trouva un vendredi soir en revenant du lycée un mot de son amant qui le priait d'être prêt à huit heures pour venir dîner avec lui et un de ses amis. Une voiture passerait le prendre, le chauffeur monterait le chercher. Le post-scriptum précisait qu'il prît son manteau d'hiver, s'habillât entièrement en noir – *entièrement* était souligné –, et eût soin de se parfumer comme à Roissy.

Il était six heures. Entièrement en noir, et pour dîner – on était en décembre, il faisait froid, – cela signifiait soit un épais chandail à col roulé, soit une veste en forme de pourpoint en gros coton que René lui avait offerte, et dans laquelle il disait que Y ressemblait à un jeune page ténébreux. Il opta pour le pourpoint en coton : il était ouaté et matelassé à larges piqûres, ajusté et agrafé du col à la taille comme les stricts pourpoints des hommes au XVI<sup>e</sup> siècle, et s'il dessinait si parfaitement le buste et les reins, c'était que son tissu en était légèrement élastique. Il s'arrêtait à mi-cuisses, et il n'était éclairé que par des agrafes argentées, apparentes comme celles qu'on voit aux chaussures de neige des enfants : qui s'ouvrent et se referment avec bruit, sur de larges anneaux plats.

Rien ne parut plus étrange à Y, une fois qu'il eut disposé ses vêtements sur son lit, que de se voir, libre et seul dans la salle de bains, soigneusement occupé à se baigner et à se mettre du parfum, comme à Roissy. Celui qu'il possédait n'était pas ceux qu'on utilisait là-bas. Il trouva dans son placard, dans un vaporisateur qui le projetait en brume légère, un parfum que René lui avait donné et dont il ignorait le nom, mais qui avait des odeurs de bois sec et de plantes des marécages, âpres et un peu sauvages. La rosée fondait sur sa peau, perlait sur les aisselles, sur le duvet du pubis, se fixait en gouttelettes minuscules sur ses bourses. Y avait appris à Roissy la lenteur.

Il mit d'abord ses chaussettes, qu'il choisit épaisses et noires elles aussi, et qu'il roula soigneusement – il n'avait pas le soir à craindre les remarques de ses camarades – : il en plia une sur la hauteur de trois doigts ; il plia l'autre de la même hauteur en faisant attention de ne pas faire de différence ; il revint à la première et la plia une seconde fois sur elle-même à l'identique ; il compléta la symétrie sur la seconde. Puis il mit ses escarpins noirs de cuir verni, aux talons légèrement rehaussés, ses gants, enfin le pourpoint.

Il se rendit compte que s'il levait les bras, la pointe de son sexe apparaissait sous le bord du vêtement. Il sortit de l'armoire son gros manteau d'hiver, glissa son portefeuille dans la poche intérieure, et regarda l'heure au chevet de son lit : il était huit heures moins un quart. Il s'assit de biais au bord du lit et, les yeux fixés sur la cheminée qu'il apercevait par l'encadrement de la porte du salon, il attendit sans bouger le coup de sonnette.

Quand il l'entendit enfin et se leva pour partir, il entrevit dans la glace de la porte, avant d'éteindre la lumière, son regard hardi et docile.

En entrant dans le petit restaurant italien devant lequel la voiture l'avait arrêté, la première personne qu'il aperçut, au bar, fut René.

René lui sourit avec tendresse, lui prit la main, et se tournant vers un grand homme à cheveux gris, il lui présenta, en anglais, Sir Stephen.

On débarrassa Y de son manteau et de ses gants, puis on lui offrit un tabouret entre les deux hommes.

Comme il allait s'asseoir, René lui dit à mi-voix de prendre garde de ne pas froisser ses habits, et il l'aïda à glisser son pourpoint en dehors du tabouret.

Y sentit sur sa peau le contact du cuir froid et du rebord gainé de métal sous ses bourses, car il n'osa d'abord s'asseoir qu'à demi, de crainte, s'il s'asseyait d'aplomb, de céder à la tentation de croiser un genou sur l'autre. Son talon droit était accroché à l'un des barreaux du tabouret, la pointe de son pied gauche touchait terre. L'Anglais, qui sans mot dire lui avait serré la main, ne l'avait pas quitté des yeux ; Y s'aperçut qu'il regardait ses genoux, ses mains, et enfin ses lèvres entrouvertes, mais si tranquillement, et avec une attention si précise et si sûre d'elle-même, que Y se sentit pesé et jaugé pour l'instrument qu'il savait bien qu'il était. Car il savait aussi qu'immanquablement l'homme avait vu, sous le bord de sa manche, sa gourmette de fer dont les trois cercles entrelacés luisaient d'un noir brillant.

René buvait un Martini, Sir Stephen du whisky, et Y un Schweppes qu'on avait commandé pour lui.

Sir Stephen parla pour la première fois et proposa que, si tous deux étaient de son avis, on pourrait dîner dans la

salle du sous-sol, qui était plus petite et plus tranquille que celle qui au rez-de-chaussée prolongeait le bar.

René acquiesça en disant qu'il avait faim.

Alors, pour l'aider à quitter son tabouret, Sir Stephen tendit la main droite dans laquelle Y posa la gauche, celle qui portait la gourmette, et, lui adressant enfin directement la parole, ce fut pour remarquer qu'il avait des mains faites pour porter le fer, tant elle lui allait bien.

Par ses origines, Y n'avait aucun mal à suivre une conversation en anglais, mais il y avait dans *iron* la même équivoque que dans *fer*, et l'on pouvait hésiter à comprendre s'il s'agissait seulement du métal et de sa couleur, ou s'il ne s'agissait pas aussi de carcans.

En descendant dans la salle du sous-sol, Y se doutait que ce repas n'était qu'un prétexte, et il avait déjà la sensation, qu'il redoutait et attendait à la fois, de la main de l'homme se glissant entre ses cuisses pour y trouver ce qu'on lui avait dit de toujours laisser accessible. C'était une simple cave crépie à la chaux, mais fraîche et gaie, et il n'y avait en effet que quatre tables, dont une seule était occupée par des convives dont le repas touchait à sa fin.

Pourtant, pendant la soirée, Y ne sentit, sous la table, que la jambe de René qui frôlait son genou. Les deux hommes parlèrent de choses et d'autres, de politique et de leurs affaires, rien intéressant de près Y qui se rendait compte seulement combien les deux hommes étaient proches. Il se décontractait, il se sentait heureux et léger. Il choisit une glace à la vanille avec des pralines pilées et de la crème chantilly.

Pour le café, Sir Stephen proposa d'aller chez lui. Comme il avait renvoyé son chauffeur, il demanda à René de prendre le volant. C'était une grosse Buick décapotable, on tenait facilement à trois sur la banquette avant, et Y fut placé au milieu, avec Sir Stephen à sa droite.

Après l'Alma, le Cours-la-Reine était clair parce que les arbres étaient sans feuilles, et la place de la Concorde scintillante et sèche, avec le ciel sombre des temps où la neige s'accumule et ne se décide pas à tomber. Y entendit un petit déclic, et sentit l'air chaud monter le long de ses jambes : Sir Stephen avait mis le chauffage. Il frissonna de gratitude car, s'étant scrupuleusement assis, bien que personne ne l'y eût invité, directement sur le cuir de la banquette, il avait les fesses proprement glacées. Il était persuadé que l'Anglais ne tarderait plus à poser sa main gantée sur son

genou, qu'il sentait trembler, puis à la remonter pour venir le fouiller entre les cuisses. Mais Sir Stephen ne le regardait même pas.

René suivit encore la Seine sur la rive droite, puis tourna au Pont-Royal pour gagner la rive gauche : entre ses carcans de pierre, l'eau paraissait figée comme de pierre aussi, et noire. Y songea aux hématites, qui sont noires avec un éclat métallique.

Quand il avait onze ans, la meilleure amie de ses parents, qui en avait plus de trente et dont il était amoureux, portait en bague une hématite, sertie de tout petits diamants. Marion lui en avait appris le nom. Il revit la chambre étroite où elle l'avait emmené, derrière le carrefour Turbigo, et comment elle l'avait défait de son duffle-coat d'écolier, avant de lui prendre le visage et de lui glisser ses petits doigts effilés dans le cou, jusque sous les cheveux. Elle lui avait à peine frôlé les oreilles, caressé le lobe, mais le frisson en le traversant de part en part l'avait tétanisé. Elle l'avait ensuite amené sur ses genoux, lui avait entouré les épaules d'un bras, et doucement lui avait touché la joue, le cou, la poitrine. Sa main s'était faufilée sur son ventre, sous son pull-over neuf – il se souvenait encore du motif à losanges bleu marine et jaune paille –, et cette forme qui remontait en boursouflant le tricot que sa mère venait de lui acheter lui était apparue d'autant plus monstrueuse qu'elle lui procurait des impressions délicieuses. La bouche de Marion, carminée, parfumée, s'était approchée lentement, et elle lui avait caressé les lèvres, elle l'avait forcé, il avait senti dans sa gorge une haleine de femme qui l'étourdissait, tandis que les pointes de ses ongles se glissaient de nouveau le long de sa nuque, soulevaient ses cheveux, l'électrisaient. Puis la main de Marion était descendue sur le devant de son pantalon, et sa dille, qui était déjà dure et tendue dans son petit caleçon, s'était mise à palpiter comme jamais. Elle avait déboutonné son corsage et lui avait pris la main pour la glisser sous son soutien-gorge, pour se faire toucher les seins. Bien qu'ils fussent plutôt petits et fermes, à son échelle d'enfant cette gorge était encore trop opulente et moelleuse, elle lui paraissait trop chaude, avec trop de chair, elle lui faisait peur, et il avait été maladroit sans doute, il l'avait compris bien après. Pourtant, quand on la caressait, elle était si belle, Marion, avec ses cheveux courts et drus, et c'était vrai que les yeux pouvaient ressembler à des étoiles : les siens étaient bleus

et scintillants... Y se revoyait, allongé sur le lit de rotin, le pull remonté au-dessus du nombril, la chemise déboutonnée dépassant dessous, le pantalon et le caleçon descendus loin sur les mollets, et la main de Marion, là, posée dans l'angle de ses jambes, jouant avec ce que sa mère appelait par jeu sa « limace », mais qui à ce moment était dressée et dure, frémissante comme une abeille. Il se souvenait de l'émotion lente mais si forte qui avait envahi tout son corps, de sa bouche ouverte qui ne laissait échapper qu'un souffle court, et de la vision de Marion allongée à côté de lui, en combinaison et en bas, qui devenait de plus en plus indistincte...

René arrêta la voiture. Y ne reconnut pas la petite rue, une de celles qui joignent transversalement la rue de l'Université à la rue de Lille. L'appartement de Sir Stephen était situé au fond d'une cour, dans l'aile d'un hôtel ancien, et les pièces se commandaient en enfilade. Celle qui était au bout des autres était aussi la plus grande, et la plus reposante, meublée à l'anglaise d'acajou sombre et de soieries pâles, jaunes et grises, où un canapé de damas clair était placé perpendiculairement à la cheminée, face aux fenêtres qui donnaient sur un jardin.

Sir Stephen invita Y à s'installer sur le canapé, et demanda à René de bien vouloir faire le café.

Y enleva son manteau et le posa sur le dossier du sofa. René était sorti, et Sir Stephen le regardait en silence. Quand, quand saurait-il enfin trouver au moment de s'asseoir, en soulevant ses habits, un geste assez furtif pour que personne ne l'aperçût ? Manifestement, Sir Stephen attendait. Y n'avait pas de choix. Il céda. Il remonta son pourpoint, ce qui découvrit ses cuisses, et s'assit directement sur le tissu satiné.

Sir Stephen se retourna pour ranimer le feu.

Y avait chaud. Il défit les premières agrafes de son pourpoint.

Quand René revint, il passa derrière le sofa et, saisissant soudain Y par les cheveux et par le cou, lui renversa la tête contre le dossier. Il lui baisa la bouche avec vivacité. Son baiser fut si long et si profond que Y perdit le souffle et, sentant son ventre durcir et le brûler, il craignit que cela ne se vît. René ne le quitta que pour lui dire qu'il l'aimait, et le reprit aussitôt. Les mains de Y, défaites et renversées, abandonnées la paume en l'air, reposaient sur le tissu soyeux des coussins, à côté de ses genoux disjoints.

Lorsque René le laissa enfin tout à fait, et qu'il rouvrit les yeux, ce fut le regard gris et droit de l'Anglais que Y rencontra. Tout étourdi qu'il fût encore et haletant de bonheur, il n'eut cependant pas de peine à voir que Sir Stephen l'admirait et le désirait. Néanmoins, il baissa les yeux aussitôt, par crainte de quelque représaille.

Qui aurait résisté à sa bouche humide et entrouverte, à ses lèvres gonflées par le baiser, à son cou tendu dans le col de son pourpoint noir de page ? Mais le seul geste que se permit Sir Stephen fut de lui caresser du doigt, doucement, les sourcils, puis les lèvres.

Ensuite, il s'assit en face de lui, de l'autre côté de la cheminée, et quand René eut pris aussi un fauteuil, il s'exprima en français : « Je crois que René ne vous a jamais parlé de sa famille. Peut-être savez-vous cependant que sa mère, avant d'épouser son père, avait été mariée avec un Anglais, qui lui-même avait un fils d'un premier mariage. Je suis ce fils, et j'ai été élevé par elle, jusqu'au jour où elle a abandonné mon père. Je n'ai donc avec René aucune parenté, et pourtant, en quelque sorte, nous sommes frères. Que René vous aime, je le sais. Je l'aurais compris, sans qu'il me le dise : il suffit de le voir vous regarder. Je sais aussi que vous êtes de ceux qui ont été à Roissy, et j' imagine que vous y retournerez. En principe, la gourmette que vous portez me donne le droit de disposer de vous, comme à tous ceux qui en connaissent le sens. Mais il ne s'agit alors que d'un engagement passager, et ce que nous attendons de vous est plus grave. Je dis "nous", parce que vous voyez que René se tait : il veut que je vous parle pour lui et pour moi. Si nous sommes frères, je suis l'aîné, de dix ans plus âgé que lui. Il y a aussi entre nous une liberté si ancienne et si absolue que ce qui m'appartient a de tout temps été à lui, et ce qui lui appartient, à moi. Voulez-vous consentir à y participer ? Je vous demande cet aveu parce qu'il vous engagera plus que votre soumission, dont je sais qu'elle est acquise. Considérez avant de me répondre que nous serons ensemble sans doute plus redoutables que les hommes à qui vous avez été livré à Roissy. En outre... *I am fond of habits and rites...* »<sup>1</sup>

La voix calme et posée de Sir Stephen s'élevait dans un silence absolu. Y était fixé sur le sofa comme un papillon par une épingle, une longue épingle faite de paroles et de

---

<sup>1</sup> « ... J'ai le goût des règles et des rituels. »

regards qui transperçait le milieu de son corps. Les deux hommes lui faisaient face. Que les *habits and rites* dont on lui parlait dussent avoir pour objet la possession, entre autres parties de son corps, de ses cuisses étendues devant lui et à peine cachées sous le bord du pourpoint noir, leur flagellation par le cuir d'une discipline, leur marquage à la cravache, il n'en doutait pas.

« Me répondez-vous, ou voulez-vous en savoir davantage ? » dit encore Sir Stephen.

« Si tu acceptes, » intervint René, « je t'expliquerai moi-même les préférences de Sir Stephen.

– Les “exigences” », corrigea celui-ci.

Le plus difficile, se disait Y, n'était pas d'accepter ; le plus difficile était simplement de parler. Il avait les lèvres brûlantes et la bouche sèche, la salive lui manquait. Cette fois-ci, ce qu'ils voulaient de lui n'était pas qu'il obéît à un ordre, c'était qu'il vînt au-devant des ordres, qu'il se jugeât lui-même esclave, et se livrât pour tel.

« Maintenant, c'est à toi de parler », insista René. « Consens-tu ? »

Y ne parvenait pas à formuler un mot. Cet abandon de lui-même, dire « oui » d'avance à tout... Il voulait assurément dire « oui », mais sa langue, son corps, disaient « non », au moins pour ce qui était du fouet. Car pour le reste, s'il fallait être honnête avec lui-même, il se sentait trop troublé par le désir qu'il lisait dans les yeux de Sir Stephen pour se leurrer et, tout tremblant qu'il fût, il savait qu'il attendait avec impatience le moment où il poserait la main sur lui.

Soudain Sir Stephen remarqua à voix sourde, dans le silence, que la peur aussi lui allait bien – ce n'était pas à Y qu'il s'adressait, mais à René.

René se contenta de demander, pour la troisième fois, une réponse.

Y finit par se redresser, et se mit debout tout à fait. Il balbutia enfin : « Je consens à tout. » Ses genoux et ses mains tremblaient. « Je suis à toi, » dit-il à René, « je serai ce que tu voudras que je sois. »

René le reprit : « Non, à nous. Répète : “Je suis à vous, je serai ce que vous voudrez que je sois.” »

Les yeux gris et durs de Sir Stephen ne le quittaient pas, ni ceux de René, où il se perdait, répétant lentement après lui les phrases qu'il lui dictait, mais les transposant à la première personne, comme dans un exercice de gram-

maire. « Je reconnais à toi et à Sir Stephen le droit de disposer de mon corps à votre gré... En quelque lieu et de quelque manière qu'il vous plaira... Le droit de me tenir enchaîné... Le droit de me fouetter comme un esclave pour la moindre faute ou pour votre plaisir... Le droit de ne pas tenir compte de mes supplications ni de mes cris... » Y baissa la tête, épuisé par l'angoisse et l'excitation qui le consumaient.

René dit alors : « Voilà. Maintenant que Sir Stephen te tient de moi, mais aussi de toi-même, je vais te donner le détail de ses exigences... »

Y écoutait son amant, et les paroles qu'il entendait étaient presque les mêmes que celles de Roissy : la disponibilité des lèvres et des jambes entrouvertes, le fouet, les chaînes, les vêtements qui se retiraient d'un geste... Y se demandait si à Roissy les coups de fouet qu'il recevait régulièrement avaient, fût-ce une seule fois, été donnés par René, mais il ne le croyait pas. Sans doute le plaisir qu'il prenait au spectacle de son corps lié et livré, de ses vains efforts pour se débattre et de ses cris, était-il si fort qu'il ne supportait pas l'idée d'en être distrait en y prêtant lui-même la main... Puis il osa demander : « Je voudrais seulement savoir si... si je serai fouetté souvent ? » Pendant un long moment où il eut le temps de se repentir vingt fois de sa question, personne ne répondit.

Puis la voix de Sir Stephen répondit froidement : « Oui. »

Et dans cette syllabe Y comprit « Oui, autant de fois que nous en aurons envie, et tous les jours pourquoi pas... » Il entendit craquer une allumette, le bruit de verres qu'on remuait. René se taisait, laissait Y sans secours. Y dit : « Même si maintenant je suis d'accord, même si maintenant je promets, je ne pourrai pas le supporter.

– On ne vous demande que de le subir et, si vous criez ou suppliez, de savoir d'avance que ce soit en vain. »

René s'approchait, le prenait aux épaules : « Réponds donc : acceptes-tu ? »

Cette fois, Y regarda René dans les yeux comme pour reprendre pied, se raccrocher, et il dit : « J'accepte. »

René fit doucement pivoter Y sur lui-même, il l'agenouilla devant le grand sofa, puis, en pesant sur sa nuque d'une poigne ferme, il le plia en deux jusqu'à ce qu'il eût le nez dans les coussins. D'une main, il lui releva le pourpoint

jusqu'au milieu du dos, pendant que de l'autre il lui croisait et lui enserrait les poignets ensemble.

Une image alors revint à Y, une estampe du XVII<sup>e</sup> siècle qu'il avait vue à la devanture d'un libraire et qui représentait une femme à genoux, comme lui, devant un fauteuil, au milieu d'une pièce carrelée où dans un coin un enfant et un chien jouaient. Les jupes de la femme étaient relevées, et un homme debout à côté levait sur elle une poignée de verges. Le titre lui avait paru révoltant : *La correction familiale*.

René lui caressait les fesses, et faisait remarquer à Sir Stephen les deux fossettes qui les creusaient et la douceur du sillon qui les fendait. Puis il lui appuya de la main sur la taille pour faire saillir les reins, en lui ordonnant de mieux ouvrir les genoux. Quand Y eut obéi sans mot dire, il descendit la main pour venir à l'intérieur de ses cuisses.

« Y est à vous. Il sera heureux d'être pénétré. »

Les honneurs que René faisait de son corps, les réponses de Sir Stephen, la brutalité des expressions que les deux hommes employaient, le plongèrent dans un accès de honte si violent et si inattendu que le désir qu'il avait d'être à Sir Stephen s'évanouit, et qu'il se mit à espérer le fouet comme une délivrance, la douleur et les cris comme un terme à cette salissure.

Les mains de Sir Stephen le touchèrent enfin : elles ouvrirent ses fesses, ses doigts forcèrent ses reins, le quittèrent, le reprirent, le caressèrent par-dessous jusqu'à ce qu'il gémit, humilié de gémir, et défait.

René expliquait : « Il est facile à pénétrer, il a été préparé à Roissy. » Il disait aussi pourquoi il était content qu'on l'eût ainsi réglé : il avait pensé qu'il serait agréable à Sir Stephen d'avoir aisément à disposition la voie qui lui plaisait.

« Ah ! certainement... Mais malgré tout je risque de le déchirer.

– Il est à vous. Y est à vous. » Et René se pencha sur Y et lui embrassa les mains : « Je te laisse à Sir Stephen. Reste comme tu es ; il te prendra quand il voudra. Puis il te renverra quand il en aura fini avec toi. »

Combien de fois Y n'était-il pas resté à Roissy ainsi, à genoux et offert à n'importe qui ? Mais il était alors toujours tenu par les bracelets qui joignaient ses mains, heureux prisonnier à qui tout était imposé, à qui rien n'était demandé. Ici, c'était de son propre gré qu'il restait dans

cette position, et à demi nu. Mais si humilié qu'il fût, n'y avait-il pas aussi la douceur de n'avoir de prix que par son humilité même, que par sa docilité à se courber, par son obéissance à s'ouvrir ? René partait, Sir Stephen l'accompagnait jusqu'à la porte, et Y attendit donc seul, sans bouger, plus exposé dans la solitude, et plus prostitué dans l'attente qu'il ne l'avait éprouvé quand ils étaient là. Le satin du sofa était lisse sous son ventre, il sentait sous ses tibias la douceur du tapis de haute laine et, tout le long de la face postérieure de sa cuisse, la chaleur du foyer où les bûches flambaient silencieusement. Y songeait à ce qu'il y avait d'incongru, dans ce salon civilisé et discret, à demeurer dans cette posture, et en même temps il avait la gorge serrée à l'idée que dans une minute, dans dix minutes, Sir Stephen poserait de nouveau les mains sur lui, alors qu'ils seraient seuls, sans la présence de René. Ce ne fut pas tout à fait comme il l'avait prévu.

Y l'entendit qui refermait la porte, parcourait lentement le couloir, revenait se placer derrière lui. Y sentit le poids de son regard qui contemplait ses reins, ses fesses, ses cuisses docilement écartées.

D'une voix très basse, il lui dit de se relever et de se rasseoir.

Y obéit, surpris, presque gêné, et après s'être assis redescendit son pourpoint sur les hanches.

Il vit les mains de Sir Stephen qui allumaient une cigarette, des mains longues et sèches, aux ongles plats, coupés courts, qui étaient très blancs, ces mêmes mains, dures et insistantes, qui s'étaient emparé de son corps, et que maintenant il redoutait, et espérait. « Je voudrais que vous vous mettiez nu... Mais ouvrez d'abord seulement votre veste, sans vous lever. »

Y défit les agrafes, et au rythme lent de leur cliquetis il dévoila, hors de son écrin noir, son ventre blanc et mince comme une lame.

« Caressez-vous un peu sous les bourses... Elles sont jolies, mais il faut les faire saillir davantage. »

Y était stupéfait. Il frôla du bout des doigts le dessous de ses organes, qu'il sentit effectivement durcir et se resserrer, et soudain, pris d'un frisson, il les cacha dans ses paumes.

« Ah ! non », protesta Sir Stephen.

Y retira ses mains, et se renversa sur le sofa. Il avait la nuque appuyée au dossier, les mains de part et d'autre de

ses hanches, le corps exposé entre les pans du pourpoint ouvert. Son membre était à peine dressé. Pourquoi Sir Stephen n'avancait-il pas lui-même la main vers ce qu'il avait souhaité voir durcir, et qu'il sentait frémir, si immobile qu'il se tint, au seul rythme de sa respiration.

Sir Stephen s'était approché, assis de biais sur le bras du sofa, et ne paraissait pas vouloir le toucher. Il fumait, et un mouvement de sa main, dont Y ne sut jamais s'il était ou non intentionnel, fit voler un peu de cendres chaudes sur son ventre.

Y eut le sentiment qu'il l'insultait, par son dédain, par son silence, par ce qu'il y avait de détachement dans son regard. Pourtant Sir Stephen le désirait, il le voyait tendu sous l'étoffe souple de son pantalon. Que ne le prenait-il, alors, fût-ce pour le blesser ? Il en eut un instant l'illusion.

Sir Stephen se pencha, et de sa main droite, qui tenait la cigarette, il effleura, du bout du médius, la pointe de son gland, qui obéit et se raidit davantage. Que ce fût pour Sir Stephen une manière de jeu, sans plus, ou de vérification, comme on s'assure de l'excellence et de la bonne marche d'un mécanisme, Y n'en douta pas.

« Ôtez cette veste – et vos chaussures. »

Y se leva en gardant les yeux baissés, et il fit glisser le long de ses épaules le pourpoint qu'il posa par-dessus son manteau, puis, sans se pencher, il retira ses escarpins en utilisant chaque fois la pointe d'un pied qu'il calait derrière le talon de l'autre. Il resta debout, tout à fait nu sauf ses chaussettes noires roulées à plat sur les chevilles et qui soulignaient la finesse de ses jambes.

Sir Stephen le prit d'une main au ventre et le mit à genoux par terre, le dos contre le sofa, puis il lui fit écarter les cuisses et l'inclina en arrière jusqu'à ce que ses omoplates prissent appui sur les coussins. Les mains de Y reposaient sur ses chevilles, son ventre érigé était exposé et, au-dessus de sa poitrine tendue, sa gorge était renversée.

Y ne regardait pas Sir Stephen au visage, mais il le devinait ôter sa veste, dénouer sa cravate et déboutonner sa chemise, il voyait ses mains défaire la braguette de son pantalon et baisser son caleçon.

Quand, nu à son tour, il eut enjambé Y et se fut installé à califourchon au-dessus de lui, il le maintint par la nuque et s'enfonça dans sa bouche. Ce n'était pas la caresse de ses lèvres le long de lui qu'il cherchait, mais le fond de sa gorge, et il le fouilla longtemps. Y sentait gonfler et durcir

en lui la matraque de chair qui l'étouffait, et dont le choc lent et répété lui arrachait des larmes.

Pour mieux l'envahir, Sir Stephen avait fini par faire glisser Y sur le côté, il était à genoux sur le sofa de part et d'autre de son visage, et ses reins reposaient par instants sur la poitrine de Y.

Si longuement qu'il prit son plaisir en lui, il ne l'acheva pas, mais se retira en silence et se remit debout. « Vous êtes facile, Y. Vous aimez René, mais vous êtes facile. Vous n'êtes soumis que pour dissimuler votre complaisance. René se rend-il compte que vous avez envie de tous les hommes qui vous désirent, qu'en vous envoyant à Roissy, ou en vous livrant à d'autres, il vous donne autant d'alibis pour votre propre facilité ?

– J'aime René.

– Vous aimez René, mais vous avez aussi envie de moi... entre autres. »

Sir Stephen n'attendait pas de réponse d'ailleurs. Il prit le garçon par les épaules et le fit glisser sur le tapis.

Y se retrouva sur le dos, face à la cheminée, les jambes relevées et repliées contre la poitrine, tandis que Sir Stephen se rasseyait sur le sofa avec la même désinvolture que s'il eût été habillé, à l'endroit où Y se trouvait l'instant d'avant.

Il saisit le genou du garçon et le tira à lui, et la lumière du foyer tout proche éclairait brillamment le relief de son ventre, le sillon de ses reins, et le chauffait. Sans le lâcher, Sir Stephen brusquement lui ordonna de se caresser lui-même, sans refermer les jambes.

Saisi, Y se résolut à allonger la main droite, et ses doigts rencontrèrent, déjà dépliée, l'arête fragile qui sortait de son ventre. Mais sa main retomba, et il balbutia : « Je ne peux pas... » Et en effet, il ne pouvait pas. Il ne s'était jamais caressé que furtivement, dans la tiédeur et l'obscurité de son lit, sans jamais chercher jusqu'au bout le plaisir. Il avait eu la chance de faire suffisamment de rencontres, avant même de connaître René, pour ne pas avoir eu besoin d'autre chose.

Sir Stephen insistait.

Y ne put que fermer les yeux en répétant : « Je ne peux pas. » Ce qu'il revoyait, et n'arrivait pas à fuir, et qui lui donnait le même vertige de dégoût que lorsqu'il en avait été témoin, c'était Marion se caressant devant lui et gémissant. Il était arrivé en retard dans la petite chambre, et il

avait rougi en la trouvant déjà en combinaison, renversée dans le fauteuil de cuir, la tête à demi pendante sur l'épaule, un sein découvert, les jambes écartées, dont une passée sur l'accoudoir. Elle était sans culotte et les bas défaits, occupée à se toucher, au moyen du pouce et de l'index, avec une délicatesse qui était d'une folle impudeur. Y s'était assis sur une chaise, près de l'entrée, comme s'il allait fuir, car il se sentait ridicule avec sa chemisette blanche, son short écossais, et ses bas gris de petit garçon qui lui montaient sous les genoux. Elle lui avait demandé de se déshabiller et de se toucher lui aussi, devant elle, et comme il refusait, envahi de honte et de culpabilité, elle lui avait raconté qu'elle s'était un jour caressée ainsi dans son bureau, quand elle se croyait seule, et que le chef de son service était entré à l'improviste et l'avait surprise. « Tu t'es sauvée ? » avait-il demandé. « Non », avait répondu Marion. « Il m'a dit de continuer. Mais il a fermé la porte à clé, m'a fait enlever mon slip, et a poussé le fauteuil devant la fenêtre. » Y, à la pensée de Marion qui se caressait en sachant qu'elle pouvait être observée de n'importe quel point de la façade en face, avait été pris autant d'admiration pour ce qu'il trouvait le courage de Marion, que d'horreur atavique pour cette obscénité, et il avait juré qu'il ne se caresserait jamais, jamais devant personne. Marion avait ri et dit : « Tu verras quand une petite amie te le demandera ! » Mais – à cause même de cette scène ? – il n'y avait jamais eu de « petite amie » pour lui demander rien de semblable.

« C'est cela votre obéissance ? » Sir Stephen se leva, et ordonna à Y d'en faire autant. D'une main, il lui prit par-devant les poignets ensemble, et de l'autre le gifla à tour de bras. La claque résonna dans le silence de la nuit et déchira d'un coup l'atmosphère feutrée du salon. Y chancela, et serait tombé si l'on ne l'avait maintenu.

Le ton de la voix de Sir Stephen était monté d'un cran. « Je n'aime pas, chez les garçons, trouver une verge fanée qui se courbe. J'aime les voir excités, avec leur membre tendu et fier ! » Du revers de la main, il gifla Y de retour, sur l'autre face du visage, avec la même violence. « À genoux », ordonna-t-il. « Je crains qu'en réalité René ne vous ait bien mal dressé.

– J'obéis toujours à René », balbutia-t-il.

« Vous confondez l'amour et l'obéissance. Vous m'obéirez sans m'aimer, et sans que je vous aime. »

Y s'agenouilla.

Sir Stephen le plia jusqu'à ce qu'il appuyât le front sur les avant-bras, mais sans que les fesses vinssent sur les talons, au contraire, en les lui faisant garder en l'air.

Y, prosterné, le nez dans le tapis, reconnut le chuintement, accompagné d'un léger bruit métallique, caractéristique d'une ceinture qu'on fait glisser hors les passants d'un pantalon, et il commença d'avoir peur. Puis il sentit la main de Sir Stephen qui lui venait sur les fesses, entre les cuisses, qui le touchait là, qui le palpait pour le découvrir.

« Je vais me faire le plaisir, ce soir, de vous donner un petit avant-goût de ce qui vous attend. »

La ceinture siffla. Elle fut moins sonore que la claque, mais infiniment plus cuisante. Une première fois Y ne cria pas. Sir Stephen s'y reprit plus brutalement, et Y cria. Ses fesses, qui par sa position avaient la courbe presque parfaite d'une ogive, se marquèrent de rubans d'un rose carminé. À mesure que les cinglons s'entrecroisaient, l'organe de Sir Stephen montait, gonflait, comme si une mystérieuse symbiose faisait passer le sang, activé par la fustigation, depuis les fesses du garçon jusqu'au cœur du membre de l'homme.

Puis il lâcha la ceinture et se laissa tomber à genoux. Il prit Y par les hanches, pointa le centre de ses reins mais, comme Y se débattait sous sa poussée, il l'agrippa fermement par les épaules et la base de la nuque, et il le força. Il le força pour le déchirer comme il avait dit à René qu'il le déchirerait.

Malgré les larmes qui lui coulaient dans la bouche, Y cria encore plus fort. Et à chaque fois que Sir Stephen se retirait, puis revenait, donc à chaque fois qu'il le décidait, Y criait. C'était autant de douleur et de pure souffrance, que d'humiliation d'être pris de cette façon, et d'excitation d'être l'objet de ce désir.

Et Sir Stephen ne s'y trompait pas.

Lorsqu'il en eut fini, il ordonna à Y de se relever et, tandis que lui-même se rasseyait dans le sofa, il le garda debout, devant lui.

Y demeura sans mot dire, immobile, les yeux baissés et les bras ballant le long du corps, à attendre ses ordres.

Sir Stephen lui raconta que ce qu'il avait répandu dans ses organes, allait peu à peu en s'échappant de lui se teinter du sang de la blessure qu'il lui avait faite, que cette blessure le brûlerait tant que ses reins ne se seraient pas faits à lui, et qu'il continuerait à ce dessein d'en forcer le passage.

Cet usage de lui, que René lui réserverait dorénavant, il ne s'en priverait certes pas, et il ne fallait pas qu'il espérât être ménagé. Il lui dit qu'en consentant à être l'esclave de René et le sien, il était peu probable qu'il sût, en toute connaissance de cause, à quoi il s'était engagé.

Y, l'écoutant, se disait que peut-être un jour il parviendrait à l'aimer tout de même un peu, non qu'il fût épris de Sir Stephen, mais parce qu'il voyait bien que René l'aimait avec la passion des garçons pour leurs aînés, qu'il sentait René prêt à tout pour le satisfaire, qu'il calquerait donc son attitude sur celle de Sir Stephen, et que si celui-ci montrait du mépris pour Y, René, quelque amour qu'il eût, serait contaminé par ce mépris.

Puis Sir Stephen s'était levé et avait dit à Y de le suivre.

Y avait monté derrière lui l'escalier en colimaçon qui menait à une mansarde et pénétré dans une petite chambre blanche, si petite qu'il n'y avait place que pour un lit, avec une table de chevet et une chaise de part et d'autre, et sur laquelle ouvrait une minuscule salle de bains. Y ôta ses chaussettes, se doucha, s'essuya – la serviette se tacha d'un peu de rose –, et se coucha dans les draps froids.

Avant de fermer la porte, alors que Y était déjà couché, Sir Stephen s'approcha de lui et lui baisa les doigts qui dépassaient du bord du drap. Ainsi il avait enfoncé en lui ses mains et son sexe, saccagé ses reins et sa bouche, mais ne daignait poser ses lèvres que sur le bout de ses doigts.

Y, le regard perdu au-dessus de lui dans la nuit noire, au travers du vasistas dont le rideau était resté ouvert, sentit des larmes couler de ses yeux sur ses tempes. Il finit par s'endormir.

Le lendemain, une vieille mulâtresse le réveilla en lui apportant une tasse de café au lait et un peignoir de bain. Quand il vit qu'il était déjà dix heures, il comprit qu'il avait raté les cours du matin, mais de toute façon il n'aurait pas pu aller en classe vêtu du pourpoint de la veille ; il serait présent à la séance photo de l'après-midi.

Il descendit prendre le bain que la servante lui avait préparé dans la baignoire de Sir Stephen. Le salon était vide. Elle lui dit qu'il était sorti. On apercevait face au sofa un balcon étroit et vert comme un aquarium, planté de lierres, de houx et de fusains.

Au moment où il mettait son manteau pour partir, la mulâtresse lui tendit une lettre où, sur l'enveloppe, était sa seule initiale. La feuille blanche portait deux lignes : *René a téléphoné qu'il viendrait à six heures vous chercher à la sortie du lycée*, signées d'un S, et un post-scriptum, *La cravache est pour votre prochaine insoumission*. Y vit sur la table, en évidence près d'un bol de roses jaunes, une longue et mince cravache de cuir. La domestique attendait à la porte. Y mit la lettre dans la poche de son manteau et partit.

Dehors, au grand jour, il reconnut la rue de Poitiers. Ainsi, René avait téléphoné à Sir Stephen, et non pas à lui.

De retour chez lui, quai de Béthune, après avoir quitté son pourpoint et s'être rhabillé, il eut le temps de manger un morceau avant de partir pour le lycée où il devait être à deux heures. Le téléphone n'avait pas sonné. Pourquoi René ne l'appelait pas ? Que Sir Stephen lui avait-il dit ? Comment avaient-ils parlé de lui ? Il se souvenait des mots avec lesquels ils avaient tous deux devant lui si naturellement discuté de la commodité de son corps par rapport aux exigences des leurs. Il était vrai qu'il avait passé entre autant de mains que les prostituées des bordels ; pourquoi le traiterait-on autrement ? « Je t'aime, René, je t'aime, » répétait-il, l'appelant tout bas dans la solitude des rues qui le conduisaient à Charlemagne, « je t'aime, fais de moi ce que tu voudras, mais ne me laisse pas. Ne me laisse pas. »

Qui aura pitié de ceux qui attendent ? On les reconnaît si bien : à leur douceur, à leur regard faussement attentif, à leur absence. Quatre heures durant, dans le studio où il posait pour un jeune garçon roux pas très grand, il fut cet absent occupé par la hâte que les minutes passent. Il avait mis, sur un bermuda sable, un chandail anthracite dont le noir pâlisait son visage déjà clair, et il avait coiffé un chapeau qui venait des accessoires, un feutre dont il avait fléchi le bord devant ses sourcils.

« Ça te donne l'air fatal ! » lui avait dit le garçon roux.

« Fatal... pour qui ? » se dit Y. Deux ans plus tôt, avant d'avoir rencontré René et de l'avoir aimé, il se serait promis : « Il va bien voir ». Mais son amour pour René, et l'amour de René, lui avaient enlevé toutes ses armes. Auparavant, il était indifférent et dansant, s'amusant à provoquer d'un mot ou d'un geste les garçons plus âgés qui étaient amoureux de lui, mais sans leur rien accorder, les embrassant ensuite par caprice, une fois, une seule, pour récompenser, mais aussi pour enflammer davantage, et rendre

plus cruelle une passion qu'il ne partageait pas. L'un d'eux avait tenté de se tuer ; quand il était revenu convalescent de la clinique, Y était allé chez lui et s'était planté au pied du lit, devant le garçon ébahi. Y portait un pull échancré sans manches, dont le jaune pâle, traversé horizontalement au milieu de la poitrine par deux larges bandes grenat, augmentait encore la douceur de son visage, il le savait. Il l'avait attrapé par le bas et l'avait lentement soulevé jusque sous les aisselles. Il avait défait les derniers boutons de sa chemise, dévoilant son ventre nu, et déboutonné son pantalon qu'il avait laissé tomber sur ses jambes. Puis il s'était retourné, il avait enfoncé les pouces sous l'élastique de son slip, et l'avait fait glisser doucement jusqu'à mi-cuisses, le long de la courbe de ses fesses qu'il sortait comme d'un écrin. Enfin, il s'était allongé sur le lit, à côté du garçon suffoqué, et il avait remonté sa chemise au-dessus de son plexus, comme pour encadrer son corps, aux deux extrémités, d'une parure de vêtements chiffonnés. Il avait croisé les bras derrière la nuque et écarté légèrement les jambes, l'une allongée, la seconde pliée et relevée, pour arborer mieux encore ce dont l'autre avait un si vif désir. À tel point qu'il avait voulu avancer la main, mais Y l'avait arrêté : « Pas touche ! T'as promis, non ? Regarder seulement... » Blême d'envie et de douleur, le garçon l'avait contemplé pendant une heure, en silence, pétrifié par sa parole donnée. Y n'avait jamais voulu le revoir.

Ce n'était pas qu'il prît à la légère le désir qu'il inspirait. Il le comprenait d'autant mieux que lui-même éprouvait un désir analogue pour ses camarades plus jeunes ou pour des garçons inconnus qu'il voyait dans la rue. Quelques-uns lui cédaient, qu'il emmenait dans les toilettes aux couloirs puants et aux cloisons transparentes à tous les bruits ; d'autres le repoussaient avec horreur. Mais ce qu'il s'imaginait être du désir n'allait pas plus loin que le goût de la conquête, et ni ses manières indépendantes, ni le fait qu'il avait eu quelques amants – s'il est possible de les appeler ainsi –, ni sa dureté, ni même son courage ne lui servirent de rien quand il rencontra René. En huit jours il apprit la peur, mais la certitude ; l'angoisse, mais le bonheur. René se jeta sur lui comme un forban sur un captif, et il devint captif avec délices, sentant à ses poignets, à ses chevilles, à tous ses membres, et au plus secret de son corps et de son cœur, des liens plus invisibles que les plus fins fils d'araignée, plus puissants que les câbles dont les Lillipu-

tiens avaient ligoté Gulliver, et que son amant serrait ou desserrait d'un regard. Il n'était plus libre ? Ah ! Dieu merci, il n'était plus libre. Car Y se sentant coupable était heureux que René le fît fouetter et le prostituât, parce que sa soumission passionnée donnerait à son amant la preuve de son appartenance, mais aussi parce que la douleur et la honte du fouet, et l'outrage que lui infligeaient ceux qui le contraignaient au plaisir quand ils le possédaient, lui semblaient le rachat même de sa faute. Des étreintes lui avaient été immondes, des mains sur son ventre, une intolérable insulte, des bouches avaient aspiré ses lèvres comme de molles et ignobles sangsues, et des langues, et des sexes, bêtes gluantes se caressant à sa bouche fermée, au sillon de toutes ses forces serré de ses cuisses et de ses reins, l'avaient raidi de révolte si intensément que le fouet n'avait pas été de trop pour le réduire, mais il avait fini par s'y ouvrir, avec un dégoût et une servilité abominables. Car peut-être Sir Stephen avait-il raison ? Si son avilissement lui était doux ? Alors, plus sa bassesse était grande, plus René était miséricordieux de consentir à faire de Y l'instrument de son plaisir.

René arriva enfin à six heures, si joyeux de retrouver Y qu'il l'embrassa, sur la joue, mais tout près du coin des lèvres, devant le garçon roux qui sortait du lycée en même temps.

Joakim, que personne n'attendait, jaillit brusquement derrière lui : « Je voulais te demander mes derniers clichés », s'expliqua-t-il. « Mais... ce n'est peut-être pas le moment ? Je m'en vais... »

– Je vous en prie », s'écria René, sans lâcher l'épaule de Y.

Y nomma René à Joakim, et Joakim à René.

Le garçon roux, dépité que personne ne le présentât, s'éloigna dans la rue.

Y regardait René regarder Joakim. Il avait un anorak de ski, comme seuls en portent ceux qui ne font pas de ski, et son pantalon noir en fuseau, fini par de grosses chaussettes roulées, marquait ses longues jambes d'enfant des fjords. Tout en lui sentait la neige : le reflet bleuté de son chandail gris à col roulé, c'était la neige à l'ombre ; le reflet givré de ses cheveux et de ses cils blonds, la neige au soleil. Quand il sourit et leva les yeux sur Y pour lui demander quand il pourrait avoir les clichés, Y se dit que personne ne pourrait résister à l'envie de boire à cette eau, verte et mouvante

sous les cils clairs, et d'arracher ce chandail pour poser les mains sur la poitrine tiède et plate.

Ils avancèrent tous trois rue de Rivoli, la neige qui était tombée à gros flocons deux heures durant ne tourbillonnait plus qu'en minces petites mouches blanches qui les piquaient au visage. Le sel répandu sur le trottoir crissait sous les semelles et décomposait la neige, et Y sentit sous son bermuda un souffle glacé monter le long de ses jambes et saisir ses cuisses nues. René parlait à Joakim et Y en était jaloux. « À peine l'a-t-il vu, qu'il lui fait déjà la cour... Mais Joakim est pour moi. Pour moi seul ! »

Ce qu'il cherchait dans les jeunes garçons qu'il poursuivait, Y s'en faisait une idée assez claire. Ce n'était pas seulement, quand il faisait la cour au plus joli de ses camarades, lui retirant l'écharpe pour chahuter avec lui, ou lui baisant la main en pleine rue, et si possible sur la bouche, manière de s'afficher pour faire scandale et se singulariser. Au contraire, le goût qu'il avait pour la douceur de très jeunes lèvres cédant sous les siennes, pour l'éclat d'émail des dents qu'on y découvre, ou pour la lueur perlée des yeux qui se ferment à demi dans la pénombre des divans, à cinq heures d'après-midi, quand on a pris le goûter et que les parents sont loin, pour les voix qui disent « encore, ah ! je t'en prie, encore », pour la légère odeur marine qui lui restait aux doigts, ce goût-là était réel et profond. Il aimait, avec passion, ce moment privilégié où, la première fois, on glisse la main dans le cou, juste entre l'oreille et le col de la chemise, où l'on s'enfonce vers la nuque, sous la frange des cheveux ; celui où l'on soulève un vêtement, où l'on décèle à la fois la fragilité et la chaleur intime du corps ; celui où, assis à côté du petit prince, on éventre un pantalon, on entre lentement dans le secret des dessous. Il adorait voir ses jeunes victimes à la renverse sur le fauteuil, les jambes pendantes, le pull en travers de la poitrine et le slip sur les chaussettes, tandis qu'il leur effleurait les genoux, retardant l'instant où il accomplirait le geste du plaisir. Parfois, il procurait des caresses si intenses que le garçon essayait d'écarter sa main, tant Y aimait voir se répandre sur les visages cette buée qui les rend si lisses et si jeunes ; d'une jeunesse hors du temps, qui ne ramène pas à l'enfance, mais gonfle les lèvres, agrandit les yeux comme un fard, et fait les iris scintillants et sombres... Et aussi vive était la joie que lui donnait la chasse. Probablement non pour la chasse en elle-même, si amusante ou passionnante

qu'elle fût, mais pour la liberté parfaite qu'il y goûtait. Il menait, lui, et lui seul, le jeu – ce qu'avec un homme il n'avait jamais tenté. C'était lui qui avait l'initiative des paroles, des rendez-vous, des baisers, au point qu'il préférerait qu'on ne l'embrassât pas le premier et ne tolérât à peu près jamais que le garçon qu'il caressait le caressât à son tour. Autant il avait de hâte d'avoir sa proie entre les mains et de la défaire, autant il lui semblait vain de se déshabiller lui-même. Il était peu de garçons chez lesquels il ne trouvât quelque beauté : il se souvenait, à peine entré au collège, avoir voulu séduire un garçon petit et laid, toujours de mauvaise humeur, uniquement parce qu'il avait une forêt de cheveux blonds qui faisait ombre et lumière, en mèches mal taillées, sur une peau pourtant sans éclat, mais dont le grain était doux et serré, fin, absolument mat. Mais le garçon l'avait chassé, et si le plaisir avait quelque jour éclairé l'ingrat visage, ce n'avait pas été pour Y.

Quand les bourgeons éclatèrent sur les peupliers des quais, et que le jour, plus lent à mourir, permit aux amoureux, à la sortie des lycées, de s'asseoir dans les jardins, Y crut avoir enfin le courage d'affronter Joakim. L'hiver, il lui avait paru trop protégé sous ses frais anoraks, trop irisé, intouchable, inaccessible ; le printemps le rendait aux pantalons clairs, aux baskets, aux sweat-shirts. Il ressemblait maintenant, avec ses cheveux courts coupés droit, à tous les autres lycéens insolents que Y saisissait par les poignets pour les tirer en silence dans un vestiaire vide et les pousser contre les manteaux accrochés. Les manteaux tombaient des patères, Y se prenait de fou rire.

Un jour, en cours de chimie, où il faisait étouffant et où tous les élèves portaient une blouse blanche, Joakim soupira qu'il aurait bien aimé s'en débarrasser ; ou bien si l'on avait pu la mettre, sans rien dessous.

« Comment “sans rien” ? » dit Y surpris.

« Sans chemise, quoi ! »

Y rougit. Il ne s'habitait pas à être nu sous son short, et toute parole ambiguë lui semblait une allusion à sa condition. En vain se répétait-il qu'on est toujours nu sous un vêtement. De même, lorsque assis en cours il croisait les pieds et percevait les plis de ses chaussettes contre la peau nue de son autre cheville, il pensait tout de suite à René. Il se sentait aussi nu que ce jeune Italien de Vérone qui alla

s'offrir au chef des assiégeants pour délivrer sa ville, nu sous un manteau qu'il suffisait d'entrouvrir pour disposer de lui.

Joakim souffla au-dessus des éprouvettes : « René vient te chercher ce soir ? »

Oui, il viendrait, dit Y. Il viendrait, se répéta-t-il, et ce serait pour lui que Joakim, faussement indifférent, faussement muet, lèverait une seconde ses yeux d'eau froide qui ne regardaient pas en face. À Joakim, personne n'aurait besoin de rien apprendre : ni à se taire, ni à laisser les mains ouvertes le long de lui, ni à basculer la tête à demi. Y mourait d'envie de prendre à poignée sur la nuque les cheveux trop clairs, de renverser brusquement la tête docile, de lui griffer les joues avec ses ongles. Mais René en aurait envie aussi. Y savait bien pourquoi jadis intrépide il était devenu si timoré, pourquoi depuis deux mois il désirait Joakim sans se permettre un mot ou un geste qui le lui avouât, et se donnait de mauvaises raisons pour expliquer sa réserve. Il n'était pas vrai que Joakim fût intangible. L'obstacle n'était pas en Joakim, il était au cœur même de Y : René le laissait libre, et il détestait cette liberté – pire que n'importe quelle chaîne. Dix fois il aurait pu, sans même parler, prendre Joakim par les épaules, le clouer des deux mains contre le mur. Il n'aurait pas bougé, ni sans doute seulement souri. Mais Y désormais était comme les bêtes sauvages qui ont été faites captives, et qui rabattent pour leur chasseur, et ne bondissent que sur son injonction. Il attendait mieux qu'une permission, il attendait un ordre. Il ne lui vint pas de René, mais de Sir Stephen.

À mesure que les semaines passaient, depuis que René l'avait donné à Sir Stephen, Y prenait avec effroi une conscience grandissante de l'importance que celui-ci avait aux yeux de son amant. Il avait vite remarqué que désormais René choisissait, pour passer la nuit avec lui, celles seulement qui faisaient suite aux soirées où Sir Stephen l'avait appelé – Sir Stephen ne le gardant jusqu'au matin que lorsque René était absent de Paris. Il avait remarqué aussi que lorsque René restait présent à une de ces soirées, il ne le touchait jamais, sinon pour le mieux offrir à Sir Stephen et le maintenir à la disposition de celui-ci s'il se débattait. Il était rare qu'il restât, et il ne restait jamais qu'à la demande expresse de Sir Stephen. Il demeurait habillé, silencieux, allumant une cigarette après l'autre, ajoutant du bois au feu,

ou servant à boire à Sir Stephen. Y sentait qu'il le surveillait comme un dompteur surveille la bête qu'il a dressée, attentif à ce qu'elle lui fît honneur par sa parfaite obéissance, ou plus encore comme, auprès d'un prince, un garde du corps surveille la prostituée qu'il est allé lui chercher dans la rue. Sans doute tout aurait été plus simple si Sir Stephen avait aimé les filles, car René, qui ne les aimait pas non plus, eût trouvé les moyens de répondre aux moindres et aux plus exigeantes de ses demandes, sans que cela interférât avec son propre désir ; mais Sir Stephen n'aimait que les garçons. Y se rendait compte que, au-dessus de son corps entre eux partagé, ils atteignaient à quelque chose de plus mystérieux et peut-être de plus aigu qu'une simple amitié entre hommes, à une union dont la conception même lui était malaisée, mais dont il ne pouvait nier la réalité et la force.

Un jour qu'il se laissait aller dans les bras de René, Y murmura : « Je suis à toi. »

René le reprit : « Tu es à Sir Stephen d'abord. »

Et c'était vrai en ce sens que l'abandon que René avait fait de Y à son ami était complet, que les moindres désirs de Sir Stephen le concernant passaient avant ceux de René. René avait-il décidé qu'ils dîneraient tous deux et iraient au théâtre, si Sir Stephen lui téléphonait une heure avant pour réclamer Y, René venait le chercher à la sortie du lycée comme ils en étaient convenus, mais pour le conduire jusqu'à la porte de Sir Stephen, et l'y laisser.

Une fois, une seule, Y avait demandé à René de prier Sir Stephen de changer de jour, tant il désirait accompagner René à un spectacle où ils devaient aller ensemble.

René avait refusé : « Mon pauvre petit, tu n'as pas encore compris que tu ne t'appartiens plus, et que le maître qui dispose de toi, ce n'est plus moi ? »

Non seulement il avait refusé, mais il avait averti Sir Stephen de la demande de Y et, devant lui, l'avait prié de l'en punir assez cruellement pour qu'il n'osât plus seulement concevoir qu'il pût se dérober.

« Certainement », avait répondu Sir Stephen.

C'était dans la petite pièce ovale de l'entrée, au plancher de marqueterie, dont l'unique meuble était un guéridon noir incrusté de nacre, et qui ouvrait sur le grand salon jaune et gris. René n'y resta que les trois minutes nécessaires pour trahir Y et écouter la réponse de Sir Stephen. Puis il salua celui-ci, sourit à Y – ironiquement ? – et partit.

Par la fenêtre, Y l'entendit traverser la cour et laisser retomber la porte d'entrée. Il aperçut, dans une petite glace encastrée dans le mur, sa propre image : il était blanc de désespoir et de peur. Puis machinalement, au moment de passer devant Sir Stephen, qui ouvrait pour lui la porte sur le salon, il le regarda : il était presque aussi pâle que lui. Comme un éclair, il fut traversé par la certitude, mais aussitôt évanouie, que Sir Stephen l'aimait. Bien qu'il n'y crût déjà plus, et se moquât en lui-même d'y avoir songé, il en fut réconforté et se déshabilla docilement, sur son seul signe. Alors, et pour la première fois depuis que Sir Stephen le faisait venir deux ou trois fois par semaine, et usait de lui lentement, le faisant attendre nu, souvent une heure avant de l'approcher, écoutant, sans jamais lui répondre, ses supplications – car Y suppliait parfois –, répétant les mêmes injonctions aux mêmes moments, comme dans un rituel bien défini – de telle sorte que Y savait quand sa bouche le devait caresser et quand, à genoux, la tête enfouie dans la soie du sofa, il ne devait lui offrir que ses reins, dont Sir Stephen s'emparait désormais sans le blesser tant Y s'était fait à lui –, pour la première fois, malgré la peur qui le décomposait, Y s'abandonna tout à fait.

Et pour la première fois, si doux étaient les yeux consentants lorsqu'ils rencontrèrent le regard brûlant de Sir Stephen, que celui-ci le tutoya soudain : « Y, je vais te mettre un bâillon, parce que je vais te fouetter jusqu'au sang. Es-tu prêt ? »

Y avala sa salive et murmura, vaincu : « Je suis à vous... »

Il fut debout au milieu du salon, derrière le sofa, les bras levés et joints, maintenus par les bracelets de Roissy à une chaînette qui, juste au-dessus du dossier, venait de l'anneau du plafond d'où jadis pendait un lustre, de telle sorte qu'il devait se tenir un peu déséquilibré en avant, se retenant de tomber, ce qui faisait saillir ses reins.

Sir Stephen les caressa, puis les baisa, puis lui baisa la bouche, une fois, dix fois – jamais il ne l'avait embrassé.

Et quand Y reçut le bâillon qui lui repoussa la langue au fond de la gorge, qui lui remplit la bouche de son goût de toile mouillée, et sur lequel à peine ses dents pouvaient mordre, il fut pris aux cheveux. Balancé au bout de la chaîne, il chancelait sur ses pieds nus, et se retenait au dossier.

« Y, tu es très beau », murmura-t-il, alors que jamais il ne lui avait fait de compliment. Puis il le frappa.

Quand René revint chez Y, à minuit passé, après être allé seul au spectacle où ils devaient aller ensemble, il le trouva dans son lit, frissonnant dans le coton blanc de la longue chemise qu'il portait pour dormir. Sir Stephen l'avait ramené et couché lui-même. René l'embrassa doucement sur les cheveux.

Y lui dit qu'il n'avait plus envie de ne pas obéir à Sir Stephen, bien qu'en son for intérieur il sût qu'il lui était nécessaire, et doux, d'être battu et, en outre, qu'il était également nécessaire à René qu'il le fût. Autant René avait horreur de le frapper, au point qu'il n'avait jamais pu se résoudre à le faire, autant il aimait le voir se débattre et l'entendre crier. Peut-être avait-il même encore davantage besoin de l'idée que, pendant qu'il n'était pas avec lui, pendant qu'il travaillait ou passait une soirée avec des amis, Y se tordait, gémissait, et pleurait sous le fouet, demandait sa grâce, et ne l'obtenait pas. À Roissy, il l'avait fait fouetter par les valets, et une seule fois, devant lui, Sir Stephen avait employé la cravache : René avait courbé Y contre la table et l'avait maintenu immobile, et, alors que le poloshirt de Y avait glissé, revenant lui couvrir le dos, René l'avait simplement remonté... Sans doute en Sir Stephen, avait-il trouvé le maître rigoureux que lui-même ne savait pas être. Le fait que l'homme que René admirait le plus, eût du plaisir avec Y et prît la peine de se le rendre docile, accroissait, Y le voyait bien, la passion de René pour lui. Toutes les bouches qui avaient fouillé sa bouche, toutes les mains qui lui avaient saisi le ventre, tous les sexes qui s'étaient enfoncés en lui, et qui avaient si parfaitement fait la démonstration qu'il était prostitué, l'avaient en même temps et en quelque sorte consacré. Mais ce n'était que peu, apparemment, aux yeux de René, à côté de la preuve qu'apportait Sir Stephen. Chaque fois que Y sortait d'entre ses bras, René cherchait sur lui les marques du maître, et c'était ce qu'il faisait encore à l'instant.

René avait retroussé la chemise et regardait longuement le corps mince où des balafres violettes faisaient comme des cordelettes en travers des épaules, du dos, des reins, des cuisses, et parfois s'entrecroisaient. De place en place, un peu de sang avait séché. « Ah ! comme je t'a-

dore », murmura-t-il. Il se déshabilla avec des mains tremblantes, ferma la lumière et s'étendit contre Y.

Y poussa des cris plaintifs dans le noir, tout le temps que René le posséda.

Les balafres, sur le corps de Y, mirent plusieurs semaines à s'effacer. Encore lui resta-t-il, aux endroits où la peau avait éclaté, une ligne un peu blanche, comme une ancienne cicatrice.

René avait, bien entendu, une clé de l'appartement quai de Béthune, mais il n'avait pas songé à en laisser une à Sir Stephen. Le fait que Sir Stephen eût ramené Y, ce soir-là, fit soudain comprendre à René qu'il était dérisoire de donner Y s'il ne donnait en même temps la liberté d'entrer chez lui à tout moment. Bref, il fit faire un double de la clé, la remit à Sir Stephen, et n'en avertit Y que lorsque Sir Stephen l'eut acceptée.

Y ne songea pas à protester. Il se mit à l'attendre, se demandant si Sir Stephen le surprendrait en pleine nuit, s'il profiterait d'une absence de René, s'il viendrait seul, si même il viendrait.

Un jeudi matin à dix heures, alors que la femme de ménage venait de partir et que, déjà habillé d'un chandail ras du cou jaune paille et d'un bermuda gris, il s'apprêtait à sortir pour aller chercher des pellicules qu'il avait données à développer, Y entendit une clé tourner dans la serrure et appela étonné : « René ?... »

C'était Sir Stephen. Il sourit en fermant la porte, et dit : « Eh bien, appelons René. » Et il alla dans la chambre où se trouvait le téléphone.

Mais René, retenu à son bureau, ne serait pas là tout de suite.

Y, le cœur battant, regarda Sir Stephen reposer le récepteur. Il ne cherchait pas une contenance, mais songeait très vite qu'il aurait dû se parfumer, qu'il aurait dû se couper les ongles parce qu'ils étaient un peu trop longs... Il se demanda si Sir Stephen allait lui faire un signe, lui ordonner de se mettre à genoux devant lui, de le défaire et de le caresser. Mais non. D'y avoir pensé, Y rougit, et en même temps se jugea ridicule de rougir : tant de pudeur chez un prostitué ! Il se rendait compte qu'il était bouleversé par le lieu et par l'heure, par le fait que dans cette chambre il

n'avait jamais reçu que René. Sa dépossession lui était rendue plus sensible de ce qu'elle ne se produisait pas dans un endroit où il allait en quelque manière pour la subir, ni la nuit, participant par là du rêve, ou d'une existence clandestine, comme Roissy l'avait été par rapport à sa vie à Paris. La grande lumière d'un matin de mai rendait le clandestin au public : désormais la réalité de la nuit et la réalité du jour seraient la même réalité.

Sir Stephen l'attira à lui, souleva le bas du pull jaune aussi simplement qu'on relève un rideau devant une fenêtre, et il lui passa la main sur le ventre.

Y frissonna à cette prise de possession pourtant familière, et se laissa ausculter par cette caresse qui le palpaît de part en part.

Sir Stephen enfonça sa main dure sous la ceinture élastique du bermuda, sans le baisser cependant, ce qu'il aurait pu faire facilement car il coulissait aisément le long des hanches, et il toucha le prolongement du ventre, le duvet léger, il frôla la racine recourbée qui montait à sa rencontre. Puis il s'empara des organes qu'il enferma dans son poing, formant une bosse mobile qui soulevait le devant du vêtement, il les mania de cette façon très particulière qu'il avait et qui ne laissait jamais Y indifférent – la prise d'un maître –, et il ne les relâcha pas avant que Y ne fût en effet complètement tendu et dressé, ce qui fut l'affaire d'un instant. Sir Stephen lui prit alors la tête entre les mains, et il lui ouvrit la bouche en l'embrassant.

Le baiser fut si intense que Y suffoqua. Mais il eut de la gratitude pour cette caresse – qui le payait du fouet et des bassesses auxquelles on le forçait – et il se sentit défaillir, au point qu'il aurait glissé s'il ne s'était pas rattrapé à Sir Stephen. Son ventre abandonné était toujours embrasé, et pourtant une angoisse lui étranglait la gorge. Il ne comprenait pas pourquoi un tel trouble, car enfin que pouvait-il redouter de Sir Stephen qu'il n'eût déjà éprouvé ?

Puis Sir Stephen passa dans le salon où il pria Y de s'asseoir devant son bureau et de l'écouter. Ce n'était pas un bureau à proprement parler, mais une belle table provençale sur laquelle étaient posés livres de cours et feuilles de classeur et devant laquelle se trouvait un fauteuil en rotin. Sur le mur, au-dessus, une petite glace était accrochée dans laquelle Y s'amusait à « réfléchir » en composant ses dissertations. Sir Stephen, lui parlant, allait et venait derrière lui ; son reflet traversait de temps en temps la glace,

derrière celui de Y, mais un reflet qui semblait lointain, parce que l'eau du miroir était verte et un peu trouble. Y, mains desserrées et posées sur les cuisses, genoux disjoints, droit sur son fauteuil en rotin, aurait voulu saisir ce remous et l'arrêter.

Sir Stephen allait poser une première question, quand il s'interrompit pour renverser Y en arrière, en lui faisant glisser la jambe gauche sur le bras du fauteuil. En pleine lumière, Y s'offrit alors dans la glace à ses propres regards, aussi impudiquement écartelé que si un amant invisible fût couché sur lui pour le posséder, et à ceux de Sir Stephen, qui revenaient compulsivement au repli soulevé sur le devant de son short.

Sir Stephen reprit sa question, avec une fermeté de juge, une curiosité inquisitrice de confesseur. « Est-ce que vous vous caressez la nuit, quand vous êtes seul ? »

Y ne le voyait plus parler, mais se voyait toujours lui répondre, et ainsi eut-il conscience qu'une teinte plus soutenue colorait ses pommettes. « Non.

– Depuis que vous êtes revenu de Roissy, avez-vous appartenu à d'autres hommes, que René et moi ?

– Non.

– Est-ce que vous avez désiré appartenir à d'autres, que vous ayez rencontrés ?

– Non.

– Avez-vous des amis au lycée dont vous vous laissiez caresser, ou que vous caressiez ?

– Non... » Le ton avait fléchi.

Sir Stephen s'arrêta derrière Y et, se penchant au-dessus de lui, posa les mains sur sa poitrine. Il le caressa un peu jusqu'à reconnaître les bouts de seins et les faire saillir au travers du pull, puis il les pinça doucement. « Des amis que vous désireriez ? »

Y, le souffle court à cause de l'émotion qu'il avait de se faire toucher de cette façon, réussit à prononcer : « Oui...

– Lesquels ?

– Eh bien... Joakim... Sauf que "ami" est trop dire. Un copain, plutôt... »

Sir Stephen ironisa : « Un "camarade", comme les garçons bien élevés se désignent l'un l'autre dans les établissements de bon aloi... Avez-vous des photos de Joakim ? »

Quand René entra, hors d'haleine car il avait monté les quatre étages en courant, il les trouva installés devant la

table où brillaient, noires et blanches comme des flaques d'eau dans la nuit, les images de Joakim. Y était debout et tendait une à une les photos à Sir Stephen qui, assis dans le fauteuil de rotin, les prenait à mesure puis les reposait sur la table, tandis que de l'autre main, qu'il avait glissée dans la jambe du bermuda, il tenait Y au ventre.

Sir Stephen dit bonjour à René sans lâcher Y – Y sentit même se serrer davantage la main qui le brûlait –, puis il pria le garçon de se déshabiller. Il le regarda lui obéir.

Y attrapa son pull jaune par les épaules, le tira par la tête, puis voulut baisser son bermuda. Mais Sir Stephen le devança, s'empara de l'élastique à la taille et le fit descendre d'un trait. Il résistait rarement au plaisir de dévoiler le ventre de Y lui-même. En sentant le vêtement de toile coulisser sans difficulté le long de ses hanches, Y ressentit une émotion inattendue qui lui coupa le souffle, un bref instant, comme s'il était pris de vertige et qu'il allait tomber à la renverse. Il se retrouva nu ; il ne gardait que ses chaussettes couleur sable, froncées sur ses mocassins.

Il fut couché sur le dos, par le travers de la table, au milieu des livres et des photos, les jambes écartées et pendantes ; un de ses mocassins lui glissa du pied. Midi approchait. Le grand soleil traversait les rideaux de mousseline et, déjà chaud, lui tiédissait la hanche. Il ferma les yeux. Il sentait contre son genou le bord rugueux de la veste de Sir Stephen qui s'était placé à côté de lui. Sa main lui caressa l'estomac, creusé par la position, et puis l'intérieur de la cuisse, en frôlant la ligne de l'aîne. Personne ne touchait son sexe qui était cependant retourné au-dessus de son ventre. Il écouta, toujours renversé et immobile, Sir Stephen et René discuter sur les marques qu'il avait jusque sur le devant des cuisses, sur le désir qu'ils avaient de le frapper plus bas, au-dessus des genoux, ou sur les mollets, ce qui n'était pas possible car on en aurait vu les traces. Y pensait pourtant que, s'il lui arrivait quelque accident, et que, évanoui, on dût l'étendre à terre, il afficherait, déshabillé par ceux qui interviendraient, un médecin ou des pompiers, l'évidence de son secret. Désormais il lui était interdit de s'appartenir, matériellement, comme la grille du monastère interdit matériellement aux moinillons de s'échapper.

René les quitta pour retourner à son travail.

Sir Stephen prit Y par une main et le remit debout. Il lui dit de s'habiller, et ce fut lui qui choisit les vêtements. Y

enfila un pull en cachemire, dont le col en V découvrait la pointe de ses clavicules, et qui avait le vert soutenu d'une jeune feuille de lierre, si ample qu'il lui tombait au milieu des cuisses, et, pour accréditer la fiction d'un short, il mit des tennis et des chaussettes blanches qu'il retourna soigneusement sur ses chevilles.

Ce fut pendant le déjeuner qui suivit à Saint-Cloud, au bord de la Seine, que Sir Stephen recommença de l'interroger. Au pied d'une haie de troènes, qui délimitait l'esplanade ombragée où les tables étaient disposées, couvertes de grandes nappes blanches, courait une plate-bande de pivoines rouge sombre, à peine ouvertes ; on entendait le bruissement de l'eau contre les barques accrochées à un ponton de planches. Y mit longtemps à réchauffer, de ses cuisses nues, la chaise de fer où, docilement, il s'était assis en relevant son pull discrètement.

Sir Stephen faisait face à Y. « Pourquoi, si Joakim vous plaît tant que cela, ne l'avez-vous pas déjà séduit ? »

Y parla lentement, décidé à ne pas dire un mot qui ne fût vrai : « Peut-être est-ce... qu'il est trop beau pour moi ? Comme ces poupées, qu'on donne aux enfants des pauvres, et qu'ils n'osent jamais toucher... » Y leva les yeux qu'il avait tenus baissés sur son assiette, et se rendit compte que Sir Stephen fixait ses lèvres. L'écoutait-il, ou s'il était seulement attentif au mouvement de ses lèvres ? Il se tut. Le regard de Sir Stephen remonta et croisa son propre regard. Ce que Y cette fois y lut était si clair, que ce fut au tour de Sir Stephen de pâlir. Y ne détourna pas les yeux, ni sourit, ni parla ; Sir Stephen restait face à lui, muet et immobile comme lui. Des hommes d'affaires, à la table voisine, discutaient en buvant un café si noir et si fort que le parfum en venait jusqu'à leur propre table ; deux Américaines, méprisantes et trop coiffées, au milieu de leur repas allumaient déjà des cigarettes ; le gravier crissait sous les pas des serveurs. L'un d'eux s'avança pour remplir le verre de Sir Stephen. Y suivait avec délices le regard gris et brûlant qui ne quittait ses yeux que pour s'attacher à ses mains, à son cou dégagé dans l'échancrure du pull, et pour revenir à ses yeux. Il vit naître enfin une ombre de sourire, et il osa y répondre. C'était à peine s'il respirait.

« Y...

– Oui », dit Y tout faible.

« Y, ce dont je vais vous parler, je l'ai arrêté avec René. Mais aussi je... » Il s'interrompit, le garçon changeait les

assiettes, apportait le menu pour qu'ils choisissent le dessert. Sir Stephen le tendit à Y, qui se décida facilement.

« Un soufflé ? » répéta le serviteur.

« Oui, un soufflé.

– C'est vingt minutes.

– Bon, vingt minutes », acquiesça Sir Stephen.

Le garçon partit.

« Il me faut plus de vingt minutes », dit Sir Stephen. « René sait ce que je veux de vous. Écoutez-moi. » Il parla d'une voix basse et sourde qu'on ne pouvait percevoir aux tables voisines. Mais ce qu'il disait semblait si insolite dans ce lieu public et paisible, que Y en frissonna.

« À qui croyez-vous appartenir ? »

Y hésita. « À René et à vous.

– Non, à moi. René désire que vous releviez d'abord de moi. »

Y blêmit. Néanmoins, il s'en doutait bien, n'est-ce pas ? Pourquoi trichait-il, pourquoi faisait-il semblant de ne s'en être pas aperçu ?

« Vous ne devez pas tirer de ce que vous n'avez connu que René et moi-même, ces derniers mois, l'idée que vous ne serez pas possédé par d'autres. Le hasard a voulu que vous n'ayez pas rencontré, depuis l'automne, d'affiliés de Roissy qui aient remarqué les fers à votre poignet. » Il insista brutalement, n'épargnant aucun détail : « Mais bientôt vous ouvrirez votre bouche et vos reins à certains de mes amis à qui je vous présenterai, et dont vous devrez subir les marottes. D'ailleurs, je pense vous ramener moi-même à Roissy cet automne. Mais avant cela, il faudra que vous acceptiez une marque définitive, qui vous désignera comme un esclave particulier : le mien. »

Quelle marque, en quoi consisterait-elle, comment serait-elle définitive ? Y fasciné, terrifié, mourait du besoin de savoir tout de suite.

Mais évidemment, Sir Stephen ne s'expliquerait pas encore. Il dit seulement : « Il vous faudra l'accepter, vous donner au vrai sens du mot, car rien ne vous sera infligé de force, à quoi vous n'ayez consenti d'abord. Vous pouvez refuser : rien ne vous retient dans votre esclavage. »

Y faillit hausser les épaules. Qui empêchait Y de partir, sinon son amour et son esclavage même ?

« Cependant, avant que cette marque ne vous soit imposée – si vous l'acceptez –, je veux vous soumettre à une

période probatoire, le temps qu'il vous faudra pour amener Joakim à me céder. »

Y stupéfait regarda Sir Stephen : « Pourquoi ? Pourquoi Joakim ? Et s'il vous intéresse, qu'est-ce que j'ai à y faire ?

– Il y a deux raisons. La première, et la moins importante, est que je désire vous voir embrasser et caresser un garçon.

– Mais comment voulez-vous que je fasse ? » s'écria Y. « En admettant qu'il veuille de moi, il ne sera jamais d'accord s'il sait que vous êtes là...

– Ce n'est que peu de chose ; par trahison, au besoin. Et je compte que vous obtiendrez bien davantage, car la seconde raison pour laquelle je désire que vous l'entrepreniez, c'est qu'il vous faudra ensuite l'emmener à Roissy. »

Y reposa le verre de Coca-Cola qu'il tenait à la main en tremblant si fort qu'il le renversa sur la nappe, et les quelques gouttes qui y restaient s'élargirent en taches brunes. Comme halluciné, il y vit des images insoutenables, les yeux glacés de Joakim devant le valet Pierre, ses hanches, certainement aussi dorées que son cou, offertes sous les pans de la veste de strass, le duvet de ses joues mouillé de larmes, sa bouche ourlée ouverte pour crier, ses cheveux droits comme paille fauchés sur son front – c'était impossible, pas lui, pas Joakim. Et il le dit : « Ce n'est pas possible.

– Si. Et comment croyez-vous que se recrutent les garçons pour Roissy ? Une fois que vous l'aurez amené, rien ne vous regardera plus, et d'ailleurs, s'il veut partir, il partira. »

Y secouait la tête, incrédule. Le garçon apporta le soufflé. Y le toucha à peine, du dos de sa cuiller.

Quand ils furent de nouveau tranquilles, Sir Stephen reprit : « Vous vous rappelez que le premier soir où vous êtes venu chez moi, je vous ai donné un ordre auquel vous n'avez pas obéi ? »

Y revit le salon jaune et gris, le départ de René, le feu qui brillait entre ses genoux desserrés, sa révolte quand il était couché, nu et écarté, sur le tapis. « Oui...

– Je vous ai giflé, mais je n'ai pas renouvelé mon ordre. M'accorderez-vous désormais ce que vous m'avez alors refusé ? »

Y comprit qu'il ne fallait pas seulement acquiescer, mais que Sir Stephen voulait entendre de sa bouche, en

propres termes, le geste qu'il réclamait. « Oui », dit-il péniblement. « Je... je me caresserai... Chaque fois que vous me le demanderez. »

Sir Stephen dit d'une voix encore plus basse : « Eh bien, alors je vous le demande. Faites-le maintenant. Prenez votre serviette, glissez-la sous la table, et caressez-vous à l'intérieur. Quand vous aurez fini, vous me la donnerez, pour que je vérifie. »

Les yeux de Y s'agrandirent ; le sang lui battait aux tempes. Cependant il s'exécuta. Il prit la serviette blanche dont il ne s'était pas encore servi, la déplia, s'essuya la bouche, et la déposa sur ses cuisses aussi naturellement qu'il put. Mais ensuite ses mains ne revinrent pas sur la table. Profitant de la longueur du repli de la nappe dans lequel il se camoufla, il dégagea prudemment le bas de son pull, et il glissa la main entre les jambes. Il parvint à se contrôler de telle sorte que son bras restât pratiquement immobile pendant que son poignet s'agitait sous la table, d'abord lentement, puis de plus en plus rapidement ; il baissa les yeux sur son assiette comme s'il était perdu dans un songe. La vision de Joakim dans la bibliothèque de Roissy s'imposa... Le garçon est courbé sur le pouf, les yeux bandés, les mains au dos, les reins légèrement redressés et marqués de cinglons entrecroisés. John est posté derrière lui, avec un de ces instruments de supplice en ébène qu'il a lui-même subis. Pendant qu'il le reçoit en lui, jusqu'au bout, un homme l'attrape par les cheveux pour lui redresser la tête et l'amener sur son membre... La vision fut si vive que, au dernier instant, Y ne put s'empêcher de serrer les paupières, d'entrouvrir la bouche, mais aucun son n'en sortit.

Quand Y fit glisser sur la table le tissu blanc renfermé dans son poing, Sir Stephen le prit et le porta à son visage avec la même délicatesse qu'il aurait eue pour baiser la main d'une femme. Il s'en essuya les lèvres. Il parut enivré du léger parfum dont il s'imprégnait.

Il se leva brusquement, laissant dans la soucoupe l'argent de l'addition, mais enfonçant la serviette dans sa poche, comme si, distrait, il la prenait pour son mouchoir.

Y le suivit jusqu'à la voiture et il ne pouvait s'empêcher de sourire discrètement.

À peine eurent-ils pénétré dans le Bois que Sir Stephen fit un détour pour ranger la grosse Buick dans une contre-allée ombragée. Il prit son jeune onaniste dans ses bras et il

l'embrassa passionnément. Puis il le coucha sur la banquette et repoussa nerveusement le pull vert le long des flancs nus. Les chevilles ourlées de coton blanc firent des taches claires en se débattant sous le tableau de bord.

Y avait cru, ou voulu croire pour se donner des excuses, que Joakim serait farouche. Il fut détrompé aussitôt qu'il acceptât de l'être. Les airs pudiques qu'avait pris Joakim, fermant derrière lui les vestiaires où il se changeait, étaient précisément destinés à aguicher Y, à lui donner envie de forcer une porte que, grande ouverte, Y ne se décidait pas à franchir. Que l'intervention de Y vînt finalement d'une autorité autre et ne fût pas le résultat de cette élémentaire stratégie, Joakim était naturellement à mille lieues de l'imaginer. Y s'en amusa d'abord. Il éprouvait un surprenant plaisir, alors qu'il aidait Joakim à se changer et quitter les vêtements dans lesquels il avait posé pour remettre son chandail noir serré au cou, en pensant que le même soir Sir Stephen saurait chacun des gestes de Joakim, s'il avait laissé Y lui caresser la poitrine, plate et lisse à travers le pull, si ses paupières avaient abaissé sur sa joue les cils plus clairs que la peau, s'il avait gémi. Quand Y l'embrassait, Joakim fermait les yeux, il devenait lourd dans ses bras, immobile et comme attentif, acceptant qu'on entrouvrît sa bouche et lui tirât les cheveux à la renverse. Il fallait toujours que Y prît garde de l'appuyer au chambranle d'une porte, ou contre une table, et de le tenir aux épaules, de crainte qu'il ne se laissât glisser sur le sol. Au moment où Y le lâchait, une mèche de cheveux retombait en travers du front de Joakim, et elle aveuglait Y au point de lui faire un instant oublier qu'il était au service d'un autre.

Mais dès que rendu à lui-même, Joakim redevenait de givre et de glace, riant et étranger. « Tu m'as décoiffé ! » disait-il. Il se passait la main dans les cheveux, les doigts écartés en peigne, puis il avait un petit geste nerveux de la tête pour leur redonner leur mouvement naturel.

C'était ce « camarade » que Y aimait à trahir en prenant si soigneusement note – pour n'en oublier rien et tout redire – de la lente rougeur des joues, de l'odeur de sauge apportée par la sueur, et de détails plus intimes encore. On ne pouvait pas dire que Joakim se défendît, ni se méfiât. Quand il cédait aux baisers – et il n'avait jusqu'à présent accordé à Y que des baisers, qu'il laissait prendre et ne rendait pas –, il cédait brusquement, et l'on aurait dit entière-

ment, devenant soudain quelqu'un d'autre, pendant dix secondes, pendant cinq minutes. Le reste du temps, il était à la fois provocant et fuyant, d'une incroyable habileté à l'esquive, s'arrangeant pour ne rien laisser passer qui permît de faire coïncider ce triomphant avec ce vaincu, et de croire qu'il était si facile de forcer sa bouche. Le seul indice par quoi l'on eût pu se guider, et soupçonner peut-être le trouble proche sous l'eau de son regard, quand Y, dans un lieu isolé, s'avancait soudain vers lui, était parfois comme l'ombre involontaire d'un sourire, semblable sur son visage triangulaire à un sourire de chat, également indécis et fugace, également inquiétant.

Sir Stephen reprochant à Y sa lenteur, ce fut René qui intervint. Les cinq ou six fois où il était venu chercher Y et où Joakim s'était trouvé là, il les avait emmenés tous les deux au Zimmer, place du Châtelet. René examinait Joakim avec exactement le mélange d'intérêt et d'assurance avec lequel il regardait à Roissy les garçons qui étaient à sa disposition. Mais sur la brillante armure de Joakim, l'insolence glissait sans rien entamer ; il ne la percevait même pas. Pourtant, par une curieuse contradiction, Y en fut atteint, trouvant insultante envers Joakim une attitude qu'il acceptait envers lui-même. Voulait-il prendre sa défense, ou désirait-il être seul à le posséder ? Il lui eût été difficile de le dire, et d'autant plus qu'il ne le possédait pas encore. Mais s'il y parvint, il faut bien reconnaître que ce fut grâce à René qui, à trois reprises, avait reconduit Joakim chez lui, avant d'aller avec Y chez Sir Stephen.

Joakim habitait une de ces sombres pensions de famille de Passy où s'étaient entassés les Russes blancs aux premiers jours de l'émigration, et dont ils n'avaient plus jamais bougé. Le vestibule était peint en similichêne, les reliefs des balustres de l'escalier étaient couverts de poussière, et de grandes traces grises d'usure marquaient les moquettes vertes.

Chaque fois que René voulait monter, Joakim criait : « Non, non, merci beaucoup ! » Et il filait dans l'escalier comme s'il était poursuivi par le feu.

Y avait compris, l'unique fois où il était venu, seul avec Joakim, et où celui-ci l'avait laissé entrer dans l'appartement, pourquoi il refusait si farouchement à René d'y pénétrer. Que serait devenu son prestige, sa légende noire et blanche sur les photos vernies qu'on tirait de lui, si quelqu'un d'autre qu'un confident avait vu de quelle ta-

nière sortait chaque jour la bête lustrée ? Le lit n'était jamais fait, et les draps mêmes paraissaient gris et froissés parce qu'on ne les changeait pas assez souvent. Rien n'avait plus de couleur, ni le tapis, ni le papier dont les fleurs roses et sépia dataient d'un précédent occupant, lequel certainement avait été une femme. Mais droit et propre, sentant la citronnelle et les herbes sauvages, impeccable, insalissable, Joakim n'était pas atteint par le décor où il vivait.

En revanche, ce dont il ne se moquait pas, et qui lui pesait, c'était sa famille. Une famille, c'était peu dire, une tribu, une horde : grand-mère, tante, mère, et même une servante, quatre femmes entre soixante-dix et cinquante ans, fardées, criantes, toutes les quatre noires de cheveux teints et de sourcils rapprochés, étouffées sous les soies noires et le jais, sanglotant à quatre heures du matin dans la fumée des cigarettes et la petite lueur rouge des icônes, quatre femmes vivant dans le cliquetis des verres de thé et le chuintement rocailleux d'une langue que Joakim aurait donné la moitié de sa vie pour oublier. Il devenait fou d'avoir à leur obéir, à les entendre, à les voir, et il fuyait, claquant les portes derrière lui. L'on criait après lui : « Sacha, Sacha, ma petite colombe ! » comme dans les romans de Tolstoï. Joakim n'avait jamais connu son père, marin balte perdu dans les glaces du pôle. À lui seul il ressemblait, se disait-il avec rage et délice, à lui dont il avait les cheveux et les pommettes, et la peau bise, et les yeux tirés vers les tempes. L'unique reconnaissance qu'il se sentit envers sa mère, était de lui avoir donné pour père ce démon clair, que la neige avait repris comme la terre reprend les autres hommes. Mais il lui en voulait de l'avoir assez oublié pour qu'un beau jour fût né, d'une brève liaison, un petit noiraud, Neil, un demi-frère qui avait maintenant dix ans. On ne voyait jamais le père, mais il payait la pension de Neil dans un collège voisin de Paris, et à la mère une rente de quoi vivaient médiocrement, dans une oisiveté qui leur était un paradis, les trois femmes, la servante, et Joakim.

Ce fut à cause du taudis, dont Y avait eu la candeur de parler, que René eut l'idée de charger Y d'une proposition, mais à cause de sa famille que Joakim l'accepta. Jamais il n'avait pu aller retrouver chez elles les quelques rencontres qu'il avait déjà eu l'occasion de faire, mais avec Y tout changeait. Une fiction polie permettrait de laisser croire

qu'il s'installait simplement chez un camarade habitant plus près de son lycée, et Y jouerait le rôle inattendu de caution morale, car la présence de René n'était pas assez notoire pour risquer de compromettre l'imposture. Mais à l'arrière-plan de la décision de Joakim, qui dira si cette même présence n'avait pas été le vrai mobile de son acceptation ?

Toujours est-il qu'il appartient donc à Y de faire une démarche auprès de la mère de Joakim. Jamais il n'eut aussi vivement le sentiment d'être le traître, l'espion, l'envoyé d'une organisation criminelle, que lorsqu'il se trouva devant cette femme qui le remerciait de son amitié pour son fils, et le chargeait de transmettre toute sa gratitude à ses parents – qu'elle ne savait pas disparus, naturellement, mais qu'on lui disait à l'étranger. Et au fond de son cœur, il refusait sa mission : oui, Joakim viendrait chez lui, mais, non, jamais il ne l'entraînerait à Roissy.

Quand Joakim arriva, Y lui attribua, sur la demande de René, le salon que celui-ci faisait semblant d'occuper – semblant, étant donné qu'il dormait toujours dans le lit de Y. À peine eut-il rangé sa valise, dont Y l'avait aidé à sortir le contenu pour pouvoir raconter à Sir Stephen comment il s'habillait, et quels sous-vêtements il portait, que Y se trouva surpris par le violent désir de suborner Joakim coûte que coûte. « Après tout, » se disait-il, « sa beauté suffit bien à le protéger, je n'ai pas à m'en mêler. Et s'il doit être réduit là où j'en suis, quel est le mal ? », s'avouant à peine, et pourtant bouleversé d'imaginer quelle douceur il y aurait à voir auprès de lui, comme lui, Joakim nu et livré.

La semaine où Joakim s'installa, René se montra fort empressé, invitant un jour sur deux les garçons à dîner, les emmenant au cinéma, choisissant parmi les films policiers des histoires croustillantes de trafiquants de drogue ou de traite des blanches. Il s'asseyait entre eux deux, posait parfois son bras négligemment sur le dossier de Joakim, et à chaque scène de violence il guettait une émotion sur son visage. On n'y lisait qu'un peu de dégoût, qui abaissait les coins de sa bouche. Puis René les reconduisait, et dans le coupé BMW aux fenêtres grandes ouvertes, la vitesse et le vent de la nuit rabattaient dans les yeux de Joakim ses cheveux clairs et touffus. Il secouait la tête et passait la main dans ses cheveux pour les ramener en arrière.

Une fois Joakim quai de Béthune, il ne put plus douter que René était l'amant de Y, et il sembla accepter comme

légitimes les familiarités de René à son égard. Il supportait sans broncher que René pénétrât dans la pièce où il couchait, sous prétexte que c'était aussi la salle commune et qu'il avait quelque chose à y venir chercher. Ce n'était pas vrai, Y le savait bien, mais il y trouvait son compte, car ainsi Joakim ne s'y plairait pas. Il accepterait ainsi d'autant plus facilement de partager la chambre de Y, le lit de Y, comme il avait accepté de partager la salle de bain et les repas.

En quoi Y se trompait. Ce ne fut pas pour échapper à ces rares incommodités que Joakim vint coucher dans le lit de Y, et pas davantage pour lui marquer une reconnaissance qu'il n'éprouvait pas – et que cependant Y lui prêta, heureux en même temps d'en abuser comme il le croyait –, mais simplement parce qu'il aimait le plaisir, et trouvait agréable et pratique de le recevoir d'un garçon de son âge, entre les mains de qui il ne risquait rien.

Cinq jours après cette installation, quand René les eut pour la première fois ramenés du cinéma, vers les dix heures, et fut parti, Joakim apparut dans l'encadrement de la porte de la chambre, simplement enveloppé dans son peignoir de bain blanc, ses cheveux foncés par l'eau et plaqués en arrière, ses joues dures, son front lisse, encore moites de la douche. « Il ne revient pas ? »

Y, assis sur le lit et qui s'était mis en chemise pour la nuit, lui sourit. « T'as pris ta douche ? Viens... »

Joakim hésita à peine.

« Viens t'asseoir avec moi. »

Le lit grinça légèrement quand les deux garçons furent côte à côte.

Y du bout du doigt rabattit au-dessus de l'oreille de Joakim une mèche qui rebiquait. « Tu es très beau, comme ça, avec tes cheveux mouillés... » La pression du doigt de Y exsuda une goutte d'eau qui perla derrière l'oreille. Comme on s'amuse, en train, à observer les traînées diagonales que dessine la pluie sur les glaces, il précéda, le long du cou, la larme luisante pour en tracer le chemin et contrôler le destin. Il tira doucement sur le bord du col pour qu'elle ne se perdît pas dans le tissu absorbant – le peignoir glissa un peu et découvrit l'épaule. Y passa le doigt sur la peau lisse et tendre, satinée de savon, et furtivement y déposa un baiser léger. « Tu t'es parfumé ?... » Et comme s'il voulait vérifier, il enfonça le visage dans l'échancrure du peignoir pour le sentir là, juste à la base du cou. Sa main

nonchalamment desserra la ceinture, et le peignoir de Joakim devint plus lâche. Y embrassa la poitrine, les petites aspérités ovales des seins, à peine grosses comme un raisin sec, et, pour prendre appui, il lui posa la main droite sur la cuisse. Il trouva sous ses doigts quelque chose de tendu et de flexible qu'il prit au travers du tissu éponge et serra lentement dans son poing. « Dis-moi que tu veux... » murmura Y.

Joakim gémit à peine.

Y lui enfonça doucement la main gauche dans les cheveux, derrière la tête – et la gourmette de fer lui glissa sur la nuque comme un présage –, et il l'embrassa sur la bouche, tout en faisant tourner dans le tissu tiède et élastique le ressort qui, sensiblement, se tendait de mieux en mieux.

Sous son incitation, Joakim se rendit, il entrouvrit ses lèvres, sa langue fut là, discrètement accordée.

Y eut moins l'impression de prendre possession du garçon que de recevoir, respectueusement, un dépôt au nom d'un autre. Joakim était raide et pourtant abandonné, et Y en eut une joie féroce. Il s'écarta, se plaça à genoux sur le lit derrière son camarade et, comme on sort une amande nouvelle de sa coque veloutée, il fit doucement glisser le peignoir de ses épaules. « Dis-moi ce que tu veux... » Il lui posa la main sur la nuque, là où les cheveux étaient coupés courts, et il sentit sous ses doigts un frisson s'emparer de Joakim et lui descendre entre les omoplates. Sans attendre davantage de réponse, il l'embrassa dans le cou, derrière l'oreille et, passant sous ses aisselles, il prit à pleines mains la poitrine soulevée par le souffle court du plaisir. Il pinça la pointe des seins, caressa le ventre tendu, s'empara des flancs droits. Enfin, il le renversa dans le lit.

Joakim se laissa embrasser et caresser, les yeux fermés, ne répondit pas, même par une seule caresse, mais il céda rapidement. Il gémit d'abord à peine, puis plus fort, puis encore plus fort, et à la fin il cria. Il s'endormit dans la lumière de la lampe bleue, en travers du lit, genoux retombés et disjoints, le buste un peu tordu, les mains ouvertes. Une empreinte brillait sur son ventre.

Y le recouvrit de la couette et éteignit. Il ne l'avait caressé qu'avec la main, et il ne s'était pas approché de ses reins, comme si cette façon de posséder Joakim devait forcément être réservée à Sir Stephen ou à d'autres hommes.

Deux heures plus tard, quand Y le reprit, dans le noir, en employant cette fois sa bouche, Joakim se laissa faire, mais murmura : « Ne me fatigue pas trop, je me lève tôt demain. »

## ANNE-MARIE

Le jeudi matin, Joakim, contrairement à Y, avait cours. Il s'arrachait du lit à 7 heures, avec plus de rage que d'élan, se douchait et se coiffait à la hâte, n'acceptait que la grande tasse de café au lait que Y avait eu juste le temps de lui préparer, et se laissait baiser le bout des doigts ou caresser les cheveux, avec un sourire machinal et un regard plein de rancune : « Aaah... il faut que je m'habille... Laisse-moi m'en aller... Allez, arrête s'il te plaît... J'ai pas ta chance de pouvoir rester au lit le matin ! »

Y était doux et tiède dans sa robe de chambre en éponge vert pâle, les cheveux en désordre, le visage tendre de quelqu'un qui va aller se recoucher. Pourtant ce n'était pas vrai, mais Y n'avait pas osé le raconter à Joakim. La vérité était que, chaque jeudi, Y s'habillait et attendait la voiture que Sir Stephen lui envoyait. À l'heure où les employés allaient à leur travail et les ménagères au marché, quand le soleil dans la rue ne frappait que l'est des façades et que les autres murs étaient encore frais, il se rendait chez Sir Stephen.

Rue de Poitiers, le ménage n'était pas fini. Norah, la mulâtresse, conduisait Y dans la petite chambre blanche où le premier soir Sir Stephen l'avait laissé dormir et pleurer seul, attendait que Y se fût débarrassé de son vêtement et se fût déchaussé pour prendre ses affaires et les ranger, en présence de Y, dans un placard dont elle gardait la clé, puis ayant donné à Y des sandales à talon plat qui claquaient quand il marchait, le précédait, ouvrant les portes devant lui, jusqu'à celle du bureau de Sir Stephen, où elle s'effaçait pour le faire passer. Y ne s'habitua jamais à ces préparatifs – et se mettre nu en face de cette vieille femme patiente, qui ne lui parlait pas et le regardait à peine, lui semblait plus redoutable que d'être nu à Roissy sous les regards des valets. En même temps, par un sentiment absolument

opposé à l'effroi qu'elle lui inspirait et dont Y ne s'expliquait pas la contradiction, il éprouvait une sorte de fierté à ce que cette servante de Sir Stephen fût témoin qu'il méritait – comme d'autres garçons peut-être, de la même manière amenés par elle, qui sait ? – d'être utilisé par Sir Stephen.

La pièce où Sir Stephen travaillait, située près de l'entrée de l'appartement, était bien plus exiguë que le salon jaune et gris où il se tenait le soir, et contenait seulement, en face de la table de travail, deux fauteuils régence couverts de tapisserie à fleurs. Y s'y asseyait parfois, mais Sir Stephen préférait généralement, même s'il ne s'occupait pas de lui, le garder à portée de la main, assis à même son bureau. Celui-ci était placé perpendiculairement au mur, Y pouvant s'accoter aux rayonnages qui portaient quelques dictionnaires et des annuaires reliés. Le téléphone était contre sa cuisse, et il tressaillait à chaque fois que la sonnerie retentissait. C'était lui qui décrochait, tout nu comme il était, et qui répondait : « C'est de la part de qui ? » Il s'arrangeait pour répéter le nom, et soit passait la communication à Sir Stephen, soit l'excusait, suivant le signe qu'il lui faisait. Souvent Sir Stephen jouait avec son sexe pendant le cours de la conversation, et s'amusait à le faire grimper tout en parlant de ses affaires. Quand il avait à recevoir quelqu'un, la vieille Norah venait chercher Y, le remmenait dans la chambre où il s'était déshabillé et où il patientait, nu et allongé sur le lit, les mains calées derrière la nuque et les chevilles croisées, dans l'attitude la plus dégagée qu'il pouvait adopter, jusqu'à ce qu'elle vînt le rechercher quand le visiteur était parti. Ainsi gardé auprès de lui des matinées entières où parfois Sir Stephen le touchait à peine, voulant seulement être caressé de lui, Y se prêtait à ses longues et lentes excentricités, minutieusement attentif à ce qu'il lui demandait. Norah entra et sortait du bureau plusieurs fois tous les matins, soit pour apporter à Sir Stephen du café ou le courrier, soit pour vider les cendriers, et elle attendait toujours en silence, quand elle avait quelque chose à dire, que Sir Stephen lui adressât la parole.

Il arriva qu'une fois Y se trouva courbé sur le coin du bureau, le buste et les bras appuyés contre le buvard, les jambes chevauchant l'angle en laiton pour mieux lui écarter les cuisses, attendant que Sir Stephen le pénétrât, au moment où Norah entra ; il la vit par-dessous. Norah l'eût ignoré, comme elle le faisait d'habitude, il n'eût pas autre-

ment bougé, mais cette fois elle le dévisagea et il était clair qu'elle cherchait son regard. Ces yeux noirs, brillants et durs, dans un visage raviné et immobile, fixés dans les siens et dont il ne savait s'ils étaient ou non indifférents, troublèrent si bien Y qu'il eut un mouvement pour échapper à Sir Stephen.

Ce dernier comprit : il mit brusquement son bras en travers du dos de Y, le plaqua contre la table en pesant de tout son poids pour qu'il ne pût se dégager, et il dit à Norah d'attendre, qu'elle pourrait faire rhabiller Y quand il en aurait fini. Il se plaça devant les reins de Y, qui ordinairement se prêtait toujours de son mieux, mais, comme il lui résistait, malgré lui contracté et fermé, il le força brutalement. Même lorsqu'il l'eut contraint et qu'il s'y enfonça, il sentit l'anneau de Y se serrer autour de lui, et il eut de la peine à le posséder jusqu'au bout.

Il ne s'abandonna au plaisir que lorsqu'il put aller et venir sans difficulté.

Il se retira et confia Y, nu et tremblant, à la vieille femme. Cependant, avant de le laisser, il l'embrassa sur la bouche avec tendresse.

Ce fut dans ce baiser que Y trouva la semaine suivante le courage de lui avouer que Norah lui faisait peur.

« J'espère bien », lui dit-il. « Et lorsque vous porterez, comme vous ferez bientôt – si vous y consentez –, ma marque et mes fers, vous aurez beaucoup plus de raisons de la craindre.

– Pourquoi ? » dit Y. « Et quelle marque, quels fers ? Je porte déjà cette gourmette...

– C'est Anne-Marie qui vous l'expliquera. Je dois d'abord vous montrer à elle. Nous lui rendrons visite samedi après-midi, si vous le voulez bien. C'est une de mes amies, et vous remarquerez que jusqu'ici je ne vous ai jamais fait rencontrer de mes amis. Lorsque vous sortirez de ses mains, je vous donnerai de véritables motifs d'avoir peur de Norah. »

Y n'osa pas insister. Cette Anne-Marie dont on le menaçait, l'inquiétait soudain plus que Norah. C'était donc elle qui allait lui révéler en quoi consistait cette marque, dont il lui avait déjà parlé quand ils avaient déjeuné à Saint-Cloud. Il était vrai que Y ne connaissait aucun des amis, aucune des relations de Sir Stephen. Il se doutait bien qu'il devrait être à la disposition de ceux qu'il lui ferait rencontrer, s'ils avaient envie de lui, et qu'il devrait s'ouvrir, de

toutes les parts de son corps qui pouvaient l'être. Mais pour imaginer Anne-Marie, et ce que Sir Stephen attendait de lui avec elle, Y n'avait rien qui le renseignât, surtout pas son expérience de Roissy où il ne s'était jamais trouvé aucune femme. Sir Stephen lui avait avoué qu'il voulait le voir caresser un garçon, mais il n'avait jamais parlé de le mettre dans les bras d'une femme. Non, ce n'était pas cela. « Vous montrer », venait-il de dire. Pourtant, quand Y quitta Anne-Marie, il n'en savait pas davantage.

Anne-Marie habitait à Samois, en lisière de la forêt de Fontainebleau, une maison basse au fond d'un grand jardin, clos de murs en moellons dont le toit était couvert de tuiles plates. Quand ils arrivèrent, il était deux heures de l'après-midi, la maison dormait, et au coup de sonnette le chien aboya faiblement.

Un bouvier des Flandres à poil rugueux vint les accueillir. Il renifla les genoux de Y sous sa chemise Vichy, à petits carreaux blanc et cerise, puis ses chaussettes blanches, roulées au-dessus des tennnis.

Une femme de chambre aux cheveux blancs, muette et austère dans son grand tablier empesé, les conduisit vers un petit salon qui donnait sur le jardin, et où se trouvait Anne-Marie. C'était une femme mince, de l'âge de Sir Stephen, et dont les cheveux courts et noirs étaient mêlés de mèches grises. Ses yeux bleus étaient si foncés qu'on les croyait noirs.

Elle offrit à boire à Sir Stephen et à Y, dans des tasses de porcelaine de Chine, un thé ambré, brûlant et parfumé. Il réconforta Y, oppressé par l'inconnu du lieu. Le salon avait un air un peu précieux, avec ses meubles laqués d'un noir ancien, et ses fauteuils bas, garnis de velours perle, un filet rose sur le bois du dossier et des pieds.

Quand Y eut fini son thé, embarrassé par sa tasse il se leva pour la poser sur un guéridon mais, tandis qu'il retournait vers son fauteuil, Anne-Marie l'arrêta en le saisissant par le poignet. Se tournant vers Sir Stephen, elle lui demanda : « Vous permettez ? »

– Je vous en prie. »

Alors Anne-Marie qui jusqu'ici, même pour lui dire bonjour, même lorsque Sir Stephen l'avait présenté, ne lui avait pas adressé la parole, l'attira devant elle avec un si tendre sourire qu'on eût dit qu'elle lui faisait un cadeau :

« Viens que je te voie le ventre, mon chéri. » Et d'un petit geste du menton, elle lui intima de se découvrir.

Y, timidement, remonta sa chemise jusqu'à mi-poitrine. Il n'y avait pas de glace dans la pièce, mais il apercevait, dans la laque noire d'un paravent, un vague reflet de sa silhouette, les bras ramenés sur la poitrine pour retenir sa chemise, presque dans la position qu'il aurait eue avec les bracelets de Roissy attachés au collier.

Tandis qu'elle enfonçait une cigarette au bout d'un fume-cigarette et l'allumait, Anne-Marie, qui était assise dans un fauteuil bas, le laissant debout, lui demanda de se tourner d'un côté, puis de l'autre, pendant tout le temps qu'elle passa à le contempler.

Sir Stephen non plus ne le quittait pas des yeux.

De ses longs ongles vernis, elle lui effleura le ventre pour juger de sa délicatesse, et la fumée bleutée de la cigarette monta en volutes le long de son nombril.

Y frissonna de ce frôlement pervers, presque imperceptible, qui suivait lentement sa taille. Il sentit l'odeur légère du tabac l'envelopper, lui piquer les yeux.

Elle lui examina les jambes. « Enlève tes tennis », dit-elle soudain, « et aussi tes chaussettes. »

Y, pour le faire, s'assit sur un pouf pareil au fauteuil.

Anne-Marie désigna, du bout de l'ongle, les légères stries qui marquaient au bas de la jambe l'endroit où Y repliait sa chaussette. « Tu ne dois pas les rouler ainsi, tu te déformeras les chevilles. Qui t'a demandé de le faire ? »

Avant que Y eût pu répondre, Sir Stephen intervint : « C'est le garçon qui me l'a donné – vous le connaissez : René. » Et il ajouta : « Mais je me rangerai à votre avis, sans doute. »

Anne-Marie prit Y par le menton pour lui redresser la tête, et elle le dévisagea, avec un sourire qui le fit frissonner. « Bon. Enlève ta chemise aussi. »

Y la déposa sur le dossier d'un fauteuil. Il resta debout, entièrement nu, sauf la gourmette qui pesait à son poignet gauche.

Anne-Marie lui passa la main derrière le mollet, puis remonta lentement ses ongles pointus sur l'intérieur de la cuisse. Elle s'arrêta sur les fesses, qu'elle palpa délicatement. « C'est amusant comme la forme et la texture des fesses d'un garçon différent de celles d'une fille. »

Elle se leva et saisit Y par l'épaule pour le faire asseoir sur un pouf, avant de le basculer en arrière. « Allonge-toi, mon petit chou – n'aie pas peur... »

Y à présent formait comme un pont à l'envers, son corps entièrement déplié et soutenu sous les reins seulement par l'assise du pouf, la tête renversée, les cheveux pendant sur le tapis, les mains touchant le sol de chaque côté.

« Très bien. Maintenant ouvre les jambes. » Elle lui écarta les genoux et, lui ordonnant de ne plus bouger, elle lui passa une main entre les cuisses.

Soudain Y sentit le bout d'un doigt solliciter son petit anneau, l'entrouvrir, le dégager, et, tandis qu'il frissonnait, il entendit Anne-Marie observer : « Il a été forcé.

– Oui. Plus d'une fois.

– Il a été déchiré, aussi.

– Pourtant, à Roissy, ils l'avaient préparé en l'élargissant.

– Nous, aux jeunes filles, nous préférons garder une porte étroite.

– Les garçons n'ont que celle-ci. »

Y sentit soudain qu'on l'ouvrait, et deux doigts, longs et autoritaires, s'enfoncèrent profondément en lui. Si habitué qu'il fût, les ondulations du plaisir lui parcoururent intensément le ventre au point que, de saisissement, il aurait roulé sur le côté si Sir Stephen ne l'avait retenu en lui réunissant les poignets dans ses mains sèches et dures. Les doigts qui s'étaient introduits en lui pivotèrent sur eux-mêmes, fouillant le couloir de ses reins, et il en ressentit une telle volupté que, malgré lui, l'organe à l'extérieur de son corps en témoigna par une élévation indiscreète. Il entendit rire Anne-Marie. « En tout cas, il est très sensible ! »

Elle ressortit pour lui saisir les parties et les retourner avec curiosité. On soulève ainsi, se dit Y qui l'avait vu faire par des ménagères au marché, les ouïes aux poissons – ou sur les champs de foire, les babines aux chevaux... Après tout, il n'était plus à lui, et ce qui était le moins à lui était certainement cette partie de son corps, qui pouvait si bien servir pour ainsi dire en dehors de lui. Pourquoi, à chaque fois qu'il le constatait, était-il, non pas surpris, mais comme persuadé à nouveau – avec à chaque fois aussi fort le même trouble qui l'immobilisait – qu'il se livrait beaucoup moins à celui aux mains de qui il était, qu'à celui qui l'avait remis

entre des mains étrangères : à Roissy, René ; ici, Sir Stephen.

« Il est naturellement hors de question que tout ceci reste exhibé. Ici, je reçois des jeunes filles, ce n'est que par amitié pour vous que je vais m'occuper d'un garçon. Il faudra que vous acceptiez qu'il prenne, pour un temps, une allure un peu plus féminine. »

Sir Stephen répondit doucement : « Ce sera comme vous déciderez. *Elle* est à vous... »

Anne-Marie sourit. Elle sonna. « Je vais lui faire porter, pour l'habituer, un porte-jarretelles, mais un porte-jarretelles baleiné, qui lui marque la taille. »

Quand la femme de chambre muette eut apporté une guêpière de taffetas de nylon noir, et des bas très fins et noirs, Anne-Marie enfila les bas jusqu'au haut des cuisses de Y, toujours basculé sur le pouf. Puis on le remit debout.

La femme de chambre lui mit la guêpière, qu'un busc, sur un côté, permettait de boucler et de déboucler, tandis que par-derrière un laçage se serrait ou se desserrait à volonté.

Anne-Marie accrocha les bas, devant et sur les côtés, aux quatre jarretelles.

La femme de chambre le laça étroitement, et elle avait la poigne pour cela. Y sentit sa taille se creuser sous la pression des baleines qui, sur le ventre, descendaient jusqu'au pubis. La guêpière était plus courte par-derrière et laissait les fesses entièrement libres.

« Je n'ai que cela pour le moment, » dit Anne-Marie à Sir Stephen, « mais j'ai commandé quelque chose qui le réduira complètement. D'ici là, si vous ne prenez pas le temps de le déshabiller, vous verrez que la guêpière ne gêne pas. Et d'ailleurs il sera beaucoup plus joli quand il aura la taille plus fine. »

Anne-Marie fit encore apporter à Y une courte robe-chemisier d'été en coton bleu ciel qui se boutonnait devant et découvrait les genoux, et une paire d'escarpins noirs avec des demi-talons : on l'aurait sans peine pris pour une jeune fille de dix-huit ans, car les bas noirs et les chaussures de femme le faisaient paraître plus âgé.

« Quand me le ramenez-vous ? » demanda Anne-Marie.

« Dans dix jours, si vous voulez », répondit Sir Stephen. « Nous serons début juillet, il sera en vacances. »

– Pendant ce temps, gardez-le dans ce rôle de fille, si ce n'est pas trop difficile pour vous. »

En remontant dans la Buick, Y releva le bas de sa robe pour s'asseoir directement sur le siège. Tandis que la voiture retournait vers Paris, il sentait sur lui le regard de Sir Stephen, manifestement fasciné par cette étrange transformation, pris de désir pour ses cuisses gainées de sombre. Les baleines de la guêpière lui comprimaient le ventre et, pour essayer de s'y soustraire, il se tenait aussi droit que possible, ce qui le faisait paraître encore plus fragile et désirable. Il se souvint de la statue d'une femme qu'il avait vue enfant au Luxembourg, et dont la taille avait été ainsi étranglée, penchée en avant pour se mirer dans une source, si mince entre les seins lourds et les reins charnus qu'on avait peur que le marbre ne cassât.

Comme il s'y attendait, Y sentit soudain la main de Sir Stephen sur son genou. Elle remonta sur sa jambe enveloppée dans le bas soyeux, repoussa la robe à peine, et toucha la pince de la jarretelle. L'objet était tellement incongru à Y qu'il s'en sentait déguisé. Mais l'intérêt de Sir Stephen était manifeste et, en sentant sur lui cette convoitise, Y frissonna au point de se tendre dans les plis de la robe.

Le conducteur dut un instant ramener sa main au volant et, quand elle revint sur Y, elle se posa sur sa hanche, où elle palpa la carapace qui creusait la taille. Puis les doigts s'enfoncèrent entre les jambes et attrapèrent, au travers du tissu bleu clair, le membre qui s'y épanouissait.

Y, comprimé avec rudesse, gémit sous la prise. Il releva une jambe, en la pliant sur la banquette, pour mieux se prêter.

Dans cette pose, Sir Stephen le fouilla longuement, tortillant cruellement les organes au travers de la robe, comme s'il voulait se convaincre que c'était bien un sexe convexe qui se trouvait là – ce qui montrait assez sa fascination pour ce travestissement.

Y se demanda comment réagirait Joakim s'il le voyait ainsi accoutré – et René. Ce qui le ramena à une préoccupation qu'il essayait de fuir chaque fois qu'elle lui revenait : pourquoi René, depuis que Joakim était là, prenait-il soin non de le laisser seul avec Joakim, ce qui se comprenait, mais de ne plus rester, lui, seul avec Y ? Fallait-il donc qu'il se résignât à ne plus le rencontrer que le soir quand il

lui plaisait de les inviter, Joakim et lui, ou bien – et il ne savait ce qui lui était le plus déroutant, puisqu'il n'y avait plus entre eux que ces relations essentiellement fausses, du fait qu'elles étaient ainsi limitées –, ou bien le jeudi matin parfois, lorsque Y était chez Sir Stephen, et que Norah introduisait René après l'avoir annoncé ? René entraînait, embrassait Y, le caressait un peu, faisait avec Sir Stephen des projets où il n'était pas question de lui, et s'en allait. L'avait-il si bien donné qu'il en était venu à ne plus l'aimer ? Qu'allait-il se passer si René ne l'aimait plus ?

Cette idée saisit Y d'une telle panique que, lorsque Sir Stephen, qui avait un rendez-vous cette soirée-là, le laissa devant chez lui, il se mit, au lieu de monter et dès que la Buick eut tourné le coin, à courir pour trouver un taxi. Il dut aller jusqu'au boulevard Saint-Germain avant d'en arrêter un. Il donna l'adresse du bureau où René travaillait.

Il était haletant, la respiration coupée par la guêpière, et il surveillait le rétroviseur, en se demandant si le chauffeur le prenait réellement pour une fille ou s'il avait éventé la supercherie et le considérait comme une vulgaire frégate. Il partait là-bas sans savoir si René serait présent un samedi, ni s'il le recevrait. Jamais il n'y était allé.

Il ne fut surpris ni par le grand immeuble dans une rue perpendiculaire aux Champs-Élysées, ni par les bureaux à l'américaine, mais il était très inquiet de la réaction de René, car enfin il ne lui avait pas permis de venir le déranger, et peut-être le dérangerait-il beaucoup.

René était quasi seul dans les locaux. Il fit entrer Y dans son bureau, le dévisagea des pieds à la tête, sans faire de remarque, mais sans pouvoir s'empêcher de sourire. Il donna un tour de clé à sa porte, puis demanda à Y ce qu'il y avait.

« J'ai eu peur que tu m'aimes plus. »

René rit : « Tout d'un coup ? Comme ça ? » Il s'approcha de Y, et lui posa la main sur l'épaule tout en le dévisageant avec curiosité.

« Oui, dans la voiture, en revenant de... » Y se tut.

« Je sais. De chez Anne-Marie. Et tu retournes à Samois dans dix jours. Sir Stephen vient de me téléphoner : il m'a prévenu de la façon dont elle t'avait transformé... » René s'assit dans le seul fauteuil confortable, face au bureau, et il attira Y dans ses bras.

Y s'y blottit aussitôt. « Ce qu'ils feront de moi, ça m'est égal », murmura-t-il. « Mais dis-moi si tu m'aimes encore.

– Mon petit cœur, je t'aime. Mais je veux aussi que tu m'obéisses, et tu m'obéis bien mal. As-tu dit à Joakim que tu appartenais à Sir Stephen ? Lui as-tu parlé de Roissy ? »

Y dut convenir que non. Joakim acceptait ses caresses, mais il ne le regardait même pas. Il laissait Y lui retrousser son pull, lui ouvrir son pantalon, il abandonnait ses hanches pour que de la langue Y lui frôlât la pointe de son ventre, ou lui touchât d'un doigt l'anfractuosité des fesses, mais du jour où il saurait que Y...

René écarta doucement Y pour le remettre sur ses jambes, et remonta la main le long de sa cuisse, soulevant par-devant la robe à demi. Il resta un long moment à le fourrager là.

Puis il se releva, et déboutonna la robe jusqu'au ventre. « Voici la fameuse guêpière... C'est vrai que tu seras encore plus agréable quand tu auras la taille très mince. » René tourna soudain Y vers le fauteuil qu'il venait de quitter, et le fit basculer en avant, sur l'accoudoir. Il lui retroussa la robe par-derrière, et se défit lui-même avec impatience. Il le prit brusquement.

Cela faisait des mois qu'il n'avait pas usé de lui de cette façon, et Y se dit que c'était de le voir travesti de la sorte, la perspective de ses cuisses sortant des bas noirs, qui réveillait son intérêt, si bien que, non sans naïveté, il se demanda si René avait encore réellement envie de lui, pour lui-même.

Quand il eut fini, René retourna derrière son bureau, et regarda Y assis sur le fauteuil où il venait de le culbuter.

La robe bleue était restée ouverte en haut, et Y sentit une sorte d'impudeur dans sa poitrine plate qui apparaissait dans l'échancrure, comme s'il eût été nécessaire qu'elle fût remplie par des formes plus saillantes et plus rondes. Il se reboutonna discrètement.

« Tu sais, » reprit René, « tu es stupide de ne pas parler à Joakim. Il nous le faut à Roissy, et je voudrais que ce soit toi qui nous l'amènes. D'ailleurs, quand tu reviendras de chez Anne-Marie, tu ne pourras plus lui cacher ta véritable condition.

– Pourquoi ?

– Tu verras. Tu as encore cinq jours, et pas davantage, parce que Sir Stephen a l'intention, cinq jours avant de

t'envoyer chez Anne-Marie, de recommencer à te fouetter. Comment en expliqueras-tu les traces à Joakim ? »

Y ne répondit pas. Ce que René ne savait pas, c'était que Joakim ne s'intéressait à Y que pour les caresses dont Y le gratifiait, et ne le regardait pratiquement jamais. Fût-il couvert de balafres de fouet, il suffisait qu'il prît soin de ne pas se baigner devant Joakim, de mettre sa chemise la nuit, et Joakim ne verrait rien. Il n'avait pas remarqué que Y ne portait pas de slip, et à part de s'être moqué, le premier jour, de ses chaussettes roulées, il ne voyait rien, il ne se préoccupait pas de Y.

« Écoute, » reprit René, « il y a une chose en tout cas que tu vas lui dire, et lui dire tout de suite : c'est que je suis amoureux de lui. »

Y tressaillit. « Et... c'est vrai ? » demanda-t-il en tremblant.

« Je veux l'avoir. Et puisque toi tu ne peux – ou ne veux – rien faire, moi je ferai ce qu'il faudra.

– Il n'acceptera jamais, pour Roissy.

– Ah non ? Eh bien, on le forcera. »

Le soir, à la nuit close, quand Joakim fut couché, Y rejeta le drap pour le regarder à la lumière de la lampe.

Joakim lui demanda : « Tu m'embrasses pas ? »

Y après un instant répondit : « Non. » Puis, au bout d'un moment qu'il passa à regarder, d'un bout à l'autre, le corps que Joakim lui offrait inutilement, il ajouta : « René est amoureux de toi. » Et aussitôt il sut qu'il l'avait livré. Il vit la silhouette longue et mince labourée par le fouet, les fesses étroites écartelées par des sexes d'hommes, la bouche tendre hurlante, et le duvet des joues collé par les larmes. Il se répéta les paroles de René, « on le forcera », et il en fut heureux.

Juillet approchait, tous les jardins éclataient de géraniums cramoisis, tous les stores au midi étaient baissés.

Joakim partit en Écosse, invité par le père de son demi-frère à partager les vacances de Neil, pour ne revenir sans doute qu'au début d'août.

René soupirait qu'il lui fallait aller rendre visite à sa famille. Y espéra un instant qu'il l'emmènerait. Mais outre

qu'il ne lui avait fait rencontrer aucun de ses proches, il savait que Sir Stephen l'avait déjà retenu.

Celui-ci vint chercher Y le jour où René prenait la route pour le Midi. « Nous allons chez Anne-Marie, » dit-il avec une certaine gravité, « elle vous attend. N'emportez aucune valise, vous n'aurez besoin de rien. »

Y retrouva la maison près de la forêt, et le chien le reconnut. Il avait remis la robe par-dessus la guêpière baleinée qui avait paru si nécessaire à Anne-Marie, et qu'il avait effectivement portée quotidiennement, chaque fois qu'il était chez lui et que Joakim n'y était pas. Il s'était considérablement affiné, car Sir Stephen, avec une satisfaction évidente, la serrait chaque jour davantage.

Anne-Marie était sous un hêtre pourpre, au bout de la pelouse qui faisait un angle du jardin, près d'une belle table ronde en granit parcouru de taches de lichens. Ses cheveux noirs et gris brillaient comme s'ils étaient huilés, ses yeux bleus paraissaient encore plus noirs. Elle était vêtue de blanc, une ceinture vernie à la taille, et portait des sandales qui laissaient voir la laque rouge des ongles, sur ses pieds nus, pareille à la laque rouge des ongles de ses mains. Elle ne se leva pas.

Sir Stephen s'inclina devant elle. « Voici Y. Je vous le laisse. Quand sera-t-il prêt ? »

– Je vais commencer tout de suite. Il faut compter une dizaine de jours, pour la préparation. Je suppose que vous voudrez poser les anneaux et le chiffre vous-même ? Revenez dans quinze jours, pour que nous soyons tranquilles. Ensuite, tout devrait être fini au bout de deux autres semaines. »

Y, qui ne s'attendait pas à passer un temps aussi long à Samois, voulut poser une question.

« Un instant », l'interrompit Anne-Marie. « Va dans le petit salon que tu connais, déshabille-toi entièrement, et reviens. »

Tandis qu'il s'éloignait, il entendit Anne-Marie qui demandait : « Vous ne l'avez pas prévenu ?... » Il n'entendit pas la réponse de Sir Stephen.

Le salon était vide et frais. Y ôta les escarpins, puis il déboutonna la robe et la déposa sur une petite chaise, dans un coin ; il décrocha les bas en appuyant le pied sur un pouf pour les retirer, puis il fit coulisser le busc pour se débarrasser de la guêpière. Le temps qu'il se déshabillait, il retrouva son reflet clair dans le paravent de laque noire. Il se

sentait mal à l'aise d'être ainsi, nu et seul, le dos et les fesses balafrés du fouet de Sir Stephen, dans cette pièce où ne vivaient que des femmes. Il ressortit lentement, ébloui par le soleil, avant de regagner l'ombre du hêtre.

Sir Stephen était toujours debout et parlait avec Anne-Marie, le chien à ses pieds.

« Y, » lui dit Anne-Marie, « mets-toi à genoux devant Sir Stephen. »

Y s'agenouilla, les bras ballant le long de son corps.

Le chien fit mine de vouloir jouer avec lui, mais Anne-Marie l'arrêta net : « Turc ! Ici ! »

Le chien penaud revint se coucher à ses pieds.

« Croise les mains derrière le dos, Y, et baisse les yeux. »

Y obéit scrupuleusement, pensant même à entrouvrir les lèvres, puis resta immobile, le ventre frémissant d'être ainsi exposé, à peine redressé devant lui.

« Te voici dépouillé, rendu à ta nature de garçon, car je vais te poser une question, et il est encore temps de refuser. Mais si tu acceptes maintenant, aux pieds de Sir Stephen, tu ne pourras plus te dédire. Comprends-tu ?

– Oui.

– Voici la question – écoute-la bien : Y, consens-tu à porter les anneaux et le chiffre dont Sir Stephen désire que tu sois marqué, sans savoir comment ils te seront imposés ? »

Y mit un instant à parler, non parce qu'il hésitait, mais pour mieux affirmer la solennité de sa réponse. « Oui », dit-il à voix basse.

« Répète », insista Anne-Marie.

« J'accepte de porter les anneaux et le... chiffre dont Sir Stephen désire que je sois marqué... sans savoir comment ils me seront imposés.

– Très bien. Je reconduis Sir Stephen. Reste là. »

Pendant qu'Anne-Marie se levait de sa chaise longue, Sir Stephen se pencha, saisit Y derrière la nuque, et il l'embrassa dans la bouche. Puis, à son oreille, il lui demanda : « Tu es à moi, Y, vraiment tu es à moi ? » Enfin il le quitta pour suivre Anne-Marie.

Le portail grinça ; il y eut le bruit sourd de la Buick qui démarrait ; Anne-Marie revenait. Y s'était seulement un peu affaissé, assis sur les talons, le dos des mains sur la pointe de ses orteils.

Trois filles habitaient la maison, et Anne-Marie les appela, leur criant de descendre dans le jardin. Toutes trois étaient nues. Elles portaient, comme les garçons de Roissy, un collier de cuir et des bracelets aux poignets, mais elles en avaient aussi aux chevilles. Anne-Marie et les domestiques, seules dans ce harem soigneusement caché par les hauts murs du parc, étaient vêtues : une cuisinière et deux femmes de chambre, plus âgées qu'Anne-Marie, sévères dans de grandes jupes d'alpaga noir et des tabliers empesés.

« Il s'appelle Y », dit Anne-Marie qui s'était rassise. « Yvonne, amène-le-moi, que je le voie de plus près. »

Une fille, dont la chevelure d'un roux éclatant tombait sur la peau très blanche des épaules, incita Y à se mettre debout, puis elle le fit avancer avec délicatesse vers Anne-Marie. Elle n'avait pas plus d'une quinzaine d'années, et déjà une très belle poitrine sculptait son buste, comme gonflée de lait. Y sentait que les attributs masculins de son anatomie attiraient son regard vert.

Anne-Marie désigna du bout de son long doigt les zébrures qui rayaient aussi le devant des cuisses de Y.

« Qui t'a fouetté ? Sir Stephen ?

– Oui.

– Avec quoi, et quand ?

– Depuis cinq jours. Avec un fouet de cuir.

– Pendant un mois, à partir de demain, et pour te préserver en vue de ce que tu dois subir, tu ne seras plus fouetté. Mais tu le seras tout à l'heure, pour ton arrivée, puisque tu n'auras pas d'autre mal à endurer aujourd'hui. Sir Stephen ne t'a jamais fouetté l'intérieur des cuisses ?... Non ? Non, les hommes ne savent pas s'y prendre. Nous allons nous en occuper, quand j'aurai fini de t'examiner... Montre ta taille. Ah ! c'est mieux ! C'est étonnant comme à cet âge-là on peut les modeler facilement. » Elle passait les mains sur le ventre lisse de Y, et le caressait comme pour le faire paraître encore plus mince. Elle ordonna à Yvonne : « Renverse-le, que je voie ses reins. »

Y fut basculé sur le dos, sur la table massive en granit, les jambes écartées et pendantes.

Les mains d'Anne-Marie l'entrouvrirent. « Toi, » reprit-elle, « c'est aux reins que tu seras marqué. » Puis, avec le même geste d'auscultation qu'elle avait déjà eu le premier jour, elle se pencha en avant, et allongea le bras pour lui soulever le membre. « Mais nous allons devoir remédier à ceci : tu entres dans un gynécée, ici, et nous ne recevons

habituellement personne doté d'un tel appendice. Il va falloir te transformer. Je ne voudrais pas que tu crées quelque désordre parmi les pensionnaires qu'on m'a confiées. Re-lève-toi. »

Anne-Marie envoya Yvonne chercher un corset qu'elle avait fait faire exprès pour cet arrivant inhabituel. Des deux autres filles, l'une s'était assise par terre, dans l'herbe, et la seconde, la plus grande, sur le pied de la chaise longue. Elles étaient très différentes : l'aînée paraissait dix-sept ans, ses cheveux ébouriffés et noirs serpentaient jusqu'au milieu de son dos, et son corps long et musclé était celui d'une nageuse ; la plus jeune avait quinze ans à peine, des cheveux bruns coupés courts à la garçonne, et des seins, comme deux pamplemousses, qui venaient tout juste.

Yvonne revint avec le corset, qui était aussi de nylon noir, aussi durement baleiné et étroit que la guêpière, sauf qu'il prenait tout le buste et montait à mi-poitrine, où deux minuscules avancées en bec, en parodie de soutien-gorge, étaient censées accueillir les bouts de seins. Il se refermait entre les jambes comme un slip, et donc sans jarretelles. Un petit tuyau avait été cousu à l'intérieur, en forme de cône, dans lequel on glissait le pénis, qui se trouvait alors rabattu vers l'entrejambes et s'escamotait entièrement. Un orifice était prévu au bout, ce qui permettait au garçon d'uriner, mais seulement comme une fille, en s'asseyant sur le siège. Au niveau du sillon fessier, un laçage indépendant laissait répondre aux besoins de la nature – et, le cas échéant, à ceux contre-nature.

« Claire, occupe-toi de lui. »

Claire était celle des brunes qui paraissait la plus juvénile de toutes les filles. Elle présenta le corset pour que Y s'y faufilât par l'ouverture des jambes, mais, embarrassée, elle ne sut comment lui indiquer d'introduire son organe dans le tuyau qui lui était réservé.

En voyant sa confusion, Anne-Marie intervint, saisit d'autorité le petit membre pointu, et le logea habilement dans l'entonnoir qui devait le recevoir, avant de fermer elle-même les agrafes sur le devant. « Lace-le, maintenant, et surtout serre-le bien. »

Claire se plaça derrière Y, et tira sur le lacet en commençant par le bas. À mesure qu'elle serrait, les bouts de seins remontaient, s'appuyaient dans les becs, et offraient davantage leur pointe. En même temps la taille s'étranglait,

ce qui faisait saillir le pubis et cambrer profondément les reins.

« C'est terrible », dit Y, le souffle court.

« Tu ne serrais pas assez ta guêpière. Mais tu seras bien plus belle, après ce mois où tu porteras le corset tous les jours. » Elle prit Y au ventre pour juger comment le petit sexe avait disparu dans sa gangue de nylon.

L'étrange était que cette armature en un sens était assez confortable, reposante jusqu'à un certain point. On s'y tenait droit, mais elle rendait sensible, sans qu'on sût très bien pourquoi, à moins que ce ne fût par contraste, la liberté ou plutôt la disponibilité de ce qu'elle ne comprimait pas, ressemblant moins à une protection qu'à un appareil de provocation, de présentation.

« On va te mettre des bracelets. Colette, va chercher la boîte. Apporte aussi les jetons. On tirera au sort qui le fouettera, dans la salle de musique. Et toi, Y, enlève cette gourmette, personne ne viendra te réclamer ici. Je te la rendrai quand tu partiras. »

Y observa avec fascination la longue chevelure noire de Colette, la plus grande des filles, tandis qu'elle essayait et fixait sur lui des bracelets qui allaient à son cou, à ses poignets, et aussi à ses chevilles.

Puis Anne-Marie tendit à Y quatre jetons, en le priant d'en donner un à chacune d'elles, sans regarder le chiffre qui y était inscrit.

Les trois filles découvrirent chacune le leur et ne dirent rien, attendant qu'Anne-Marie parlât.

« J'ai le 2. Qui a le 1 ? »

C'était Colette.

« Emmène-le, il est à toi. »

Colette saisit Y par le bras, sans brutalité mais fermement, et elle l'entraîna vers une aile de la maison perpendiculaire à la façade principale.

La porte-fenêtre éclairait une rotonde dont le fond formait comme une petite scène surélevée et encadrée par deux colonnes minces, séparées de deux mètres, en haut desquelles se trouvaient des anneaux métalliques. L'estrade, haute de quatre marches, se prolongeait entre les deux colonnes par une avancée arrondie. Le sol de cette avancée, comme celui du reste de la pièce, était recouvert d'un tapis de feutre rouge. Les murs étaient blancs ; les rideaux des fenêtres, rouges ; les divans qui faisaient le tour,

de feutre rouge comme le tapis. D'un côté, des placards étaient escamotés dans l'épaisseur, et de l'autre, sur une console, un grand appareil de radio avec pick-up était installé devant des rayonnages de disques, pour quoi on l'appelait la salle de musique.

Pendant que Colette faisait s'asseoir Y sur l'avancée de l'estrade, entre les deux colonnes et donc en surplomb, les deux autres filles fermaient la porte-fenêtre, tiraient les persiennes, et Y fut surpris de se retrouver dans la pénombre.

Anne-Marie, qui riait de son étonnement, lui dit : « C'est pour qu'on ne t'entende pas crier. Ce sont des doubles carreaux, et rien ne passe de ce qui se déroule ici. Couche-toi. » Elle le prit aux épaules, le fit s'allonger dos sur le feutre rouge, et le tira un peu en avant, de telle sorte que les reins de Y étaient dans le vide et qu'il ne se retenait qu'en s'agrippant au rebord de l'estrade, enfin, elle lui fit replier les genoux vers la poitrine.

Y sentit soudain ses pieds soulevés et tirés dans des sens opposés : des sangles, passées dans les anneaux des bracelets de ses chevilles, les reliaient à ceux des colonnes, en hauteur, et lui tendirent les jambes. Colette lui ramena les bras en arrière, et les assujettit ensemble à un anneau scellé au-dessus de sa tête. Ainsi surélevé au milieu l'estrade, Y était exposé de telle manière que le plus visible de lui devenait la fine crête de son ventre, couverte de nylon, noire, et lacée.

Anne-Marie alluma une nouvelle cigarette à son fume-cigarette tout en le contemplant. Elle s'approcha pour lui caresser l'intérieur des cuisses du bout des doigts. « C'est l'endroit du corps où la peau est la plus douce. Il ne faudra pas l'abîmer, Colette : tu iras doucement. »

Colette avait monté les marches sur le côté, et elle était debout au-dessus de Y, un pied de part et d'autre de son torse, belle et sauvage comme une amazone. Y, dans le pont que formaient au-dessus de lui les jambes hâlées et où les lèvres, d'un bistre pâle, au milieu d'un léger buisson brun dessinaient une sorte de soudure irrégulière, voyait se balancer les cordelettes du fouet qu'elle tenait à la main.

Anne-Marie mit un disque de vinyle sur le pick-up et posa l'aiguille sur le premier sillon. Un tango argentin envahit soudain la pièce et la meubla de son rythme rauque et sculpté. « Allons-y. »

Au premier coup qui le brûla entre les jambes, Y poussa un cri de surprise en découvrant qu'en effet la face in-

terne de ses cuisses était bien plus sensible que ses fesses. Mais ensuite, pour ne pas faillir devant ces femmes assemblées qui le regardaient, il se mordit les lèvres.

Colette passait de la droite à la gauche, s'arrêtait, reprenait, et elle lançait le bras avec une sorte d'entrain joyeux qui faisait claquer les lanières énergiquement. Y se débattait dans les sangles ; il ne voulait pas supplier ; il ne voulait pas demander grâce.

Mais Anne-Marie entendait l'amener à merci. Elle monta le son du tourne-disque, et elle ordonna : « Plus vite. Et plus fort. »

Y se raidit, mais en vain. Un instant plus tard, il cédait aux cris et aux larmes, tandis qu'Anne-Marie, le menton posé près de son visage, presque allongée contre son bras, lui caressait doucement, du bout de ses ongles laqués, le creux tendre de l'aisselle, entièrement découvert par la position des bras ramenés en arrière, là où se nichait un duvet léger, là où la douleur faisait sourdre un parfum musqué et délicieux.

« Encore un moment, et puis ce sera fini. Cinq minutes seulement. Tu peux bien crier pendant cinq minutes encore, n'est-ce pas ? Il est vingt-cinq. Colette, tu t'arrêteras à trente. Quand je te le dirai. »

Mais à mesure que ses cuisses le brûlaient davantage, Y criait non, non par pitié, il ne pouvait pas, non, il ne pouvait pas une seconde de plus supporter le supplice.

Il le subit, cependant, et jusqu'au bout, et même, quand Colette quitta l'estrade, il était plus près de trente-cinq que de trente.

Anne-Marie lui sourit. « Remercie-moi. »

Et Y la remercia. Il n'avait jamais démêlé l'enchevêtrement contradictoire de ses sentiments : il aimait l'idée du supplice ; quand il le subissait, il aurait trahi le monde entier pour y échapper ; mais quand il était fini, il était heureux de l'avoir subi, d'autant plus heureux qu'il avait été plus cruel et plus long. Il se doutait bien de pourquoi Anne-Marie avait tenu, avant toute chose, à le fouetter. Qu'une femme fût aussi cruelle, et plus implacable qu'un homme, il pouvait l'imaginer, mais il pensait qu'Anne-Marie cherchait moins à manifester son pouvoir qu'à établir entre elle et lui une complicité de la même nature que celle qui existait avec René ou Sir Stephen.

Il y avait cependant à la décision d'Anne-Marie une autre raison, et qu'elle lui expliqua : elle tenait à lui faire

éprouver qu'il entraînait dans sa maison, et devrait y vivre selon ses règles. Il n'aurait de contact qu'avec d'autres femmes, et lui-même devrait se considérer comme femme, sa condition masculine étant en quelque sorte mise entre parenthèses le temps de son séjour. Pour cette raison, bien qu'elle exigeât que les filles fussent constamment nues, on l'avait masqué afin de mieux le fondre. La façon dont il avait été fouetté, comme la posture où il était lié, n'avaient non plus pas d'autre but. Aujourd'hui, c'était Y qui demeurerait le reste de l'après-midi, trois heures encore, jambes ouvertes et relevées, exposé sur l'estrade, face au jardin sur lequel on avait rouvert la porte-fenêtre. Il ne pourrait cesser de désirer refermer ses jambes et ramener ses bras, et il ne le pourrait pas. Demain, ce serait Claire ou Colette, ou Yvonne, que Y regarderait à son tour. C'était un procédé beaucoup trop lent et beaucoup trop minutieux, comme la manière d'appliquer le fouet, pour qu'il fût employé à Roissy. Mais Y verrait combien il était efficace. Outre les anneaux et le chiffre qu'il porterait à son départ, il serait rendu à Sir Stephen plus ouvertement et plus profondément esclave qu'il ne l'imaginait possible.

Le soir venu, on permit à Y, épuisé par l'épreuve, d'aller se coucher tôt. Les filles avaient chacune une chambre au premier étage ; on donna à Y une petite, au rez-de-chaussée, voisine du salon gris. Personne ne proposa de défaire son corset, aussi resta-t-il dans sa gangue comme dans un sarcophage, hanneton protégé par sa carapace, et, malgré cela, il dormit profondément.

Le lendemain matin, ce fut Yvonne qui lui apporta le petit déjeuner. La jeune fille rousse demeura, assise au pied du lit, à le contempler tandis qu'il buvait sa tasse de café au lait, curieuse de ce corps de garçon pris dans des élytres noirs.

Anne-Marie entra, et leur dit à toutes deux de la suivre dans sa chambre.

Elle prit dans son secrétaire un coffret de cuir vert qu'elle posa sur son lit, et l'ouvrit. « Yvonne ne t'a rien dit ? » demanda Anne-Marie.

Y fit non de la tête. Qu'aurait pu lui dire Yvonne ?

« Sir Stephen non plus, je sais. Eh bien, voici ce qu'il désire te faire porter. »

Elle ouvrit le coffret. Il contenait un anneau de fer mat inoxydable, comme celui de la gourmette. La tige en était ronde, de l'épaisseur d'un crayon, et il était oblong ; les maillons des grosses chaînes sont semblables. Elle montra à Y qu'il était formé de deux U qui s'emboîtaient l'un dans l'autre.

« Ce n'est que le modèle d'essai. On peut l'enlever. Le modèle définitif aura un ressort intérieur sur lequel on doit forcer pour le faire pénétrer dans la rainure où il se bloque. Une fois posé, il est impossible de l'ôter : il faut le limer. »

L'anneau était long comme deux phalanges du petit doigt, qu'on y pouvait glisser. Il y avait aussi dans la boîte un disque de même métal et de même largeur que l'anneau. Sur une des faces, un triskèle niellé d'émail rappelait les cercles entrelacés de sa gourmette ; sur l'autre, rien.

« Sur l'autre, » dit Anne-Marie, « il y aura ton nom, ton prénom, et le titre et le nom de Sir Stephen. Yvonne va en porter un semblable au ventre. Regarde. Montre ton ventre Yvonne. »

La jeune fille se renversa sur le lit. Anne-Marie lui ouvrit les cuisses et fit voir à Y qu'un des lobes de ses grandes lèvres, dans le milieu de sa longueur et à sa base, était percé comme à l'emporte-pièce. L'anneau de fer y passerait juste.

Y fasciné contempla la cicatrice longuement.

Anne-Marie lui laissa tout le temps qu'il voulut, observant sur ses bras la fine chair de poule qui lui montait lentement.

« Mais... » articula-t-il péniblement.

« Je sais », l'interrompit Anne-Marie. « Toi, tu seras percé par-dessous, à la base des bourses, au travers du périnée. Je vais le faire ce matin. Tu verras, ce n'est rien. Le plus long est de passer les fils pour suturer ensemble l'épiderme. Mais, en réalité, ce n'est pas plus dur que le fouet.

– Quoi... vous endormez pas ? » s'écria Y tremblant.

« Jamais de la vie ! » répondit Anne-Marie en riant. « Tu seras seulement attaché sur l'estrade. Viens.

– Tout de suite ? » demanda encore Y, affolé.

« Mais oui, "tout de suite". Le plus tôt le mieux. Comme cela, tu auras le temps de t'habituer. » Anne-Marie le prit par l'épaule pour le faire lever.

Y céda sous cette main sèche et impérieuse. Il la suivit. Il flageolait sur ses jambes.

Dans la pièce de musique, les filles étaient déjà là.

« Enlève-lui son corset », dit Anne-Marie à Yvonne.

Y paraissait tout pâle, debout devant l'estrade, tandis qu'Yvonne défaisait dans son dos le laçage de haut en bas. Il eut l'impression qu'il se relâchait, qu'il respirait mieux, mais aussi qu'il était soudain beaucoup plus exposé, sans protection, à la complète merci d'Anne-Marie.

Quand il fut attaché comme la fois précédente, Anne-Marie vint entre ses jambes, dressées vers le plafond, et elle lui saisit la peau, à la racine des bourses, dont elle fit un repli. Mais elle remarqua aussitôt : « Ça ne va pas. Il est trop tendu dans cette position. »

Sur les indications d'Anne-Marie, Yvonne détacha les jambes de Y, et les replia en lui faisant toucher les épaules des genoux.

Anne-Marie pinça de nouveau le périnée et parut satisfaite. « C'est parfait : la peau se donne mieux, ainsi. Nous allons l'assurer dans cette position. »

Une sangle fut passée sous l'avancée de l'estrade, refermée en travers des jarrets de Y, et bouclée étroitement. Il avait ainsi la poitrine écrasée sous les cuisses et les pieds à l'équerre, qu'on rattacha ensemble au moyen des anneaux des chevilles et qu'une autre sangle, passée dans les anneaux en haut des colonnes, tira vers le plafond.

« Claire, tu vas lui tenir sa petite affaire rabattue sur le ventre. »

La jeune fille afficha une mine plus que réticente.

Anne-Marie éclata de rire : « Allons, ne tire pas cette tête ! C'est un garçon, il est fait comme cela, il n'y a pas de quoi se mettre dans cet état, ma chérie... »

Y fut mortifié en sentant avec quelle réticence les doigts de la jeune fille le prenaient et le manipulaient pour le préparer à l'opération.

Anne-Marie s'approcha avec une fiole brune et une longue pince dans laquelle elle tenait un coton, et elle badigeonna le périnée d'une solution de permanganate.

Y tressaillit, à la fois de l'appréhension et du froid qu'on lui appliquait là, dans l'intimité tiède de ses jambes. Mais il oublia vite cette sensation lorsqu'il vit ensuite l'instrument dont Anne-Marie s'était munie : il s'agissait de cette sorte de grosse pince dont se servent les cordonniers pour faire des œillets et qui est terminée par une roue, laquelle supporte des emporte-pièce de diamètres différents.

Il fut pris d'un tremblement que même ses liens ne retinrent pas tout à fait. Il voulut dire quelque chose, mais il ne savait que trop bien qu'aucune supplique n'aurait le moindre effet.

Anne-Marie en choisit un de taille moyenne, s'assura qu'il était bien enclenché, et présenta la pince autour du repli de la peau...

Y hurlant, le bas du corps immobilisé dans la sangle, le front mouillé de sueur, les bras tordus en vain dans les anneaux de cuir retenus au mur, ne vit pas Anne-Marie penchée sur lui comme une ravaudeuse, piquant point après point, consciencieusement, puis tirant le fil en arrière pour résorber la boucle.

Tous les jours, on dégrafait à Y son corset pour vérifier l'avancement de la cicatrisation, puis on refaisait son pansement avant de le renfermer dans sa gangue.

Une semaine plus tard, en présence des trois filles, Anne-Marie arriva avec de petits ciseaux dont elle passa les lames sur la flamme d'une bougie. Après la douleur de l'aiguille dans la chair à vif, le glissement du fil hors de la peau ne fut plus pour Y qu'un désagréable chatouillement.

Puis Anne-Marie lui introduisit l'anneau d'essai dans le trou qu'elle avait pratiqué, et elle lui demanda de se lever.

Si léger qu'il fût – plus qu'il en avait l'air car il était creux – il pesait. Le métal entra dans la chair comme un instrument de supplice. Que serait-ce lorsque s'y ajouterait le disque qui pèserait davantage ? Cet appareil barbare apparaîtrait au premier regard.

« C'est probable », sourit Anne-Marie quand Y lui en fit la réflexion. « Tu as tout de même compris ce que veut Sir Stephen ? Quiconque, à Roissy ou ailleurs, lui ou n'importe qui d'autre – même toi devant la glace –, quiconque relèvera ta chemise pour se servir de toi, verra immédiatement ses anneaux à ton ventre ; et, si l'on te retourne pour te prendre de l'autre côté, son chiffre entre tes fesses. Tant que tu seras debout et immobile, ton organe au repos et les fesses jointes, tu pourras éventuellement échapper à un médecin qui t'examinerait négligemment ; mais pas s'il te demande de t'allonger sans sous-vêtements. » Elle glissa la main entre les jambes de Y, et, attrapant l'anneau, le tira d'un petit coup sec, ce qui lui arracha un cri. « Sans compter qu'il prévoit probablement aussi de pouvoir t'attacher

par là. L'anneau n'est pas seulement un symbole, c'est un réel outil de ton esclavage. Et si tu pourras un jour faire li-mer les anneaux, le chiffre, tu ne l'effaceras jamais.

– Je croyais, » dit Colette, « qu'il était possible d'effacer les tatouages ? » C'était elle qui, sur la peau blanche d'Yvonne, avait inscrit, au-dessus du triangle du ventre, en lettres bleues ornées comme des lettres de broderie, les initiales de son maître.

« Y ne sera pas tatoué. »

Il regarda Anne-Marie.

Les trois filles se taisaient, surprises.

Anne-Marie malgré elle eut une hésitation avant de continuer : « Mon pauvre chou, il faut que je te le dise : tu seras marqué au fer.

– Au fer ? » cria Yvonne.

Anne-Marie caressa avec tendresse le galbe des fesses de Y. « Au fer rouge. Sir Stephen me les a envoyés il y a deux jours. »

Du premier jour, Y avait partagé la vie de la maison. L'oisiveté y était absolue et délibérée, les distractions, monotones. Les filles, et Y avec elles, étaient libres de se promener dans le jardin, de lire, de dessiner, de jouer aux dames, de faire des réussites. Elles pouvaient dormir dans leur chambre, ou s'étendre au soleil pour se brunir. Parfois elles parlaient ensemble, ou deux à deux, des heures entières ; parfois elles restaient assises sans rien dire aux pieds d'Anne-Marie. Les heures des repas étaient toujours semblables, on déjeunait sous la tonnelle, le thé était pris dans le jardin, le dîner avait lieu aux bougies, et il y avait quelque chose d'absurde dans le naturel des deux domestiques à servir ces filles nues, assises à une table de cérémonie.

Y avait continué de porter son corset pendant une semaine, le temps que se cicatrisât l'incision. Quand il avait le besoin de soulager son ventre, Anne-Marie désignait une fille, en général Yvonne ou Colette, car Claire était trop effarouchée par ce service, et celle-ci délaçait Y le long des fesses, restait à côté de lui le temps nécessaire, puis le menait au bidet où elle assurait sa toilette, avant de renfermer la fente par un laçage étroit et méticuleux. On le lui avait retiré au moment de la pose de l'anneau, pour qu'il pût pendre librement.

« Je vais te mettre une simple ceinture de chasteté », avait dit Anne-Marie. « Tu ne m'as pas l'air d'un chien fou, ni d'être très porté sur les filles. Mais si jamais tu tentais quelque chose, je serais impitoyable : il n'y aurait pas de châtiment assez terrible, assez féroce pour te punir. »

Ces mots, et le ton de cette voix, avaient fait frissonner Y.

Et Anne-Marie avait précisé : « Claire, qui m'appartient, est la seule ici qui ait conservé sa virginité ; je ne voudrais pas que, par quelque foucade imprévue, tu me prennes ce qui m'est réservé. »

La sécurité qu'on lui posa avait la forme d'une coquille, de caoutchouc noir, et reprenait le principe du corset en ce que le pénis était engagé dans un petit tuyau conique, débouchant à l'extérieur, soudé à la coque, elle-même retenue à une guêpière par quatre chaînettes qui remontaient, deux le long des aines et deux en travers des fesses. Ainsi l'anneau apparaissait au jour et, la fente de ses reins redevenant libre, il put de nouveau satisfaire à ses besoins sans être assisté. On lui serra la guêpière étroitement et, pour s'assurer que personne ne pourrait le délivrer, on y attacha les chaînettes par de petits cadenas en acier dont Anne-Marie gardait la clé accrochée autour du cou.

Le soir, Anne-Marie nommait une des filles pour dormir avec elle, parfois la même plusieurs nuits de suite, ce qui créait d'âpres jalousies entre elles. Elle la caressait, et se faisait caresser d'elle, le plus souvent vers l'aube, au moment où les rideaux violets, à demi tirés seulement, coloraient de mauve le jour naissant. Elle se rendormait ensuite, après avoir renvoyé la fille dans sa chambre. Yvonne disait qu'Anne-Marie était aussi belle et hautaine dans le plaisir qu'elle recevait, qu'inlassable dans ses exigences. Aucune d'elles ne l'avait vue tout à fait nue. Elle entrouvrait ou relevait sa chemise blanche en jersey de nylon, mais ne l'ôtait pas.

Une nuit Y fut réveillé par des cris et des supplications qui venaient de l'étage. Il finit par sortir de son lit, et il marcha silencieusement jusqu'au bas de l'escalier en haut duquel il vit Claire, à genoux devant la porte d'Anne-Marie, grattant le panneau de ses ongles et suppliant qu'on la laissât entrer. Il assista au moment où, la porte s'ouvrant, Colette sortit de la chambre et où Anne-Marie reçut Claire en pleurs dans ses bras.

« Mais qu'est-ce qu'elle a, » sanglotait la jeune fille, « qu'est-ce qu'elle a donc de plus que moi... »

Anne-Marie sécha ses larmes avec tendresse, en lui caressant doucement les joues et le front, mais elle la consolait tout en l'examinant avec le regard froid d'un dresseur qui mesure les progrès de l'animal qu'il forme, les défauts qu'il doit encore éradiquer. « Tu ne dois plus te laisser aller dans des états pareils, mon petit, tu le sais. Tu me mets chaque fois dans le cas de te punir. Viens, je vais t'attacher dans ton lit. » Puis elle lui passa le bras sur les épaules et la ramena dans sa chambre.

Y l'entendit qui disait encore : « Relève ta chemise de nuit : je vais te fouailler le ventre. » Puis la porte se referma. Anne-Marie ne l'avait pas remarqué dans le noir.

Quand il entendit Claire crier dans la nuit, Y retourna se coucher, rassuré, comme il pensait que Claire devait être rassurée que sa maîtresse fût revenue auprès d'elle.

Ni d'avoir été choisie la nuit pour servir les plaisirs d'Anne-Marie, ni d'avoir été désignée la veille par le sort, ne dispensait de participer au tirage qui déterminait celle qui serait fouettée l'après-midi. À cinq heures, au moment du thé, sous le hêtre pourpre où les fauteuils de jardin étaient groupés autour de la table ronde en granit, Anne-Marie apportait la coupe aux jetons en disant : « C'est l'heure, mes enfants ! »

Chacune des filles en prenait un – sauf Y qui était hors de cause. Celle qui tirait le nombre le plus faible était alors conduite à la salle de musique et disposée sur l'estrade comme Y l'avait été. Il lui restait à choisir entre « gauche » et « droite », c'est-à-dire désigner la main droite ou la main gauche d'Anne-Marie, qui tenait au hasard d'un côté une boule blanche et de l'autre une noire. Noire, la fille était fouettée ; blanche, elle restait seulement exposée jusqu'au dîner. Anne-Marie ne trichait jamais, même si le sort condamnait la même fille plusieurs fois de suite. Le supplice d'Yvonne, qui sanglotait et appelait son amant, fut ainsi renouvelé quatre jours. Ses cuisses, blanches et laiteuses comme sa poitrine, s'écartaient sur une chair rose que l'épais anneau de fer, posé lui aussi, transperçait de façon d'autant plus saisissante qu'Yvonne était entièrement épilée. Elle avait expliqué un jour à Y qu'elle s'épilait parce que son maître trouvait qu'ainsi elle était encore davantage

nue. Ses yeux verts, son visage triangulaire faisaient que Y pensait à Joakim chaque fois qu'il la regardait. S'il avait été là, lui, renversé sur cette estrade ? Un jour ou l'autre, il passerait à Roissy, ou ici, et subirait le fouet. Y le croyait d'autant plus volontiers qu'il trouvait que les coups et les fers allaient bien à Yvonne, que sa sueur et ses gémissements étaient doux, et qu'il était doux de les lui arracher.

Car Anne-Marie, à deux reprises, et jusqu'ici pour Yvonne seulement, avait tendu le fouet de cordes à Y, en lui disant de procéder. La première fois, à la première minute, il avait hésité ; au premier cri d'Yvonne, il avait reculé ; mais dès qu'il avait recommencé de frapper et qu'Yvonne avait crié de nouveau, plus fort, il avait été saisi par un terrible plaisir, si aigu que malgré lui il avait été secoué de joie. Emporté par la musique, il devait se faire violence pour ralentir ses coups et ne pas les appliquer à toute force. Il sentait son organe qui voulait se tendre, empêché qu'il était par l'étroit tuyau où on l'avait comprimé, et sans lequel il se serait certainement enflé dans une envolée exceptionnelle. Ensuite, il était resté près d'Yvonne tout le temps qu'elle était demeurée liée, en lui caressant les cheveux, et ne pouvant se retenir de penser à Joakim.

Anne-Marie ne cachait pas son attirance pour Y : était-ce le silence de Y, sa docilité qui la tentaient ? la guêpière qui, en plus des bracelets du cou, des poignets et des chevilles, barrait son ventre d'un harnais noir et cliquetant ? À peine les traces s'étaient-elles estompées sur les cuisses de Y, qu'elle s'écriait : « Que je regrette de t'avoir dit que je ne te ferais plus fouetter ! Quand tu reviendras... »

Elle se rattrapait en l'exposant tous les jours. Et le matin, pendant que la salle de musique était libre, Y l'occupait, attaché sur l'estrade, les bras ramenés en arrière, les jambes grandes écartées, jusqu'à l'heure où sonnait la cloche du déjeuner. Et Anne-Marie avait raison, il était vrai qu'il ne pouvait songer à rien d'autre, ces deux heures durant, qu'à ses cuisses ouvertes, qu'à la muselière de cuir qui lui sanglait le sexe et le montrait plus saillant encore, qu'à l'anneau qui pesait à son entrejambes, et qui pesa davantage lorsque le disque s'y ajouta ; à rien d'autre qu'à son esclavage et aux marques de son esclavage. Il n'y avait pas jusqu'à ses aisselles qu'il aurait voulu refermer.

Un matin, Colette était entrée avec Claire, venant du jardin, et s'était approchée impudemment entre les jambes livrées de Y. Elle avait retourné le disque qui pendait à

l'anneau, et qui était encore vierge de toute inscription. Elle lui avait caressé doucement, de la pointe de ses ongles courts, l'intérieur des cuisses. « J'ai adoré quand je t'ai fouetté. Pour une fois qu'on peut fouetter un garçon, ça change ! J'espère qu'elle me laissera recommencer. »

Claire était restée à distance, et observait la scène.

Colette passa sous la jambe de Y et vint, à côté de lui, lui toucher la hanche, le flanc, comme on caresse du pouce une belle commode, en bois blond et lustré, pour en mesurer le plein et le rond.

Y tressaillit en sentant l'anneau métallique, attaché au bracelet du poignet de Colette, lui glisser sur le ventre.

« Et toi, t'aimes ça, être exposé sur l'estrade ? »

Y ne sut que répondre.

Colette vint prendre, sur la poitrine du garçon, une des petites pointes brunes cachées au centre des aréoles et, l'attrapant entre deux doigts, la tritura jusqu'à faire tressaillir Y. Plus tard il ouvrit la bouche pour chercher l'air, ce qu'elle n'obtint qu'au bout d'un moment, et en le pinçant plus cruellement.

« C'est qui est ton maître ? » voulut-elle encore savoir.  
« On t'a donné à Anne-Marie ? »

– Non », dit Y en reprenant son souffle comme elle relâchait sa torsion. « Je suis... je suis à quelqu'un d'autre...

– Un homme ?

– Oui.

– Il t'attache, aussi ?

– Oui...

– Il te fouette ?

– Oui.

– Avec quoi ? »

À ce souvenir, une boule monta dans la gorge de Y. Pourtant, il ne voulait pas avoir l'air de se dérober. « Ça dépend. Parfois avec un fouet. Parfois à la cravache.

– Une cravache ? » Colette sembla impressionnée.

« Ton maître arrive demain, Y », dit Anne-Marie en survenant. « Et cette nuit, tu dormiras avec moi. »

C'était la première fois qu'elle le demandait. De sa position, Y vit Claire blêmir.

Le soir, quand elle mena Y dans la chambre, Anne-Marie portait sa longue chemise de nuit blanche et plissée,

ses yeux brillaient et ses cheveux gris, mêlés de fils noirs et coupés courts, lui donnaient un air de grand seigneur exilé, de libertin courageux. Elle lui enleva la guêpière et la coquille. Elle lui défit aussi, entre les jambes, l'anneau qui portait le disque. « Ce sont les dernières heures où tu vas dormir sans tes fers. Ceux qu'on te mettra demain ne pourront plus s'enlever. »

Elle l'emmena dans la pièce où elle s'habillait et où se trouvait une glace à trois pans, et elle le plaça en face pour qu'il pût se regarder. « Et c'est la dernière fois que tu te vois intact », lui dit-elle. Elle le fit pivoter jusqu'à ce qu'il pût s'apercevoir par derrière dans une des glaces latérales. Elle lui passa doucement et longuement la main sur les fesses. « C'est ici, où tu es si plat, si lisse, qu'on t'imprimera les initiales de Sir Stephen, à l'intérieur, et de part et d'autre de la fente de tes reins. Je te ramènerai ici, la veille de ton départ : tu ne te reconnaîtras plus... Viens. »

Y était terrifié, et en même temps il se sentait plongé dans une sorte d'irréalité qui l'anesthésiait, qui adoucissait un peu la perspective de ce qui l'attendait.

Ils retournèrent dans la chambre, mais Anne-Marie s'interrompit, avertie par un bruissement derrière la porte. Elle ouvrit soudainement et découvrit Claire, couchée comme un chien en travers du seuil, la tête posée sur ses mains jointes, les joues brillantes.

Sur l'injonction de sa maîtresse, elle se redressa et s'expliqua en hoquetant : « Maintenant tu couches avec ce garçon... Tu vas me laisser... tu ne m'aimes plus...

– Très bien ! » dit Anne-Marie sur un ton glacial. « Puisque tu veux entrer, entre. »

Claire eut un mouvement de recul, mais Anne-Marie l'attrapa par le bras, et d'une même secousse la fit lever et la poussa à l'intérieur.

Y eut pitié de la jeune fille qu'Anne-Marie menait rudement au pied du lit, de ses larmes, de ses cheveux courts collés aux tempes, et il regardait, fasciné, les petits seins à peine esquissés, soulevés comme des pointes d'asperge, qui demandaient si intensément, et ce soir en vain, les baisers et les caresses de leur maîtresse.

« À genoux ! Puisque tu es possédée par la jalousie, tu vas pouvoir t'en délecter. »

Claire fut agenouillée au pied du lit et ses poignets, par le moyen des utiles bracelets, attachés aux épais barreaux

de laiton. Au travers de cette grille dorée, elle ne pouvait pas ne pas voir tout ce qui allait se dérouler là.

« Sir Stephen ne s'est jamais exhibé devant toi avec d'autres ? » demanda Anne-Marie à Y. « C'est pourtant une torture, inverse de l'exposition que tu connais, qui aide merveilleusement à soumettre les rebelles. » Elle prit tendrement Y par les épaules et le conduisit au lit, dans lequel elle l'étendit sur le dos.

Y ne doutait pas que toutes ces prévenances ne fussent dues qu'au désir d'Anne-Marie d'enflammer la jalousie de Claire, et il fermait les yeux pour ne pas croiser le regard de la jeune fille, juste en face de lui.

Anne-Marie s'allongea, l'examina longuement sans le toucher, comme pour laisser monter son désir à un point d'intensité suffisante, puis elle lui posa la main sur le genou. Elle se glissa lentement à la verticale dans l'étroit passage entre les cuisses, frôla du pouce l'organe qui avait commencé de se soulever et ceux qui s'étaient déjà resserres, puis elle caressa tendrement, comme si elle modelait la glaise d'un buste, le ventre tiède, le creux du plexus, la hanche délicate. Elle posa sa longue main sur la poitrine, à plat, et la fit remonter jusqu'à former, entre le pouce et l'index tendus en U, un petit berceau qui soulevait le sein du garçon, et qui, dans ce balcon, lui donnait un peu de volume. « Regarde, » dit-elle à Claire, « les tiens sont à peine plus gros ! » Puis, avec une grande douceur, elle prit le visage de Y, le tourna vers elle, et l'embrassa sur la bouche, tout en s'assurant que la jeune fille les vît parfaitement.

Son baiser fut intense, et ce n'était pas de ce qu'elle le pénétrait profondément avec la langue que Y le ressentait, mais plutôt de la pression vibrante qu'elle lui appliquait sur les lèvres, de la cruauté avec laquelle elle lui enfonçait les ongles dans la nuque, et surtout de l'intensité de la prise de son bras autour de son buste.

Quand enfin elle le relâcha, Y ne put s'empêcher de jeter un furtif coup d'œil à Claire. Il la trouva éplorée, le visage inondé de larmes.

Anne-Marie fit se mettre Y à quatre pattes sur le lit, les cuisses tournées vers Claire, et, tandis qu'elle emprisonnait par-dessous les fruits saillants de son ventre, elle lui enfonçait entre les fesses un pouce qu'elle tournait comme une vrille. Y cria, mais de plaisir, et son organe resté si longtemps contenu dans le petit tuyau, se durcit comme une perche, vibrant entre les doigts longs et exigeants.

Claire vit tout : Y étendu sur le flanc, à demi glissé du lit, et Anne-Marie le visage plongé dans l'angle de ses fesses, le maintenant par les hanches, utilisant sa bouche et sa langue et son nez pour mieux le creuser, cherchant à s'enfoncer dans la charnière de son corps ; Anne-Marie couchée tête-bêche sur Y et le mangeant entre les cuisses, tout en lui faisant boire l'eau qu'elle lui répandait sur le visage ; Anne-Marie sous Y, l'enlaçant frénétiquement, la bouche accolée à ses lèvres et lui griffant les épaules, les jambes croisées derrière son dos, agitée de la frénésie d'un chat qui écorche sa proie avec les pattes arrières.

Et Y ne pouvait s'empêcher de regarder Claire les regarder, surtout quand, après un long temps et ayant pris son plaisir, Anne-Marie autorisa Y à s'abandonner au sien, le faisant jaillir de sa propre main sur son ventre, tendu comme une nappe.

Anne-Marie attira Y entre ses bras, et elle éteignit. « Viens maintenant, nous allons dormir. »

Mais l'angoisse du lendemain le tint éveillé. Et, tandis qu'Anne-Marie se reposait contre lui, il entendait à ses pieds le souffle inégal de Claire coupé de reniflements.

La courte nuit d'été s'éclaircit lentement, et vers quatre heures du matin le jour noyait les dernières étoiles. Y, qui avait fini par s'endormir, fut tiré du sommeil par la main d'Anne-Marie qui repoussait ses genoux joints et se faufilait au creux de ses jambes. Mais elle voulait seulement le réveiller pour qu'il la caressât, et elle le conduisit selon son caprice. Il lui effleura des lèvres la pointe des seins découverts, tout en lui touchant avec la main le creux du ventre sous la chemise retroussée.

Anne-Marie fut longue à se rendre – et ce n'était pas à Y. Elle ne s'abandonnait pas, elle exigeait les caresses sans se soucier de ce qu'éprouvait qui les lui donnait, elle se livrait avec un détachement insolent, le plaisir sur lequel elle ouvrait grands les yeux dans la pénombre était un plaisir anonyme et personnel, dont Y n'était que l'instrument. Il était indifférent à Anne-Marie que Y admirât son visage ou non, qu'il fût excité ou non – et s'il ne l'était pas, était-ce qu'il était impressionné, ou qu'il voulait effectivement se conformer, inconsciemment, à la féminité de cette chambre ? – indifférent que Y l'entendît gémir quand il lui saisit, entre dents et lèvres, la crête de chair cachée dans le sillon

de son ventre. Mais évidemment elle comptait que Claire l'entendît, elle. Anne-Marie ne faisait même pas attention si c'était la première fois que le garçon se trouvait en présence d'une femme adulte – et à part Marion, mais il ne lui avait caressé que les seins, il était vrai que Y n'avait touché les filles de son lycée qu'en leur déposant de légers baisers sur les lèvres. Simplement, elle le prit par les cheveux pour l'appuyer de nouveau contre elle, et ce fut pour lui dire : « Recommence. »

Quand Anne-Marie fit sortir Y du lit et le renvoya dans sa chambre, pour quelques heures de sommeil seulement, il ne put s'empêcher de regarder Claire. Il vit qu'elle était restée à genoux, alors qu'en faisant glisser les anneaux le long des barreaux elle aurait pu se coucher par terre. Son unique fléchissement était d'avoir appuyé son menton sur les bracelets de ses poignets. Elle n'eut pas un regard pour Y ; elle ne quittait pas Anne-Marie des yeux.

Au matin, Yvonne vint chercher Y dans sa chambre et s'occupa de lui, car il était tellement angoissé qu'elle dut l'aider à se baigner, le coiffer, et le parfumer.

Y se sentait trembler intérieurement ; il avait entendu le bruit de la voiture, le portail s'ouvrir : il savait que Sir Stephen était là.

« Allons, viens, » dit Yvonne, « il t'attend. »

Le soleil était déjà haut dans le ciel. Pas un souffle d'air ne faisait bouger les feuilles du hêtre, on aurait dit un arbre de cuivre. Le chien, accablé par la chaleur, gisait au pied du tronc. Le soleil n'était pas encore derrière la plus grande masse de la frondaison et il transperçait l'extrémité de la branche qui, seule à cette heure-là, faisait ombre sur la table, éparpillant sur la pierre des taches claires et tièdes. Sir Stephen était debout à côté, immobile ; Anne-Marie, assise.

« Voilà, » dit-elle lorsque Yvonne eut amené Y devant eux, « il est percé. Les anneaux peuvent être posés quand vous voudrez. »

Sir Stephen regarda Y, entièrement nu, sauf ses carcans. Sans répondre, il l'attira dans ses bras, l'embrassa sur les lèvres, et le souleva pour le renverser sur la table, où il demeura penché sur lui, encore à s'enfoncer dans sa bouche, à lui caresser les cheveux, le cou.

Il se redressa, laissant courir les doigts sur le flanc de Y, et ne jeta qu'un bref regard à son entrejambes, découvert par son membre redressé, où un vide, fascinant et effrayant à la fois, apparaissait dans la chair. Il dit à Anne-Marie : « Tout de suite, si vous voulez bien. »

Anne-Marie prit le coffret de cuir vert qu'elle avait apporté et mis sur un fauteuil, et tendit à Sir Stephen les anneaux disjoints avec le disque qui portait le nom de Y et le sien.

« Faites », dit Sir Stephen.

Y sentit Yvonne lui relever les genoux, puis des mains fines et adroites lui repousser ses organes, enfin le froid du métal qu'on glissait dans sa chair.

Au moment d'emboîter la seconde partie de l'anneau dans la première, Anne-Marie s'aperçut que le ressort était si dur que les tiges n'entraient pas à fond. Elle se résolut à envoyer Yvonne chercher un marteau.

Y attendit sur le dos, les yeux perdus dans la ramure qui le surplombait, immobile comme un objet qui attend d'être réparé.

Quand Yvonne revint, on releva Y et, l'asseyant jambes écartées sur le rebord de la dalle de pierre qui fit office d'enclume, on y appuya une des extrémités de l'anneau puis, en frappant sur l'autre, on put enfin achever de le river. Yvonne tenait les organes de Y contre son ventre pour qu'il ne fût pas blessé ; Sir Stephen regardait sans mot dire.

Quand ce fut fini, il remercia Anne-Marie, et aida Y à se mettre debout.

Y s'aperçut alors que ces nouveaux fers étaient beaucoup plus lourds que ceux qu'il avait provisoirement portés les jours précédents.

« Voulez-vous à présent que nous apposions votre chiffre ? » demanda Anne-Marie.

Sir Stephen acquiesça d'un signe de tête.

Ils allèrent vers la maison, et Sir Stephen soutint par les épaules Y qui chancelait. Il avait été si bien cintré par la guêpière qu'il paraissait prêt à se briser tant il était mince : ses hanches en semblaient plus dégagées, son plexus plus creusé.

Dans la salle de musique où, suivant Anne-Marie et Yvonne, Sir Stephen porta Y plus qu'il ne le conduisit, Collette et Claire se tenaient debout au pied de l'estrade. Pour l'occasion, elles portaient des cuissardes à hauts talons de

cuir noir et brillant, de longs gants assortis, et une sorte de muselière qui leur traversait la bouche comme un mors et leur donnait un air hiératique. À côté de l'estrade, dans un gros poêle noir et rond dont le couvercle avait été ôté, on voyait rougeoyer des braises intenses.

Anne-Marie prit les sangles dans le placard. Elle fit asseoir Y sur l'estrade mais, avant de le coucher comme à l'habitude, elle lui ouvrit la bouche et lui enfonça entre les dents un bâillon. Il était constitué d'une grosse balle de latex qui se collait au palais et écrasait la langue, et il était maintenu par des lanières de cuir dont deux passaient sous les oreilles et se fixaient derrière la nuque, et deux autres remontaient en travers des pommettes au-dessus des oreilles et se refermaient sur l'occiput.

Dès qu'il fut muselé par ce harnais, l'effroi de Y redoubla. La boule distendait ses mâchoires comme une poire d'angoisse, et ne pouvoir les refermer multipliait son épouvante comme un reflet se répète entre deux miroirs.

Anne-Marie le poussa doucement pour l'allonger sur le dos, et lui attacha en arrière les poignets au mur. Elle fit passer sous l'estrade et autour de son ventre une sangle qu'elle serra fortement pour l'immobiliser. Puis elle l'attrapa par les mollets et lui bascula les jambes par-dessus la tête, jusqu'à ce que ses pieds vinssent toucher ses mains, auxquelles elle les attacha en rendant solidaires les anneaux des chevilles avec ceux des poignets.

Ainsi, Y avait proprement les reins dressés vers le plafond, et ouverts. Perdu dans sa terreur, obligé de respirer par le nez seulement, il sentit la main d'Anne-Marie qui le caressait dans le sillon. Il l'entendit qui indiquait où poser les fers, et disait à Sir Stephen : « Touchez-le, là. C'est la dernière fois que vous connaîtrez la douceur de ce petit coin de peau... »

La main de Sir Stephen, à son tour, le caressa, « là », et Y put encore remarquer qu'elle tremblait un peu. Puis il entendit le poêle dans lequel on remuait et, dans un total silence, les volets et la porte-fenêtre qu'on refermait. On ne mit pas de musique. Y aurait pu tourner la tête, regarder. Il n'en avait pas la force.

Soudain, une seule et abominable douleur le transperça, le jetant d'un coup hurlant et raidi dans ses liens comme la lame d'un ressort qu'on relâche. Il ne sut jamais qui avait enfoncé dans la chair de ses fesses les deux fers rouges à la

fois, ni quelle voix avait compté lentement, jusqu'à cinq, ni sur le geste de qui ils avaient été retirés.

Quand on le détacha, il glissa dans les bras d'Anne-Marie, et il eut le temps, avant que tout eût tourné et noirci autour de lui, avant qu'enfin tout sentiment l'eût quitté, d'entrevoir, entre deux vagues de nuit, le visage livide de Sir Stephen.

## LE DAGUET

Tout le temps que dura sa convalescence, Y resta couché sur le flanc, le corps légèrement plié et les jambes, fléchies, dans la position qui sollicitait le moins sa peau. Il ne touchait ni à l'anneau ni au disque qui, comme des pièces d'armure inutiles, gisaient entre ses jambes. Yvonne vint le voir et à plusieurs reprises resta un long moment à parler avec lui du lien qui les unissait à leurs maîtres respectifs. Colette vint aussi, suivie de Claire comme d'une ombre, mais ce fut pour demander à voir les marques. Y les leur laissa regarder, et il observa avec satisfaction les yeux de Claire que l'effroi ouvrait en grand.

Quand il recommença de se lever, Y remarqua que le fer qui trouait son périnée, juste sous les bourses, augmenté du disque gravé qui disait en toutes lettres qu'il était la propriété de Sir Stephen, descendait au niveau du bout de son pénis au repos, et à chacun de ses pas bougeait entre ses jambes comme le battant d'une cloche, le disque étant plus lourd que l'anneau auquel il pendait. Les traces imprimées par le fer, hautes de deux doigts et larges de moitié, étaient creusées dans la chair comme par une gouge, à deux ou trois millimètres de profondeur. Y ne les apercevait que difficilement en se tortillant devant la glace à trois pans d'Anne-Marie, mais en les effleurant il les percevait sous le doigt.

Sir Stephen reconduisit Y à Paris quelques jours avant la fin de juillet. De ces fers et de ces marques, Y éprouvait une fierté insensée. Joakim eût été là, au lieu de tenter de lui cacher qu'il les portait, comme il avait fait des traces de coups de fouet que Sir Stephen lui avait infligés les derniers jours avant son départ, il aurait couru le chercher pour les lui montrer. Mais Joakim ne reviendrait que huit jours plus tard. René n'était pas là non plus.

Durant ces huit jours, Sir Stephen demanda à Y de se trouver de nouveaux vêtements. Celui-ci choisit une longue chemise de coton qu'une fermeture-éclair fermait ou ouvrait de haut en bas, et dont le bleu clair mettait en valeur le hâle qu'il avait acquis pendant les semaines de convalescence passées à Samois ; et une tenue de tennis, composée d'un short blanc à ceinture élastique qui s'enlevait d'un geste, porté avec un petit polo Lacoste qu'il suffisait de retrousser pour que le buste fût quasi nu, et, même sans le retirer, où l'on pouvait passer la main dans le col, que Y devait toujours garder déboutonné, si l'on désirait seulement profiter de la délicatesse du cou. De maillot de bain, il n'était pas question, Y ne pouvait en porter, étant défini qu'il ne devait jamais rien avoir qui ressemblât à un slip. Sir Stephen lui dit que cet été, quand il se baignerait, il se baignerait nu.

Avec sa tenue de tennis blanche, ou la chemise longue, plus stricte et rehaussée au poignet par la gourmette qu'Anne-Marie lui avait rendue, Y avait l'air d'un garçon sage comme une gravure de mode. Partout où Sir Stephen l'emmenait, on le prenait pour son fils, ou pour son neveu, d'autant plus que maintenant Sir Stephen définitivement le tutoyait – Y continuait à lui dire « vous ». Seuls tous deux dans Paris et se promenant dans les rues à regarder les boutiques, ou le long des quais dont les pavés étaient poussiéreux tant il faisait sec, ils voyaient sans étonnement les passants leur sourire, comme on fait aux gens heureux.

Il arrivait à Sir Stephen de pousser Y dans une embrasure de porte cochère, ou sous une voûte d'immeuble, toujours un peu noire, par où montait une haleine de cave, et il l'embrassait, sa main retroussait le polo par-devant, il lui touchait le ventre, la taille, il se glissait par-derrière sous la ceinture du petit short. Il descendait lentement entre les reins, il reconnaissait les légers enfoncements des marques, puis il l'attrapait par l'anneau, et il lui disait qu'il l'aimait. Y, traversé par le plaisir de cette main qui fourrageait son intimité, accrochait ses talons au bas de la porte cochère, dans laquelle la petite entrée ordinaire est découpée, pour se retenir et ne pas tomber. On apercevait un fond de cour où le linge séchait aux fenêtres. Accoudée à un balcon, une jeune fille blonde les regardait fixement, cherchant à deviner ce qu'ils faisaient dans la pénombre, ou bien un chat leur filait entre les jambes. Ils se promenèrent ainsi aux

Gobelins, à Saint-Marcel, rue Mouffetard, au Temple, à la Bastille.

Y avait pu se rendre compte que Sir Stephen aimait à tout instant, quand Y était près de lui, même ne le désirant pas, et pour ainsi dire machinalement, le prendre au ventre chaque fois qu'il le pouvait, saisir et tirer à pleine main ses organes et les anneaux ensemble, ou le découvrir par derrière et le fouiller longuement de ses doigts. Le plaisir que Y lui-même prenait à tenir Joakim, pareillement moite et brûlant, enserré dans sa main, lui était témoin et garant de celui de Sir Stephen.

Une fois, Sir Stephen fit brusquement entrer Y dans un misérable hôtel de passe. Le papier de la chambre était bleu avec d'énormes pivoines dorées, la fenêtre donnait sur un puits d'où montait l'odeur des boîtes à ordures, au-dessus du lit, au plafond, un grand miroir luisait comme un ciel voilé. Si faible que fût l'ampoule de la lampe, on voyait sur le marbre de la table de chevet des épingles à cheveux et de la poudre de riz renversée. Sir Stephen appuya Y dos au mur, et il abaissa lentement la longue fermeture-éclair de sa chemise bleue. Deux pans de ciel découvrirent les flancs minces de Y. Sir Stephen l'embrassa si passionnément qu'il le mordit aux lèvres. Ses mains descendirent sur la poitrine, se crispèrent sur les hanches, lui saisirent les organes – le disque tinta contre l'anneau. Sir Stephen se fit plus lourd, il entraîna Y vers le lit, et ils tombèrent sur le sommier défoncé.

Une autre fois, Sir Stephen avait invité Y à déjeuner et l'avait prévenu qu'il serait avec deux de ses compatriotes de passage. Y fut surpris de le voir arriver quai de Béthune une heure plus tôt qu'il ne l'avait dit, alors qu'il était baigné, mais ni coiffé, ni habillé, et qu'il portait encore la grande chemise blanche qui lui servait de pyjama. Sir Stephen apportait une sacoche à clubs de golf, et il lui dit de l'ouvrir : elle contenait plusieurs cravaches différentes, deux de cuir rouge un peu épaisses, deux fines au contraire et en cuir noir, un fouet de flagellant à longues lanières de cuir brun, chacune repliée et formant boucle à son extrémité, un autre de cordelettes à nœuds, un fouet de chien fait d'une seule et dure lanière de cuir noir dont le manche était tressé, enfin des carcans comme ceux de Roissy, et de belles cordes, de différentes épaisseurs.

Y disposa tout, côte à côte, sur le lit ouvert. Quelque habitude ou quelque résolution qu'il eût, il était pâle comme si le sang l'avait quitté.

Sir Stephen le saisit par les épaules et l'obligea à regarder. « Lequel préfères-tu, Y ? »

Mais Y pouvait à peine parler. À la seule vue de ces objets, il se sentait la bouche sèche. Une sueur lui était venue aux aisselles.

« Bon, » fit Sir Stephen devant son silence, « tu vas d'abord m'aider. » Il lui réclama des crochets X, et ayant trouvé comment disposer, pour faire une manière de décoration qu'il essaya d'abord sur le lit, fouets et cravache entrecroisés, il montra à Y que, face à son lit, un pan de mur libre se prêtait à les recevoir. Il fixa les clous. Avec les carcans et les cordes roulées, Y aurait ainsi, devant lui, la panoplie complète de ses instruments de supplice.

C'était une jolie panoplie, aussi belle que la roue et les tenailles dans les représentations de sainte Catherine martyre, se dit Y, que le marteau et les clous, la couronne d'épines, la lance et les verges dans les tableaux de la Passion. Lorsque Joakim reviendrait... Mais il s'agissait bien de Joakim. Il fallait répondre à la question de Sir Stephen, qui insistait. Peut-être par crainte de le décevoir, il finit par choisir l'instrument qui lui faisait le plus peur, et il se résolut à désigner le fouet à chiens.

Sir Stephen le prit en main et le fit une ou deux fois siffler dans l'air. « Allons, enlève ta chemise. Dépêche-toi. »

Chez La Pérouse, dans un minuscule cabinet particulier du deuxième étage où des personnages à la Watteau, de couleurs claires un peu effacées, ressemblaient sur les murs sombres à des acteurs de théâtre de poupée, Y fut installé sur le divan, un des amis de Sir Stephen à sa droite, l'autre à sa gauche, chacun dans un fauteuil, et Sir Stephen en face. Y était habillé d'une veste de coton beige de type colonial, fermée par des brandebourgs en gros fil tressé, avec de lourds souliers montants en cuir brun, sur lesquels il avait roulé, au ras de la tige, des chaussettes d'un léger kaki, ce qui lui donnait vaguement l'air d'une ordonnance d'officier anglais.

Y ne pensait pas avoir déjà vu aucun des deux hommes. L'un était de l'âge de Sir Stephen, mais un peu rond et bedonnant, et l'autre était un grand jeune homme roux aux

yeux gris, qui n'avait sûrement pas vingt-cinq ans. Sir Stephen leur dit en quelques mots qui était Y, et Y s'étonna une fois de plus, en l'écoutant, de la brutalité de son langage. Mais aussi comment voulait-il donc que fût qualifié, sinon de *prostitute*, un garçon qui consentait, devant trois hommes – sans compter les serveurs du restaurant qui entraient et sortaient – à relever sa chemise pour montrer son sexe, à se le laisser manier jusqu'à ce qu'il fût tendu à la verticale au-devant de son ventre, et dont on voyait, par plusieurs sillons violets en travers de la peau hâlée des cuisses et des fesses, qu'il avait été corrigé par un fouet épais et lourd ? qui se laissait plier par-dessus le dossier d'un fauteuil pour que Sir Stephen pût lui retrousser sa veste, et que ses amis vissent aisément comment il était chiffré et ferré ?

Le repas fut long, et les deux Anglais burent beaucoup, détaillant Y en permanence, mais sans le toucher.

« Now... I'm going to leave him... up to you », dit Sir Stephen après le café. « He's yours. »<sup>1</sup> Puis il embrassa Y légèrement dans le cou, et s'en alla.

Y ne s'y attendait pas du tout. Il fut saisi de panique et dut crisper les poings à s'entrer les ongles dans les paumes pour ne pas se lever aussitôt et s'enfuir en courant.

L'homme le plus âgé, sans bouger de son fauteuil, dit sur un ton modulé, presque chantant : « Come here, my boy. »<sup>2</sup>

Quand Y se mit debout, l'homme le regarda directement, et Y baissa les yeux pour respecter la règle de Roissy. Mais il les détourna ensuite pour éviter de voir, devant lui, les gros genoux ronds, évasés dans le pantalon, qui avaient quelque chose d'obscène.

« Why do you keep your mouth shut ? »<sup>3</sup>

Y tressaillit et aussitôt entrouvrit les lèvres, et comme il s'en voulait d'avoir oublié cette règle élémentaire, pour se faire pardonner si cela se pouvait, il écarta légèrement les pieds et ramena le regard entre les cuisses de l'homme.

Avec une distraction et un dédain affectés, l'Anglais attrapa sur la table une fourchette en argent qui avait servi pour le repas et l'utilisa pour relever le bas de la chemise de Y, au-dessus de sa hanche que, dans un même mouve-

---

<sup>1</sup> « Je vous le laisse. Il est à vous. »

<sup>2</sup> « Viens ici, mon garçon. »

<sup>3</sup> « Pourquoi gardes-tu la bouche fermée ? »

ment, il griffa intentionnellement. Puis, ayant d'un léger geste du menton intimé à Y de retenir la chemise en l'air, il vint lui prendre par-dessous les bourses qu'il souleva, comme on soulève le morceau qu'on va emboucher, afin de découvrir le disque suspendu à son anneau.

Y frissonna en sentant ses organes reposer sur les dents métalliques, et tout particulièrement lorsque l'homme la retira, car il la dressa vers le haut, de telle sorte que les pointes froides glissèrent le long de ses bourses, puis de son membre, qui avait légèrement fléchi mais qui, réveillé par cette caresse perverse, se redressa en tressaillant, comme toujours lorsque Y se trouvait dans une de ces situations de danger qui l'affolaient.

L'Anglais rit. « Take off your shirt. »<sup>1</sup>

Quand Y eut défait les brandebourgs et que la toile beige fut tombée autour de ses souliers, l'homme lui dit encore, sur un ton absent qui était d'autant plus cruel qu'il marquait le peu d'intérêt qu'il avait pour le garçon, autrement que pour le plaisir qu'il comptait en retirer : « Kneel down. In front of me. »<sup>2</sup>

L'Anglais caressa les lèvres de Y avec les pointes de sa fourchette. Puis, soudain, perdant son flegme, il l'attrapa par les cheveux, lui tira brutalement la tête de côté, et le regarda avec une expression d'une rare méchanceté. « His obedience is really incredible, isn't it ? » s'exclama-t-il.<sup>3</sup>

Sans rien dire, le jeune homme roux ne perdait rien de ce qui se passait, et il ouvrit des yeux ronds, comme si l'émotion allait l'étouffer, quand il vit Y déboutonner le gros homme, lui prendre le sexe et le lui caresser avec les doigts par-dessous, avant de l'accepter dans sa bouche. À la fois honteux et fasciné, il regardait les services ignobles auxquels Y se pliait sans protester, jusqu'à se laisser inonder la gorge. Bouleversé par la soumission de Y, ses fers, et ce qu'il avait aperçu des lacérations de son corps, il répondit à peine au salut de son compatriote comme celui-ci quittait la pièce sans un regard pour Y.

Mais au lieu de se jeter sur lui comme Y s'y attendait, Trevor lui dit de se rhabiller, le prit par la main, l'entraîna dans l'escalier sans prêter attention aux sourires narquois

---

<sup>1</sup> « Enlève ta chemise. »

<sup>2</sup> « Mets-toi à genoux. Devant moi. »

<sup>3</sup> « Est-ce que sa docilité n'est pas incroyable ? »

des serveurs et, ayant fait appeler un taxi, l'emmena dans la chambre de l'hôtel luxueux où il logeait.

Là, seul avec Y, il commanda des rafraîchissements et, tant que le garçon d'étage ne fut pas venu et reparti, il attendit en allant et venant, prenant n'importe quel prétexte pour s'occuper, bouger un bibelot, ranger son manteau, et il osait à peine regarder Y planté au milieu de la pièce, les bras ballants, les yeux baissés. Il lui servit un verre de jus de fruit et, s'étant ainsi rapproché de lui, il l'examina de près, détaillant ses cheveux, son oreille, son cou, comme un amateur d'art étudie à la loupe le glacis d'une toile ou le mouvement laissé par le pinceau. Au prix d'un réel effort, il leva une main, qui tremblait, et il lui caressa la joue très doucement, presque avec crainte.

Y, qui de longtemps n'avait plus connu un frôlement aussi suave, aussi timide, fut agité d'un bref frisson qui agita sur son front les mèches de ses cheveux.

Trevor, saisi, retira vivement la main, comme devant une araignée qui surgit de sous un lit. Mais quand il se fut repris, il revint sur Y et lui effleura la tempe, les cheveux, l'oreille, le début de la nuque sensible qui tressaillit sous ses doigts. Il n'eût pas fait autrement avec la porcelaine la plus rare, la plus fragile. Il fixait les lèvres de Y – prudemment tenues entrouvertes – qui lui paraissaient le lieu le plus sensuel qu'il eût jamais approché.

Y d'abord avait été agréablement surpris par cette singulière délicatesse, mais à la longue il ressentait une sorte d'exaspération à ces ébauches de caresses, à ces mouvements qui ne se finissaient pas, à ces effleurements qui n'osaient pas le toucher, et il attendait que le jeune homme se décidât enfin.

Trevor finit par se laisser tomber à genoux devant Y, l'admirant en contre-plongée tel une statue de la Vierge. Aussi effaré, aussi tremblotant qu'un voleur novice, il glissa la main entre les jambes du garçon, sous la chemise, et monta jusqu'à lui toucher l'anneau, qui était chaud de ses cuisses. Tout doucement, il fit tourner Y sur lui-même et retroussa la chemise au-delà des reins. Il fut bouleversé en revoyant les marques du fer et du fouet, et c'était les larmes aux yeux qu'il cajolait les fesses de Y.

Il se releva. Il dénoua lui-même avec des doigts mal assurés les brandebourgs de la veste, et il en ouvrit les deux pans, comme on découvre un cadeau précieux ; il observa les lignes nettes et douces de la poitrine, marquée par les

deux points des tétons ; ses mains s'écartèrent encore, il repoussa la veste sur les épaules, qui glissa bientôt le long des bras. Il semblait pétrifié devant cet être qui s'abandonnait à lui sans réticence, ce garçon si beau, qu'il n'aurait jamais pu espérer séduire.

Devant tant d'embarras, Y n'en pouvant plus prit l'initiative : il posa les mains sur la taille du jeune homme et déboucla la ceinture en cuir. Il se mit à genoux, débouclonna la braguette, et fit tomber le pantalon sur des jambes fines et nerveuses, dessinées de poils blonds. Il attrapa le bord du caleçon, qu'il descendit.

Trevor s'immobilisa en sentant l'élastique glisser sur ses hanches, entraîné par les doigts du jeune garçon, une sensation que, même en rêve, il n'aurait pu imaginer. Puis on prenait son membre raidi, on le portait en bouche. Il se cramponna au bord de la commode, derrière lui, pour ne pas défaillir, mais, lorsque Y accompagna sa caresse d'un doigt le long du raphé, il ouvrit la bouche en aspirant l'air, et ses yeux s'exorbitèrent.

Il l'avait très longue, et Y peinait à en avaler plus que la moitié, mais il compensait en jouant avec les bourses, les serrant entre ses doigts, lui passant l'index entre les fesses.

Trevor ne laissa Y s'en aller qu'à la nuit tombée, après lui avoir avec frénésie labouré la bouche et les reins, qu'il lui meurtrit tant il était dur et roide, enivré de sa propre violence, rendu fou furieux par la soudaine liberté où il était de pouvoir, pour la première fois de sa vie, posséder un garçon de toutes parts – ce qu'il n'avait jamais osé demander à personne.

Le lendemain, lorsqu'à deux heures Y arriva chez Sir Stephen qui l'avait fait appeler, il le trouva le visage grave et l'air préoccupé.

« Trevor est tombé fou amoureux de toi », lui dit-il. « Il est venu ce matin me supplier de te rendre ta liberté, et me dire qu'il voulait vivre avec toi. Il veut te "sauver". » Puis il ajouta : « Tu vois ce que je fais de toi si tu es à moi, Y, et si tu es à moi tu n'es pas libre de refuser. Mais tu es toujours libre, tu le sais, de renoncer d'être à moi. Je le lui ai dit. Il revient à trois heures. »

Y se mit à rire. « Pourquoi il revient ? S'il était pas venu vous voir, vous auriez fait quoi avec moi cet après-midi ? On se serait promené, c'est tout ? Alors, allons nous

promener... Ou bien vous m'auriez pas appelé, peut-être ? Dans ce cas, je m'en vais...

– Non, je t'aurais appelé, mais pas pour nous promener.

– Dites.

– Viens, ce sera plus simple. »

Sir Stephen monta avec Y dans la petite chambre blanche, celle qui était mansardée. À la surprise de Y, elle avait été entièrement réaménagée, vidée, et tous les murs, le plafond, l'envers de la porte, et jusqu'au sol, molletonnés de satin blanc. Deux barres verticales en bois blond, espacées d'un bon mètre, avaient été plantées au milieu, sur toute la hauteur de la pièce. Elles étaient régulièrement percées pour permettre d'ajuster, au moyen de goupilles, la position de quatre anneaux d'acier qui y étaient suspendus, deux en l'air et deux au sol. Norah était là, occupée à tirer un lourd rideau de velours devant l'ouverture de la petite salle de bains.

« Voilà, » dit Sir Stephen, « j'ai fait aménager cette chambre pendant que tu étais à Samoï. Mais elle n'était pas encore finie quand tu es rentré. » Il enleva ses chaussures pour marcher sur le sol moelleux, avança jusqu'à l'une des barres, et se retourna : « C'est que j'ai envie de pouvoir t'entendre crier, Y. »

Y blêmit. Il ne s'attendait pas à cela, mais la peur en l'envahissant fit renaître son excitation.

« C'est pour cela que j'ai fait mettre ce capitonnage. Pour commencer, je vais te confier à Norah. Il est bon que tu saches pourquoi tu la crains. » Il fit signe à la mulâtresse de déshabiller Y.

Y portait ce jour-là une grande marinière beige clair, coupée dans un coton gratté, descendant à mi-cuisses, munie d'une capuche dans le dos dont les extrémités du cordonnet se balançaient sur le devant, et il en avait laissé le col grand ouvert pour avoir le cou libre.

Norah remonta le vêtement et le retira par la tête, ce qu'elle fit sans la moindre caresse, aussi indifférente qu'à un portemanteau. Avec le même zèle, elle lui ôta ses tennis blanches et ses grosses chaussettes, couleur sable mouillé, qu'il avait roulées comme à l'accoutumée. Elle le prit fermement par le coude – comme si elle n'osait pas le toucher en un endroit plus tendre – pour le mener entre les barres où elle l'attacha en croix, jambes écartées et bras en l'air, faisant glisser ses poignets et ses chevilles dans les anneaux qui se fermaient comme des menottes.

Sir Stephen se postant derrière lui, Y sentit soudain contre son dos le rugueux de la veste en tweed. Deux mains passèrent par-dessus ses épaules et lui prirent le visage pour lui renverser la tête en arrière. Y ne voyait plus que le plafond. Quelqu'un touchait l'anneau qu'il avait entre les jambes, le soulevait, le retournait – et ce ne pouvait pas être Sir Stephen car il continuait de lui caresser la tête en lui ramenant les cheveux derrière les oreilles – « mais alors comment ose-t-elle, de quel droit s'autorise-t-elle ? » se demandait-il. Tout à coup elle lui pinça un tétin et le lui tordit. Y poussa un petit cri de colère impuissante. Il pensa qu'elle avait le même geste lorsqu'elle passait en rond le torchon sur les interrupteurs et les poignées de porte pour les nettoyer et les faire briller. Le ventre crispé par la douleur, le corps déhanché, il se sentait lui aussi meuble, accessoire, objet soumis aux règles du ménage.

Soudain, elle l'empauma. Elle le manœuvra dans la peau rêche de sa main, avec une course ferme et impérieuse, et Y sentait son membre étranglé, qui s'enroulait en se tortillant entre les doigts tors. Malgré lui, il monta rapidement. Elle ne le lâcha que lorsqu'il fut complètement tendu. Il était affreusement humilié de n'avoir pu résister aux sollicitations de cette vieille femme.

Il entendit soudain devant lui une espèce de chuintement. Sir Stephen s'écarta, et Y redressa la tête. Son sang se figea : Norah devant lui avait une courte cravache à la main. Ce ne fut pas tant l'instrument de cuir qui lui fit peur que la face noire et fermée, et surtout les yeux brillants. Il ne put s'empêcher de penser que la servante, peut-être descendant d'anciens esclaves, allait se venger sur ce petit Blanc, et que, méthodiquement, elle allait lui faire payer ce que ses ancêtres avaient subi, qu'il ne devait pas attendre la moindre pitié de sa part. Il comprit à cet instant pourquoi effectivement il avait peur de Norah.

Il entendit Sir Stephen dire laconiquement : « Pas le sexe, Norah. »

Une heure plus tard, Trevor arriva et fut mis en présence de Y. Le tableau était effrayant. Effondré entre les deux barres, seulement retenu par les bras, Y avait la poitrine, le ventre, et les cuisses zébrés de fraîches traces de cravache. Il eut pourtant la force de redresser la tête pour sourire à l'arrivant.

Le jeune homme blêmit, balbutia et disparut. Y pensait ne jamais le revoir ; mais il le retrouva à Roissy.

Que Y eût pu hésiter à parler à Joakim de ce que René appelait à juste titre sa véritable condition, c'était ce qu'il ne comprenait plus. Anne-Marie lui avait bien dit qu'il serait changé lorsqu'il sortirait de chez elle : il n'aurait jamais cru que ce pût être à ce point. Il lui parut soudain naturel, Joakim revenu, plus radieux et plus frais que jamais, dorénavant de ne pas davantage se cacher, pour se baigner ou s'habiller, qu'il ne le faisait quand il était seul.

Cependant Joakim prêtait si peu d'intérêt à ce qui n'était pas lui-même qu'il fallut, le surlendemain de son retour, qu'il entrât par hasard dans la salle de bains précisément au moment où Y, sortant de l'eau et enjambant le rebord de la baignoire, fit tinter contre l'émail les fers de son ventre, pour que ce bruit insolite attirât son attention. Il tourna la tête et vit le disque qui pendait entre les jambes de Y. « Qu'est-ce que c'est que ça ?! » murmura-t-il effaré.

« C'est Sir Stephen », répondit Y. Et il ajouta, comme une chose qui allait de soi : « René m'a donné à lui ; et j'ai été ferré... » Et tout en s'essuyant avec la grande serviette de bain, il s'approcha. « Regarde. » D'un coup, il avait tout déballé.

Joakim, qui s'était laissé tomber sur le tabouret, hésita, puis leva la main et prit timidement le disque. Il lut l'inscription. Il entraînerçut aussi, entre les plis de la serviette, les zébrures qui rayaient les cuisses et le ventre.

Puis Y se retourna, laissant la serviette glisser définitivement par terre, écartant à deux mains ses fesses blessées, et présenta le *S* et le *H* qui les creusaient. « Il m'a également marqué à son chiffre », dit Y aussi tranquillement qu'il pût. « Le reste, c'est des coups de cravache. Il me fouette lui-même, en général, mais aussi sa servante noire. »

Joakim regardait Y sans pouvoir prononcer une parole.

Y se mit à rire et voulut l'embrasser.

Joakim épouvanté le repoussa et se sauva dans sa chambre.

Y prit son temps pour finir de se sécher et de se brosser les cheveux. Il mit sa grande chemise blanche, ses mules de cuir et, quand il poussa la porte, il rencontra le regard de Joakim au-dessus du magazine qu'il faisait semblant de lire, installé sur le lit, adossé aux oreillers.

Joakim portait, par-dessus une chemise blanche, un petit pull jaune pâle sans manches, avec des bords-côtes ser-

rés au col et aux emmanchures, qui le faisait paraître tendre et délicat comme une gousse de vanille.

« Tu fais bien l'étonné », ironisa Y. « René t'avait rien dit ? Je sais : il est amoureux de toi.

– Je comprends pas », murmura Joakim. Et avouant du premier coup ce qui le surprenait le plus : « T'as l'air d'en être fier, en plus. Je comprends pas.

– Quand René t'emmènera à Roissy, tu comprendras. Est-ce que t'as déjà couché avec lui ? »

Un voile rose monta au visage de Joakim qui secoua la tête avec une telle mauvaise foi que Y éclata encore de rire.

Il s'assit à côté de lui. « Tu mens, mon vieux, t'es stupide. T'as bien le droit de coucher avec qui tu veux. Et c'est pas une raison pour me repousser. Laisse-moi te caresser. Je te raconterai Roissy. »

Joakim avait-il craint une scène de jalousie de Y, et céda-t-il par soulagement, ou par curiosité, pour obtenir de Y des explications, ou simplement parce qu'il aimait la patience, la lenteur, la passion avec lesquelles Y le caressait ? Il ne répondit pas ; il abandonna son magazine et se laissa glisser sur le lit.

Y s'accouda à côté de lui. Il lui posa la main sur l'épaule et la caressa, passant des doigts sous le bord de son pull, si doux qu'il en était désirable par lui-même. Il approcha le visage à lui frôler la joue. « Embrasse-moi d'abord. Et avec la langue. Faut que tu t'habitues, si tu veux servir à quelque chose, pour René. »

Joakim obéit, et si bien que Y, un instant, en fut troublé.

Il s'écarta pour se reprendre et, retrouvant le rôle du prédateur, il glissa la main sous le bas du pull pour le remonter. Il caressa le ventre plat au travers de la chemise fraîche, défit le pantalon, le tira avec le slip le long des jambes parallèles et, à quatre pattes sur le corps qu'il dépouillait, il frôla de ses lèvres entrouvertes le membre désespérément dressé. Il remonta sa bouche sur le ventre, sur la poitrine, repoussant à mesure les vêtements qu'il chiffonnait, et il lécha les pointes des seins qui saillaient sous sa caresse. Il les suçait, les mordilla, et pendant ce temps, de son pouce et son index tendus, il sollicitait, avec une délicatesse éprouvante, le fruit de Joakim, bandé à se rompre.

Puis Y raconta.

Le récit de Y, pour fidèle et clair qu'il fût, et en dépit de la preuve matérielle que lui-même constituait, parut déliant à Joakim. « Et... t'y retourneras ? » balbutia-t-il.

« À la Toussaint. Je t'emmènerai ; ou René. » Il se courba lentement et vint embrasser tendrement le ventre, doux de sa peau veloutée mais dur des abdominaux qui le sous-tendaient. Il prit dans sa bouche la saillie qui s'étirait vers lui.

Joakim gémit. « Voir, je voudrais bien », admit-il. « Mais voir seulement. »

Y se redressa en considérant le fruit que ses lèvres venaient de découvrir. « Sûrement c'est possible », dit-il, convaincu du contraire. Sa main glissait le long de la tige rigide, avec des mouvements vers le haut qui faisaient s'infléchir Joakim, emporté par les vagues de plaisir qui lui montaient dans les reins, mais qui étaient trop lents, trop mesurés, pour l'amener à finir. Y se disait que s'il pouvait le persuader de franchir les grilles de Roissy, Sir Stephen lui en saurait gré, et qu'il y aurait ensuite assez de valets, de chaînes et de fouets pour apprendre à Joakim la soumission. Il savait déjà que, dans la villa que Sir Stephen avait louée près de Cannes, où Y devait passer le mois d'août avec René, Joakim, et son petit frère – que Joakim avait demandé la permission d'emmener, non qu'il y tînt, mais parce que sa mère le harcelait pour qu'il y fît consentir Y –, il savait que la chambre qu'il occuperait, et où Joakim ne pourrait guère refuser de faire au moins la sieste avec lui, à supposer qu'il passât toutes ses nuits avec René, était séparée de celle de Sir Stephen par une paroi qui semblait pleine mais ne l'était pas, et dont la décoration en trompe-l'œil permettait de voir et d'entendre aussi bien que si l'on eut été à côté du lit. Quand Joakim s'abandonnerait aux caresses de Y, il serait également livré aux regards de Sir Stephen, et il l'apprendrait trop tard pour se défendre. Y se pencha, et reprit entre langue et palais le membre de Joakim, tout en en sollicitant la base de ses doigts déliés. Joakim fut rapidement submergé par le plaisir, et il cria, puis il éclata en petits jets drus au profit de celui qui l'avalait. En goûtant sa semence, il était doux à Y de se dire qu'il livrerait Joakim par trahison, car il se sentait vexé de voir que Joakim méprisait cette condition d'esclave marqué et fouetté dont il était si fier.

Y n'était jamais allé dans le Midi. Le ciel bleu et fixe, la mer qui bougeait peine, les pins immobiles sous le haut soleil, tout lui parut minéral et impressionnant. Il respirait prudemment dans les bois odorants, pleins de cistes et

d'arbousiers, où toutes les pierres, et jusqu'aux lichens, étaient tièdes sous la main. Il s'étonnait du peu d'algues, rares et jaunâtres, rejetées par cette Méditerranée si bleue. Dans le jardin de la villa, qui était une vieille ferme aménagée à neuf, on était loin de la mer. De grands murs à droite et à gauche protégeaient des voisins, complétés par l'aile des domestiques qui donnait dans la cour d'entrée. Sur l'autre façade, celle sur le jardin, au premier étage, la chambre de Y ouvrait de plain-pied sur une terrasse exposée à l'est. La cime de hauts lauriers noirs affleurait les tuiles creuses achevalées qui servaient de parapet ; un lattis de roseaux la protégeait du soleil de midi, le carrelage rouge qui couvrait le sol était le même que celui de l'intérieur. Excepté la paroi mitoyenne de la chambre de Y avec celle de Sir Stephen – une grande alcôve délimitée par une arche et occupée par un treillis –, les murs étaient chaulés de blanc. Les épais tapis écrus sur le carrelage étaient en coton, les rideaux, en toile jaune safran. Le mobilier comportait un lit à l'italienne avec des barreaux et une couverture provençale, jaune aussi, une longue et étroite table paysanne, blonde, cirée comme un miroir, deux fauteuils devant la fenêtre recouverts d'une toile rayée, blanc et bleu indigo, et des matelas cambodgiens, rayés aussi, repliés en trois. Y pouvait se voir en pied dans une haute glace montée en psyché, et il rangeait ses affaires dans une très belle commode ventrue, en noyer, dont les bronzes étaient faussement chinois, avec des personnages à chapeaux pointus comme les chapeaux de plage.

On avait logé le petit Neil tout près de la chambre de Y, et le matin, quand il savait que Y prenait son bain de soleil sur la terrasse, il venait le rejoindre et s'étendre auprès de lui. C'était un jeune garçon très blanc, très fin, les yeux tirés vers les tempes comme ceux de son frère, mais sombres et luisants, ce qui lui donnait un air vietnamien. Ses cheveux noirs étaient coupés droit au-dessus des sourcils, en une frange vernie, et tout aussi droit sur la nuque. Il avait un petit derrière qui disparaissait dans son pantalon, des hanches enfantines, à peine marquées. On aurait difficilement imaginé plus différents que ces demi-frères.

La première fois, Neil avait découvert Y par surprise, en pénétrant en courant sur la terrasse comme un jeune chiot alors que Y s'y trouvait seul, nu, à plat ventre sur une cambodgienne, et les jambes légèrement écartées. Mais ce qui avait révolté Joakim bouleversa Neil de désir et

d'envie. Il interrogea son frère ; les réponses par quoi Joakim crut le dégoûter, en lui répétant ce que Y lui avait raconté, ne changèrent rien à l'émotion de Neil, au contraire. Il était tombé amoureux de Y. Il parvint à se taire plus d'une semaine, puis une fin d'après-midi, il s'arrangea pour se trouver seul avec Y.

Il avait fait moins chaud que de coutume. René, qui avait nagé une partie de la matinée, dormait sur le divan d'une pièce fraîche au rez-de-chaussée, et Joakim, piqué de voir qu'il préférait faire la sieste, avait rejoint Y dans son alcôve. La mer et le soleil l'avaient déjà doré : ses cheveux si clairs paraissaient presque blancs, ses sourcils, ses cils, le duvet de son ventre semblaient poudrés d'argent. Pour que Sir Stephen – dont Y se disait qu'il eût, à la place de Joakim, perçu la présence invisible – pût le voir en détail, Y avait eu soin à plusieurs reprises de lui ouvrir les jambes, en les lui maintenant dirigées vers la paroi à claire-voie. Les volets étaient tirés, la chambre presque obscure, mais des rais de clarté à travers les bois mal jointés éclairaient en plein le corps du garçon. Au milieu de ses vêtements en bataille, descendus, retroussés, les uns chiffonnés, les autres déboutonnés, Joakim avait gémé plus d'une heure sous les caresses de Y et, enfin, la tête rejetée en arrière, les bras entrecroisés dans les barreaux de bois qui formaient la tête du lit, il avait commencé de crier lorsque Y, le tenant rassemblé entre ses mains, se mit à mordre lentement la crête de chair d'où s'était déroulée la fine peau qui aurait dû la protéger. Y le sentit brûlant et raide sous ses lèvres, il le fit encore se tordre sans relâche, jusqu'à ce qu'il ne pût plus retenir les reins qui se soulevaient vers lui. Alors il s'écarta et, pour que Sir Stephen ne perdît rien, ce fut de ses doigts seulement qu'il accompagna l'émission des longs jets de substance nacrée, qui s'étalèrent en rayons sur le ventre du garçon. Puis Joakim retomba dans les draps, ressorts cassés, souillé, moite de plaisir.

Ils avaient dormi ensemble, mais Joakim était réveillé et prêt quand, à cinq heures, René vint le chercher pour aller en mer avec Neil, sur un petit bateau à voile, comme ils avaient pris l'habitude de le faire, en fin d'après-midi, lorsqu'un peu de brise se levait.

« Où est Neil ? » demanda René.

Neil n'était pas dans sa chambre, ni dans la maison ; on l'appela dans le jardin. René alla jusqu'au petit bois de

chênes-lièges qui faisait suite au jardin : personne ne répondit. « Il a dû nous oublier ! »

Et ils partirent sans s'inquiéter davantage.

Ce fut alors que Y, étendu comme à l'accoutumée nu sur sa terrasse, car il faisait encore chaud, aperçut à travers les balustres Neil qui courait vers la maison. Il se releva et eut juste le temps d'enfiler un grand tee-shirt.

Neil entra comme une furie pour se jeter sur lui : « Il est parti, enfin il est parti ! » criait-il. « Je l'ai entendu, Y, je vous ai entendus, j'écoutais à la porte. Tu l'embrasses, tu le caresses. Pourquoi tu me caresses pas, moi, pourquoi tu m'embrasses pas ? C'est parce que je suis noir, et pas beau ? Il t'aime pas, Y, et moi je t'aime. » Et il éclata en pleurs.

« Allons, bon », se dit Y. Il prit un grand mouchoir dans sa commode – c'était un mouchoir de Sir Stephen –, il poussa le jeune garçon dans un fauteuil et, quand ses sanglots furent un peu calmés, il lui essuya le visage. « Calme-toi, Neil. Tu es très mignon, je t'assure. Plus que mignon : t'es vraiment beau. »

Un peu rasséréné, Neil se serra contre lui et lui demanda pardon. « Même si tu veux pas m'embrasser, Y, » gémit-il, « garde-moi avec toi. Garde-moi tout le temps. Si t'avais un chien, tu le garderais bien ? Si tu veux pas m'embrasser, mais que tu veux me battre, tu peux le faire. Mais me renvoie pas.

– Tais-toi, Neil, tu sais pas ce que tu dis », murmura Y en lui caressant les cheveux.

« Oh ! si, je sais bien. Je t'ai vu l'autre matin sur la terrasse. J'ai vu ton anneau, et que t'avais de grandes marques bleues. Et Joakim m'a dit.

– T'a dit quoi ?

– Où t'avais été, Y, et ce qu'on te faisait.

– Il t'a parlé de Roissy ?! »

Neil hocha la tête. « Il a dit aussi que t'avais été, je veux dire que t'étais...

– Que j'étais ?

– Que tu portais des initiales...

– Et puis ?

– Et puis que Sir Stephen te fouette tous les jours.

– Pas tous les jours », corrigea Y. « Mais bon... Et justement il va venir dans pas longtemps. Tu dois t'en aller, Neil. »

Neil, sans bouger, leva la tête vers Y et lui lança un regard plein d'adoration. « Apprends-moi, Y, je t'en supplie. Je voudrais être comme toi. Je ferai tout ce que tu me diras. Promets-moi de m'emmener quand tu retourneras là où Joakim m'a dit.

– Tu es trop petit, encore.

– Non je suis pas trop petit, j'ai bientôt onze ans », cria-t-il, furieux. « Je suis pas trop petit, demande à Sir Stephen », répéta-t-il comme il entra.

Sir Stephen regarda les deux garçons. Il était clair qu'il avait suivi la conversation de derrière la paroi et qu'il venait pour trancher. « C'est d'accord, Neil : tu peux demeurer près de Y. Et je te promets aussi qu'un jour je t'emmènerai à Roissy. Mais, Y, je t'interdis de lui apprendre la moindre caresse, de l'embrasser fût-ce sur la joue, ni de te laisser embrasser par lui. J'entends qu'il arrive parfaitement vierge à Roissy, sans avoir été touché par qui que ce soit... En revanche, Neil, puisque tu ne veux pas te séparer de Y, j'exige que tu ne le quittes à aucun moment, que tu voies aussi bien Y caresser Joakim, que me caresser et se livrer à moi, tout comme être fouetté, ou passé par la cravache quand je l'ordonne à Norah. »

Les baisers dont Y couvrait son frère, la bouche de Y sur la bouche de son frère, les doigts de Y égrenant le sexe de son frère, firent trembler Neil de jalousie et de haine. Mais, blotti sur le tapis dans l'alcôve au pied du lit de Y, comme la petite Dinarzade au pied de celui de Schéhérazade, il regarda Y lié à la tête du lit se tordre sous la cravache de la vieille Norah, Y à genoux recevoir humblement dans sa bouche l'épais sexe dressé de Sir Stephen, Y prosterné écarter lui-même ses fesses à deux mains pour offrir le chemin de ses reins, sans autre sentiment que l'admiration et l'envie. Et tout ce qu'il pouvait faire pour tromper son impatience, était de sucer son pouce et de frotter de l'autre main le trait de sa braguette, où il entretenait une perpétuelle érection.

Peut-être Y avait-il trop compté sur l'indifférence et à la fois la sensualité de Joakim, peut-être Joakim estima-t-il naïvement dangereux pour lui, par rapport à René, de se prêter tellement à Y, peut-être surtout la présence de son frère qui les observait, le bloqua-t-il, toujours est-il qu'il cessa d'un coup de partager le lit de Y pour ses siestes. Vers

le même temps, il sembla qu'il se mît à tenir René, avec qui il passait presque toutes ses nuits et toutes ses journées, comme à distance. Jamais Joakim n'avait eu avec lui l'attitude d'un amoureux. Il le regardait froidement, et quand il lui souriait, le sourire n'atteignait pas ses yeux. En admettant que Joakim fût avec René aussi abandonné qu'il l'était avec Y, ce qui était peu probable, Y ne pouvait s'empêcher de croire que cet abandon n'engageait pas Joakim à grand-chose – alors qu'on sentait René éperdu de désir devant lui, et paralysé par un amour inconnu de lui jusque-là, un amour inquiet, mal assuré de retour, et qui craint de déplaire. « Le voilà donc, » se disait Y, « le voilà venu ce jour dont j'avais tellement peur, où je ne serais plus pour René qu'une ombre dans une vie passée. Et je ne suis même pas triste, il me fait seulement pitié, et je peux le voir chaque jour sans être malheureux qu'il ne me désire plus, sans amertume, sans regret. Pourtant, il y a quelques semaines à peine, j'ai couru le supplier de me dire qu'il m'aimait. Était-ce cela mon amour ? Si léger, si facilement consolé ? Mieux que consolé : je suis heureux. » Mais aussi, qu'était René auprès de Sir Stephen ? Cordes de foin, amarres de paille, boulets de liège. Quel repos, quel délice, l'anneau de fer qui troue la chair et pèse pour toujours, la marque qui ne s'effacera jamais, le bras implacable qui vous couche sur un lit de roc, l'amour d'un maître qui sait s'approprier sans pitié ce qu'il aime.

Un jour qu'ils étaient allés ensemble à Cannes, Joakim et Y seulement, chez le coiffeur pour faire rafraîchir leur coupe, les choses s'envenimèrent entre eux. La Buick les déposa sur le boulevard de la Croisette et ils continuèrent à pied. Alors que Y avait mis un long maillot marin de coton blanc finement rayé de bleu, qui descendait en tuyau de poêle presque jusqu'aux genoux, assorti à des chaussettes blanches roulées sur des tennis, blanches elles aussi, Joakim, dans un pantalon moulant beige et un petit pull ras du cou en lin naturel qu'il portait à même la peau, et dont les reflets argentés le faisaient paraître si lisse, si clair dans le plein soleil, et également si insolent, si inaccessible, éteignait tout autour de lui.

Quand ils entrèrent dans le salon de coiffure, le patron les remarqua et leur proposa le *back room*. « Vous y seriez plus tranquilles... »

Y avait entendu parler de cette pièce privée où dans certains établissements on pouvait, seul ou à plusieurs, se

déshabiller entièrement, un string restant toutefois de rigueur en cas de contrôle de la police, et se faire coiffer par des garçons, nus eux aussi, recevoir des soins raffinés, voire demander ensuite « les finitions ». Mais il sentit aussitôt Joakim se raidir, et il déclina. C'était le début de l'après-midi, il n'y avait d'ailleurs personne dans les grands fauteuils de cuir brun, et les deux garçons coiffeurs disponibles s'occupèrent tout de suite d'eux, des jeunes gens un peu efféminés, mais agréables dans leurs manières. Y, la tête renversée en arrière dans le bac, le cou enveloppé d'une serviette éponge moelleuse que des doigts délicats avaient glissée sous le col de son maillot avec le même soin que s'il se fut agi d'une chemise de luxe, aima comment on lui massait doucement le crâne dans le shampoing, comment on le rinçait en retenant d'une main attentionnée l'eau le long de ses tempes, comment le peigne ramenait tendrement ses cheveux en arrière. Devant la glace, et pendant que les lames légères virevoltaient tout contre ses tempes, Y observait par le jeu des reflets le visage impassible de Joakim qui, sous la discrète pression d'une main, acceptait d'incliner la tête d'un côté puis de l'autre, tandis que les ciseaux effilés, en se glissant sous la pointe de ses cheveux, faisaient s'envoler des étincelles dorées. Y frissonna quand la lame acérée du rasoir lui passa sur la nuque, à petits coups, puis derrière les oreilles.

En sortant, ils prirent des glaces à la terrasse de « La Réserve », le cou encore irrité des petits cheveux que la brosse en fin poil de blaireau n'avait pas réussi à ôter tout à fait.

Joakim se fit aborder par un ancien camarade qu'il rencontra par hasard et qui passait aussi ses vacances à Cannes. Il l'invita à leur table. Le garçon avait un certain charme, mais il se tenait là, droit et gauche, et qu'il fût amoureux allait sans dire, il suffisait de le voir dévisager Joakim. Quoi de surprenant ? Ce qui l'était davantage, c'était Joakim. À demi allongé dans le fauteuil, il écoutait le garçon qui parlait timidement d'anciens souvenirs communs, de projets nébuleux. Il faisait « oui » et « non » de la tête. Y était assis en face de lui, et le garçon entre eux était habillé d'un tee-shirt blanc sur lequel il gardait, malgré la chaleur, un petit Perfecto brun en cuir luisant, terminé par une bande de tissu à côtes élastiques, qui ne cachait même pas la ceinture du jean et laissait entièrement visibles les fesses et la ligne des cuisses.

Y n'eut pas de peine à remarquer que Joakim, de ses yeux baissés, à l'abri de ses cils immobiles, guettait le désir du garçon serré dans la toile étroite, en croyant que personne ne s'en apercevrait.

Un sourire fugitif passa sur les lèvres de Y quand Joakim se pencha pour reposer sur la table son verre d'eau glacée et que leurs regards se croisèrent. Y comprit que Joakim se rendait compte qu'il était deviné.

Mais Joakim n'en fut pas dérangé, au contraire, il fixa Y effrontément, et ce fut Y qui rosit. « T'as trop chaud ? » ironisa-t-il. « On s'en va dans cinq minutes. D'ailleurs, ça te va très bien, de rougir. » Joakim eut un rictus moqueur et, content de son assurance, il leva les yeux vers son ancien camarade avec cette fois un sourire d'une telle innocence, d'un si tendre abandon, qu'il semblait impossible que le garçon ne bondît pas pour l'embrasser.

Mais non, il était trop pusillanime, il laissa Joakim se lever, lui dire au revoir, lui tendre la main.

Et quand Joakim retira cette main, ce fut en la faisant glisser dans la paume de l'autre avec une mollesse qui en faisait une caresse à peine déguisée. Y se demanda un instant si le garçon n'allait pas défaillir.

La Buick décapotée sortait de la ville et reprenait la route de la haute corniche. Joakim et Y étaient assis à l'arrière, sur la banquette. Le soleil brûlait la mer trop bleue, les palmiers avaient l'air découpés dans la tôle, les promeneurs, de mannequins de cire mal fondue, animés par une mécanique poussive.

« Il te plaît tant que cela ? » demanda soudain Y à Joakim. « Je savais pas que tu t'intéressais à ce point aux garçons. »

– Ça te regarde ?... Et puis, c'est peut-être à force de te fréquenter ? »

Y se mordit les lèvres. « En tout cas, ça regarde René », répliqua-t-il.

« Ce qui regarde aussi René, et Sir Stephen, et, si j'ai bien compris, un certain nombre d'autres personnes, c'est que t'es bien mal assis. Tu vas froisser ton tee-shirt. »

Y ne bougea pas.

« Et je croyais aussi que tu devais garder la bouche ouverte ? »

Mais Y n'écoutait plus. Que lui importaient les intimidations de Joakim ? S'il menaçait de dénoncer Y pour cette

faute vénielle, persuadé que Y avait une peur affreuse de ce qui lui serait infligé s'il parlait, s'imaginait-il ainsi empêcher Y de le dénoncer à René ? Ce n'était pas l'envie qui lui en manquait. Mais René ne supporterait pas d'apprendre que Joakim lui mentait, qu'il désirait disposer de lui-même et aller avec d'autres. Comment faire sentir à Joakim que si Y se taisait, ce serait pour ne pas voir René perdre la face, et peut-être avoir la faiblesse de ne pas le punir ?

Quand ils arrivèrent dans la cour de la vieille maison, ils ne s'étaient plus adressé la parole.

En descendant de voiture, Joakim cueillit une tige de géranium blanc dans la bordure de la façade. Y le suivait d'assez près pour sentir l'odeur fine et forte de la feuille, froissée entre ses mains, se mélanger avec celle de la transpiration de Joakim, qui plaquait plus étroitement le lin de son pull et faisait une tache sombre sous ses aisselles.

Dans la grande salle carrelée de rouge et chaulée de blanc, René était seul. « Vous êtes en retard », dit-il quand ils entrèrent. « Sir Stephen t'attend à côté, » ajouta-t-il en s'adressant à Y, « il a besoin de toi, il n'est pas très content. »

Joakim éclata de rire.

Y le regarda, et rougit.

« Vous auriez pu trouver un autre moment », dit René vexé qui se trompa sur le rire de Joakim et le trouble de Y.

« C'est pas ça, » dit Joakim, « mais tu sais pas, René, ton beau soumis, il est pas si obéissant que ça, quand t'es pas là... Regarde son tee-shirt : il est tout froissé. »

Y était debout, au milieu de la pièce, face à René.

René pâlit. Sans doute se moquait-il de la manière dont Y se tenait quand il n'était pas là, car plusieurs fois, même en sa présence, il avait délibérément ignoré divers manquements de Y ; mais devant la provocation de Joakim, il ne pouvait se déjuger. « Tourne-toi », lui dit-il lentement.

Y, paralysé par la perfidie de Joakim, ne bougea pas.

Remarquant la colère qui montait en René, Joakim prit plaisir à en remettre. « Il garde aussi la bouche fermée. Mais ça, tu le verras pas, bien sûr. Ni qu'il raccroche les garçons.

– C'est pas vrai ! » cria Y. « C'est toi ! » Et il bondit sur Joakim.

René le saisit au vol.

Y se débattait encore entre ses bras pour le plaisir de se sentir le plus faible, d'être à sa merci, quand, relevant la tête, il aperçut dans l'embrasure de la porte Sir Stephen qui le regardait.

Joakim s'était rejeté sur le divan, son visage durci par la peur et par la colère.

Y, immobilisé par la poigne de René, cessa de se raidir, et désespéré d'être en faute sous les yeux mêmes de Sir Stephen, répéta, cette fois à voix basse : « Ce n'est pas vrai, je vous jure que ce n'est pas vrai. »

Sans un mot, et sans un regard à Joakim, Sir Stephen fit signe à René de lâcher Y, et à Y de le suivre.

En montant l'escalier, Y se sentait misérable comme un écolier qui va chez le censeur, qui sait que sa faute est honteuse, et qu'il sera renvoyé sans appel.

Mais sur le palier, Y, bousculé contre le mur, attrapé au cou comme un voleur, la bouche ouverte par une langue impérieuse, saisi au ventre et simultanément les reins fouillés par des doigts rudes et vifs, gémit de bonheur et de délivrance au point qu'il crut s'en évanouir. Oserait-il jamais dire à Sir Stephen qu'aucun plaisir, aucune satisfaction, aucune jouissance, n'approchaient la joie qu'il ressentait à la liberté avec laquelle il usait de lui, à l'idée qu'il n'avait avec lui aucun ménagement, aucune limite quant aux façons de posséder son corps ? La certitude où il était que lorsqu'il le touchait, fût-ce pour le tenir ou le battre, que lorsqu'il ordonnait de lui quelque chose, il le faisait uniquement parce qu'il en avait envie, la certitude qu'il ne tenait compte que de son propre désir, comblait Y au point que, chaque fois qu'il en avait la preuve, et souvent même quand seulement il y pensait, une chape de feu, une cuirasse brûlante s'abattait sur lui des épaules aux genoux. Et maintenant encore, comme il restait debout contre le mur, les yeux fermés, murmurant « je vous aime » quand le souffle ne lui manquait pas, tandis que les mains de Sir Stephen, pourtant fraîches comme source sur ce feu, montaient et descendaient le long de lui et le faisaient brûler.

Sir Stephen le quitta doucement, rabattant le maillot rayé sur les cuisses moites, repoussant les mèches tombées en bataille sur le front. « Viens, Y, je te punirai ce soir pour ton écart. Mais on t'attend. » Il ouvrit la porte et ils entrèrent dans la chambre de Y.

Y s'aperçut qu'il y avait là quelqu'un d'autre. Debout sur la terrasse, accoté à la balustrade, une sorte de géant au

crâne nu, un cigare aux lèvres, un ventre énorme tendant sa chemise et son pantalon de toile, regardait Y.

Y s'avança, pressé dans le dos par Sir Stephen qui présenta le nouveau venu en disant « le commandant », sans lui donner d'autre nom, et pour la première fois depuis qu'il avait affaire à des affiliés de Roissy, Y eut la surprise de se voir serrer la main.

Ils revinrent tous trois dans la pièce, laissant la fenêtre ouverte, et Sir Stephen alla près de la table de chevet pour sonner. L'homme s'était installé dans un des fauteuils recouverts de toile rayée bleu et blanc, et Sir Stephen s'appuya à demi sur la table longue, une jambe ballante et l'autre posée par terre. Y, à qui l'on avait montré le lit, s'était assis en relevant son maillot et, dans le silence partagé par les deux hommes, il sentait, outre l'anneau de fer tiède sous ses organes, le doux contact de la couverture en coton contre ses cuisses.

Norah entra, et Sir Stephen lui dit de déshabiller Y, d'emporter ses vêtements, puis de demander à Neil d'apporter à boire. Quand elle l'eut débarrassé de son maillot marin, ses tennis, ses chaussettes blanches, et qu'elle fut partie, Y, repris par l'automatisme de la règle de Roissy, certain que Sir Stephen ne désirait de lui que sa parfaite docilité, demeura debout au milieu de la chambre, pieds à peine écartés, yeux baissés, lèvres desserrées, si bien qu'il devina, plutôt qu'il ne vit, Neil se glisser avec son plateau dans l'entrebâillement de la porte, vêtu d'un tee-shirt noir et d'un jean étroit, noir également, pieds nus, et muet.

Sans doute Sir Stephen s'était-il expliqué sur Neil, comme il avait dû le faire sur Y, car il se contenta de le nommer au visiteur qui ne posa pas de question. Il pria Neil de verser à boire.

Sitôt qu'on lui eut donné du whisky, de l'eau de Seltz et de la glace – et dans le silence le seul tintement des cubes heurtant les verres faisait un bruit déchirant –, le commandant, son verre à la main, se leva du fauteuil où il était resté pendant qu'on déshabillait Y, et s'approcha de lui.

Y crut que de sa main libre, il allait lui prendre les fesses, ou le saisir au ventre.

Mais le commandant ne le toucha pas, se contentant de le regarder de près, depuis sa bouche entrouverte jusqu'à ses genoux disjoints, en tournant autour de lui, attentif aux détails de sa poitrine, de ses cuisses, de ses reins.

Cette attention placide, sans un mot, mais surtout la présence de ce corps gigantesque, si proche, bouleversaient Y au point que son membre se souleva lentement, alors qu'il ne savait pas encore s'il désirait fuir ce pachyderme ou bien au contraire qu'il le renversât et l'écrasât. Il était si troublé qu'il perdit contenance et leva furtivement les yeux vers Sir Stephen pour chercher secours.

Celui-ci sourit. « C'est bientôt ton anniversaire, Y. Tu vas avoir seize ans. Je veux faire une grande fête à cette occasion. Mais il y aura une petite particularité : c'est toi qui seras le cadeau d'anniversaire, le cadeau de la fête. Et comme il faut bien qu'un cadeau soit remis à quelqu'un, je t'offrirai au commandant. » Sir Stephen vint se placer derrière Y, et dans une des siennes il lui prit les deux mains en les réunissant dans le dos. « Naturellement, ce ne sera que le cadeau d'un jour. »

Y, un instant inquiet puis rassuré, se laissa aller contre lui, les yeux fermés, et ce fut dans un rêve, ou tout au moins dans le crépuscule d'un demi-sommeil – comme il avait entendu enfant, à moitié sorti seulement d'une anesthésie, les infirmières qui le croyaient encore endormi, parler de lui, de ses cheveux, de son teint pâle, de son ventre où le duvet poussait tout juste –, qu'il écouta l'étranger faire compliment de lui à Sir Stephen, insistant sur l'agrément des bras bien découplés et de la poitrine plate, de la taille étroite et des cuisses au fuselé particulièrement attirant, de la verge si joliment renflée, mais sans jamais sentir nulle part d'attouchement. Il devina qu'on examinait de plus près la gourmette à son poignet, les fers qui pendaient entre ses cuisses, dévoilés par le demi-soulèvement de son organe. Il entendit que la fête aurait lieu la semaine suivante, et le commandant remercier.

Sur quoi Sir Stephen, prenant Y par la nuque, lui dit de l'attendre avec Neil, et les deux hommes sortirent.

Neil, enivré de joie à l'idée de voir Y ouvert par quelqu'un d'autre que Sir Stephen, dansa autour de lui une sorte de danse de Peau-Rouge et cria : « Il doit l'avoir énorme ! Il est si gros ! Tu crois qu'il t'entrera dans la bouche aussi ? T'as pas vu comme il te regardait la bouche ?... Ah ! que t'es heureux qu'on veuille de toi, Y. Sûrement il te fouettera : il est bien revenu trois fois aux marques où on voit que t'as été fouetté. Au moins, pendant ce temps-là, tu penseras pas à Joakim. »

Était-ce la peine d'être si troublé ? Les paroles de Neil le touchaient au vif. Y soupira : « Mais je pense pas à Joakim tout le temps, Neil, tu es stupide.

– Non ! je suis pas stupide, je sais bien qu'il te manque. »

C'était vrai, mais pas tout à fait. Ce qui manquait à Y n'était pas à proprement parler Joakim, mais l'usage du corps d'un garçon dont il put faire ce qu'il voulait. Neil ne lui eût pas été interdit, il aurait pris Neil, et le seul motif qui l'empêchait de violer l'interdit était la certitude qu'on lui donnerait Neil à Roissy, et que ce serait auparavant devant lui, et par lui, et grâce à lui, que Neil serait livré. La muraille d'air, d'espace, de vide pour ainsi dire, qui existait entre Neil et lui, il brûlait de l'anéantir, et il goûtait en même temps l'attente où il était contraint. Il le dit à Neil.

Mais celui-ci secoua la tête, et ne le crut pas. « Si Joakim était là, et qu'il voulait bien, tu le caresserais.

– Bien sûr », dit Y en riant.

« Tu vois bien... »

Comment lui faire comprendre, et cela valait-il la peine, que non, Y n'était pas tellement amoureux de Joakim, ni d'ailleurs de Neil, ni d'aucun garçon en particulier, mais seulement des garçons en tant que tels, comme on peut être amoureux de l'idée de sa propre image, trouvant toujours plus émouvants et plus beaux les autres qu'il ne se trouvait lui-même. Le plaisir qu'il prenait à voir haleter un garçon sous ses caresses, et ses yeux se fermer, à faire dresser la pointe de sa verge sous ses lèvres et ses dents, à lui fouiller les reins de ses doigts – et le sentir se resserrer autour de lui en l'entendant gémir lui tournait la tête –, ce plaisir n'était si aigu que parce qu'il lui rendait constamment présent et certain le plaisir qu'il donnait à son tour, lorsque lui-même gémissait et se resserrait sur qui le prenait, à cette différence qu'il ne concevait pouvoir être ainsi donné à un garçon, mais seulement à un homme. Il lui semblait en outre que les garçons qu'il caressait appartenaient de droit à l'homme à qui il appartenait lui-même, et qu'il n'était là que par procuration. Sir Stephen fût-il entré quand il caressait Joakim, ces jours précédents où celui-ci venait à l'heure de la sieste auprès de lui, il eût de force, et sans le moindre regret, et bien au contraire avec un plaisir total, maintenu écartées à deux mains les cuisses du garçon pour lui, s'il lui avait plu de le posséder. On pouvait le lancer à la chasse, il était un oiseau de proie naturellement

dressé, qui rabattrait et rapporterait sans faute le gibier. Et il repensait, le cœur battant, à la verge délicate de Joakim, couleur de sable sous le duvet de son ventre, à l'anneau entre ses fesses, plus délicat encore, qu'il n'avait osé forcer qu'avec les doigts, mais bien en face de l'alcôve, alors qu'il savait Sir Stephen, invisible, les observer depuis sa chambre, et il était heureux de cette exposition traîtresse, de cette prison de regards dans laquelle il le tenait enfermé sans qu'il s'en doutât.

Ils attendirent patiemment, le petit Neil assis sur le tapis blanc au milieu de la chambre comme une mouche dans du lait, et Y debout, dos à la commode ventrue qui lui servit d'appui.

Quand la porte se rouvrit, Y se retourna brusquement et les fers entre ses jambes tintèrent contre une des poignées de bronze.

« Neil, » dit Sir Stephen, « va chercher le carton blanc qui est resté en bas, dans la grande salle. »

Neil revenu posa le carton sur le lit, l'ouvrit, et sortit prudemment, en le développant de son papier de soie, l'objet qu'il contenait pour le tendre à Sir Stephen.

C'était une tête de daguet, et c'était un masque. À la fois coiffure et masque, on voyait qu'il était fait pour couvrir toute la tête en ne laissant libre que les yeux, et la fourrure, en véritable pelage d'un daim d'un an ou deux, descendait assez bas pour atteindre la taille, tandis qu'au-dessus deux bois, simples et courts, s'incurvaient en forme de lyre. Dissimulée dans la peau, une armature métallique maintenait rigide la forme des oreilles dressées. Sir Stephen l'enfila sur la tête de Y. Il resserra sur sa nuque une lanière assez large, cachée sous cette manière de cape qui retombait sur le buste, et le masque s'appliqua étroitement aux tempes et le long des joues. Un ajustement néanmoins fut nécessaire pour que le regard de Y se centrât dans l'ovale des paupières. L'espace du museau était vide et au bout les narines, dégagées pour permettre la respiration. Cousue dans le cou, à l'intérieur, était une paire de menottes dans les anneaux de laquelle Sir Stephen fit passer les poignets de Y, ce qui lui fit prendre la même position qu'imposaient les carcans de Roissy, bras repliés sur la poitrine, tandis qu'un large ceinturon de cuir permettait d'ajuster le bas de l'appareil à la taille. Y se regarda dans la psyché : la chape de pelage lui cachait tout le buste, et ses bras repliés lui faisaient comme un sternum proéminent, mais ne masquait

rien de son sexe qui lui parut plus animal que jamais. Il n'était plus qu'une tête de daguet, haute et fragile, sur une paire de jambes, longues et fines.

« Tu es très beau en jeune cerf », lui dit Sir Stephen, et il fit une plaisanterie obscène sur cet animal. « Et tu seras donc, en tant qu'animal sauvage, mené en laisse. Neil, va chercher dans le premier tiroir de ma commode, tu trouveras une chaîne. »

Sir Stephen prit la chaîne que Neil rapporta, dévissa le premier maillon qui était une attache rapide, le passa dans l'anneau que Y portait sous son ventre, puis revissa. La chaîne, pareille à celles avec lesquelles on attache les chiens – c'en était une –, avait plus d'un mètre de long, et se terminait par un mousqueton. Sir Stephen dit à Neil d'en prendre l'extrémité et de marcher devant lui.

Neil fit trois fois le tour de la pièce, tirant Y derrière lui par le ventre, nu en bas, masqué et privé de ses bras en haut.

« Le commandant a raison, » dit Sir Stephen, « il faut aussi te faire épiler complètement. Ce sera pour demain. Pour l'instant, je vais te punir de ton incartade de cet après-midi. »

Y fut cravaché sur les fesses et les cuisses, qui seules apparaissaient sous la cape fauve, et comme il n'était pas attaché chaque coup le faisait se cambrer avec le soubresaut d'une jument à l'instant de la saillie.

Le même soir, et pour la première fois en compagnie de Joakim et de Neil, de René et de Sir Stephen, Y dîna nu, sans le masque mais avec la chaîne, tombant de la chaise entre ses jambes et attachée au pied de la table. Norah faisait le service ; Y fuyait son regard.

Puis, le lendemain, le jour de ses seize ans, ce fut elle qui allongea Y dos contre la longue table de la chambre, qui lui appliqua soigneusement la cire chaude sur le pubis, et, quand elle eut durcie, la lui arracha d'un coup.

Y cria, comme sous le fouet, tant la douleur attendue fut brutale.

Elle acheva son travail minutieusement, à la pince à épiler, recherchant les derniers poils qui subsistaient.

Neil regardait, les yeux écarquillés.

Y se souvint de la fille rousse qui était chez Anne-Marie, Yvonne, et qui disait que son maître la voulait épilée

parce que seulement ainsi elle était tout à fait nue. Y craignit de déplaire à Sir Stephen car sa peau paraissait rougie, mais il se trompait.

Sir Stephen le trouva encore plus émouvant, et lorsque Y eut revêtu son masque, il lui toucha l'épaule presque timidement, comme on fait d'une bête qu'on veut apprivoiser, puis il le coucha sur le lit et s'allongea à son côté. Tout le reste de l'après-midi, sans quitter ses vêtements, il caressa du daguet les fesses et les longues cuisses, le ventre lisse, les bourses serrées, et le membre qui se tenait, raidi, au-dessus, en somme tout ce qui subsistait d'accessible sous le pelage fauve.

Neil ne pouvait détacher les yeux de ce couple étrange, brûlant du désir de le rejoindre, courbé sur son poing qu'il crispait entre ses jambes, consumé par une intolérable frustration.

Le soir, Norah apporta dans la chambre pour eux trois un dîner léger, et Neil libéra Y provisoirement pour qu'il pût avaler quelque chose.

Sur l'endroit où il voulait conduire Y, Sir Stephen n'avait rien dit, ni sur l'heure où ils devaient partir, ni qui seraient les invités du commandant.

Ils partirent une heure avant minuit, dans la Buick. Y, assis sur la banquette arrière, était recouvert d'une grande cape brune de montagne dont le capuchon était rabattu, et dessous était nu et masqué. Neil, qui avait reçu un costume de groom avec une petite casquette sans visière, une veste rouge à boutons dorés, et un pantalon fuseau noir, assis à côté de Y, le tenait scrupuleusement par sa chaîne. Sir Stephen conduisait lui-même. La lune, haute et près d'être pleine, faisait luire par grandes plaques neigeuses la route, éclairait les arbres et les maisons des villages, et laissait les ombres noires comme encre de Chine. Les oliviers ressemblaient à des nuages d'argent flottant au-dessus du sol ; les cyprès, à des plumes noires. Il y avait encore quelques groupes au seuil des portes, mais personne ne faisait attention à cette voiture fermée, sauf des chiens qui aboyaient. La route montait toujours.

Soudain, après avoir longé un bois de chênes verts, la voiture ralentit et s'arrêta devant un mur percé d'une porte cochère. Elle s'ouvrit sur un bref coup d'avertisseur. Sir

Stephen se gara dans une avant-cour, cependant que derrière lui la porte se refermait.

Il descendit et bascula son siège en avant pour permettre aux garçons de sortir. Neil fit glisser des épaules de Y la longue cape qu'on laissa dans la voiture, puis Y posa prudemment, quasi à l'aveuglette, son pied nu sur le pavé frais, en prenant garde que les bois qui ornaient sa tête ne fussent retenus dans le haut de la portière.

Le passage par lequel Sir Stephen conduisit les garçons débouchait sur un cloître à arcades Renaissance, dont trois côtés seulement subsistaient, la cour dallée se prolongeant au quatrième par une terrasse plantée d'un gazon qui paraissait noir. Une vingtaine de couples, de toutes sortes, dansaient dans la cour ; quelques femmes très décolletées et des hommes en spencer blanc étaient assis à de petites tables éclairées aux bougies ; le pick-up était sous la galerie de gauche, un buffet sous celle de droite. La lune donnait autant de clarté que les bougies, et lorsque Y entra dans sa lumière, tiré en avant Neil, petit cornac rouge aux reflets dorés menant ce long animal au sternum saillant, ceux qui l'aperçurent s'arrêtèrent de danser, et les hommes assis se levèrent. « Qui est-ce ? » chuchotaient-ils. « À qui est-il ? »

Sir Stephen fit signe à Neil de s'arrêter et il laissa les garçons, immobiles au centre de la cour, pour se mêler aux invités.

Le commandant s'avança et d'un geste interrompit la musique. Quand il fut aux côtés du dague, il annonça : « Je vous présente Y. C'est son anniversaire aujourd'hui. Il a seize ans. Et c'est lui le clou de la fête ! »

Neil, qui avait été instruit préalablement de tout ce qu'il aurait à faire pendant la soirée, entraîna Y vers le côté du cloître où s'ouvrait la terrasse d'herbe et où un banc de pierre, recouvert d'une cambodgienne, était adossé à un pan qui subsistait de l'ancien mur. Au loin, on devinait en contrebas l'arrière-pays planté d'oliviers. Neil fit asseoir Y, et il resta debout à côté, tenant toujours la chaîne.

Y chercha des yeux Sir Stephen et, le masque le gênant, il ne le vit d'abord pas ; puis il le devina, assis dans un fauteuil à l'autre angle de la terrasse, et il fut rassuré.

La musique avait repris, les invités dansaient de nouveau. Un ou deux couples se rapprochèrent, comme par hasard, en continuant à danser, puis l'un d'eux franchement, la femme entraînant l'homme. Y les fixait de ses yeux cernés par le fauve des poils, et si forte était l'illusion que ce

qui paraissait le plus naturel, qu'on l'interrogeât, aucun des deux n'y songeait, comme s'il avait été un vrai animal, sourd au langage humain.

Cela libéra les autres invités, et ensuite on s'approcha de lui à plusieurs reprises, jusqu'à le toucher, on fit cercle autour de lui, plusieurs fois on lui ouvrit les genoux, en soulevant sa chaîne qui paraissait lui sortir du fondement, ou en apportant un de ces candélabres à deux branches en faïence provençale – et Y sentait la flamme des bougies lui chauffer l'intérieur des cuisses – pour voir comment sa chaîne lui était fixée. Il y eut même un Américain ivre qui la saisit en riant, mais lorsqu'il se rendit compte qu'il avait pris à pleine main et la chair et le fer qui la traversait, il fut brusquement dégrisé, et Y vit naître sur son visage l'horreur et le mépris ; il partit.

Il y eut encore un jeune homme qui fit asseoir, tout contre Y, un garçon très jeune, les épaules nues dans un débardeur blanc, un petit collier de corde au cou, avec un short clair qui lui donnait un air de louveteau en randonnée. Son maître prit le poignet du garçon, le força de caresser le pubis épilé de Y, qui frémit sous la main légère et fraîche, de toucher les bourses, et l'anneau, et le trou où passait l'anneau. Le jeune garçon obéissait en silence, et lorsque le jeune homme lui dit qu'il lui en ferait autant, il n'eut pas un mouvement de recul. Ensuite, il lui ordonna de manœuvrer Y, et l'enfant réussit si bien que le membre se redressa, s'étendit, et pointa le ruban argenté des étoiles.

Mais même en disposant ainsi de Y, même en le prenant comme modèle, ou comme objet de démonstration, pas une seule fois on ne lui adressa la parole. Neil lui-même ne lui avait pas dit un mot. Était-il donc devenu de pierre, ou de cire, ou bien une créature d'un autre monde, du monde animal, et pensait-on qu'il était inutile de lui parler ? Peut-être aussi n'osait-on pas.

Vers la fin de la nuit, alors que la lune faiblissait en descendant vers l'ouest, la musique s'arrêta, et ce fut comme un repos pour les danseurs qui allèrent tous vers les rafraîchissements et reprirent leurs conversations à mi-voix. Si Y voyait toujours Sir Stephen dans la chaise longue, le commandant, lui, semblait avoir disparu.

Soudain, un son étrange roula sous les arcades du cloître. Tout le monde, pris d'une curiosité un peu inquiète, se tut pour essayer de deviner ce que cela annonçait.

Neil, comme à un signal donné, tira sur la chaîne pour lever Y.

Y obéit et suivit Neil, un peu surpris, contournant le banc de pierre et descendant sur la terrasse, où il marcha pieds nus dans l'herbe fraîche jusqu'au milieu de l'esplanade.

Neil s'accroupit entre les jambes de Y et dévissa le maillon rapide qui attachait la chaîne à l'anneau, puis il la ramassa et l'emporta.

Tous les danseurs s'étaient maintenant groupés au bord du cloître et regardaient l'étrange silhouette qui, découpée comme dans un papier de soie brun sur le glacis lunaire des oliviers, surmontée de deux traits aussi fins que des antennes, donnait l'illusion d'un être mythologique, mi-homme, mi-animal.

Le rauquement se fit entendre de nouveau. Cette fois, les invités, qui l'avaient perçu quelque part dans leur dos, furent pris d'un frisson ; ils se rapprochèrent les uns des autres.

Y restait interdit, au milieu de l'esplanade, sans aucune idée de l'origine de ce son effrayant, ni de ce qui allait se passer. Puis il distingua soudain un mouvement qui se glissait derrière les silhouettes alignées. Le feulement se fit entendre une troisième fois, et une voix de femme poussa un cri. Des rires fusèrent, mais aussitôt s'éteignirent. Y voyait surgir, à l'extrémité de la terrasse, mal discernable dans la lueur faible qui éclairait la scène, une forme imposante, hirsute, se balançant souplement sur sa base, et d'où provenait à présent un grondement sourd et continu. Une autre femme, qui découvrit cette apparition en même temps que lui, poussa un cri encore plus aigu, et Y en eut la chair de poule. La chose s'avancait avec une démarche chaloupée, longeant lentement le bord inférieur de la cour, aux pieds des invités, et Y entendait leurs cris de surprise étouffés, leurs chuchotements. Petit à petit, il comprit qu'il s'agissait d'un homme, très grand, très fort, au ventre proéminent, et quand il stationna un instant face à la lune, il discerna que cet homme était, comme lui-même, coiffé d'un masque, mais du masque d'un lion, auréolé d'une formidable crinière. Et le cœur de Y se serra brusquement lorsque, après avoir reconnu le commandant, il vit que ses doigts étaient prolongés par de longs traits, légèrement courbes, effilés et brillants. Malgré lui, il fit un pas sur le côté. Que devait-il faire ? Qu'attendait-on de lui ? Tous les regards étaient bra-

qués dans sa direction. Le commandant-lion soudain se mit en marche. Il était entièrement nu, sauf le masque, qui ne lui couvrait pas les épaules. Il avança vers Y, d'un pas souple et assuré, en suivant une large courbe, comme pour le contourner. Y-le-daguet, sans l'avoir décidé, sous l'empire de la peur, fit encore un pas de côté, puis un autre, encore un autre. Le commandant accéléra son allure et Y, contre toute raison, se mit réellement à courir pour s'enfuir, comme une proie traquée par son prédateur. Le commandant allongea ses enjambées, et malgré son corps massif il se propulsait étonnamment rapidement. Y, le cœur battant, arriva bientôt au bord de la terrasse qui surplombait de deux bons mètres une plantation d'oliviers. Les bras attachés, il ne pouvait sauter : il était enfermé, aussi sûrement que dans l'enceinte d'une arène. Il se remit à courir comme un fou, la gorge nouée par une boule, pris par la certitude qu'il allait mourir. Mais, handicapé par ses mains liées sous son menton et par l'étroit champ de vision que lui laissait le masque, il ne put empêcher que le commandant, en coupant l'angle de sa course, ne parvînt à ses côtés. Affolé, il fit un écart, s'arrêta, repartit d'un bond en sens inverse. L'instant d'après, il entendait déjà se rapprocher les lourdes foulées dont le sol résonnait derrière lui, tout près, hors de sa vue. Ce jeu cruel dura ainsi plus d'une minute. Puis Y trébucha.

Et les spectateurs fascinés virent, comme dans un film passé au ralenti, la silhouette massive du lion sauter avec une incroyable légèreté, se projeter griffes en avant, et retomber sur le petit daim. Les pointes acérées se plantèrent dans son flanc et son dos, le pelage fauve se déchira, et les deux formes réunies se fondirent en roulant par terre. Il y eut un moment de confusion, des mouvements frénétiques, des grondements effrayants. Le masque de daguet se décrocha et l'on vit se dresser la tête hurlante de Y, ses cheveux jaillir comme une vague secouée par le vent, sa bouche grande ouverte se tordre dans un cri terrible, qui était autant de jouissance que d'effroi : l'énorme corps du commandant, recroquevillé contre son dos, agriffé à lui et l'écrasant de tout son poids, l'avait pénétré et le labourait comme s'il n'avait d'autre vue que le transpercer de part en part.

Dans le moment où il fut possédé, défilèrent brusquement devant ses yeux les images de René, de Sir Stephen, de Joakim, de Neil même, et à cet instant il sut que seul comptait le second, celui qui l'avait mené là.

Ce fut le jour venu, tous les danseurs partis, que le commandant enfin se déplia, se retira lentement de Y, et se souleva. À son tour, Y se mit péniblement sur ses jambes, il laissa tomber de ses épaules les derniers lambeaux de son travestissement, et, entièrement nu, mais les mains toujours prises dans les menottes qui s'étaient décrochées du masque, le dos et les flancs marqués de longues et fines balafres d'un brun-rouge qui, à certains endroits, avaient été profondes, il fut ramené au milieu du cloître, où il retrouva Sir Stephen.

Avec un brin de solennité, mais avec une sincérité sans affectation, le commandant remit Y entre les mains de Sir Stephen. Il le rendit, comme on rend un cadeau trop beau, dont on sait bien qu'il n'a été offert que pour le temps de faire semblant, qu'il serait malhonnête de prétendre conserver, et en lui marquant un respect, une déférence, comme à un être infiniment précieux et rare.

## RETOUR À ROISSY

La fin de l'été approchait, et tout semblait réglé : le 31 août Y devait retourner à Roissy et René, revenu d'un voyage en Afrique du Nord, y conduire Joakim et Neil – au moins le laissait-il entendre. Combien de temps les garçons y seraient-ils gardés dépendrait sans doute, pour Y d'une décision que prendrait Sir Stephen, pour les deux frères, des maîtres qu'on leur donnerait à Roissy ; mais de toute façon ils devaient être tous de retour le vendredi 15, jour de la rentrée scolaire.

La joie de Neil était à la mesure de son impatience, et il y avait dans cette joie quelque chose de la naïveté et de la confiance des enfants à l'égard des promesses des grandes personnes. Si heureux qu'il fût, et précisément parce qu'il était heureux, il n'osait y croire, et quand il se surprenait à chanter à mi-voix, il se faisait taire pour conjurer le sort ; il prenait garde de ne jamais poser le pied sur les lignes de jointures des dalles, de ne jamais renverser le sel, ni croiser les couteaux, ni mettre le pain à l'envers.

Y au contraire était inquiet. Ah ! rester immobile pour que le temps s'arrêtât également ! Y détestait l'aube et le crépuscule, où tout vire, quitte sa forme pour une autre forme, si traîtreusement, si tristement. Le fait que René l'eût donné à Sir Stephen, en même temps que la facilité que lui-même après tout avait eue à changer, ne rendait-il pas tout aussi vraisemblable que Sir Stephen un jour pût changer à son tour ? Car Y ressentait quelque chose de nouveau dans la conduite envers lui de son maître. D'abord, il exigeait désormais que dans sa chambre Y fût constamment nu. Même les sandales ne lui étaient plus permises, ni la gourmète, ni aucun accessoire hormis, naturellement, ceux qu'il portait entre les jambes. Ce n'était rien. Si Sir Stephen, loin de Roissy, désirait une règle qui lui rappelât Roissy, était-ce à Y de s'en étonner ? Il y avait plus grave.

Certes, Y s'attendait bien, la nuit de la fête, à ce que Sir Stephen le livrât à son hôte. Certes, il l'avait déjà possédé, en présence de René par exemple, ou d'Anne-Marie et, depuis quelque temps, de Neil, au grand jour. Mais avant cette nuit-là, il ne l'avait jamais, en sa propre présence, fait posséder par quelqu'un d'autre ni partagé avec celui à qui il le confiait. Jamais non plus il ne l'avait livré sans qu'il ne l'en eût châtié ensuite, comme si l'objet même qu'il recherchait en le prostituant était un prétexte à le punir. Cependant, le lendemain de la fête, non. Deux jours se passèrent encore sans qu'il s'approchât de lui. Mélancolique, Y voulut alors renvoyer Neil dans sa chambre, mais Sir Stephen le lui interdit. Y attendit donc que Neil fût endormi pour pleurer sans être vu, et en silence.

Le quatrième jour, alors que seulement se cicatrisaient les grandes balafres que lui avaient laissées les griffes du lion, Sir Stephen entra chez Y à la fin de l'après-midi comme il en avait coutume, il le prit et se fit caresser par lui.

Quand enfin il gémit, et que dans son plaisir il cria son nom, Y se vit sauvé, au point qu'il demanda à voix basse, les yeux fermés, allongé tout de son long sur le tapis blanc, s'il l'aimait.

Mais Sir Stephen ne dit pas : « Je t'aime, Y », mais seulement : « Bien sûr », et il rit.

Était-ce si sûr ?

« Tu iras à Roissy le 31 août », avait-il dit.

« Sans vous ? » avait demandé Y, inquiet.

« Ah ! je viendrai », avait-il répondu.

Un dimanche soir où le ciel était noir d'orage, Sir Stephen envoya Neil prier Y de s'habiller et de descendre.

Y avait entendu une portière de voiture claquer et, par la fenêtre de la salle de bain qui donnait sur la cour, des bruits de voix. Puis plus rien. Alors que devant la psyché il finissait de boutonner une grande chemise blanche, raide d'un repassage impeccable, Neil était remonté en courant lui dire qu'il avait aperçu les visiteurs : ils étaient trois, deux Blancs, un gros et un maigre, et le troisième, au teint foncé, les yeux très noirs, grand et mince. Ils ne parlaient pas français – Neil pensait que c'était de l'allemand.

Allemand ou non, Y ne comprit pas un mot de leur langue, ce dont il ne se préoccupa nullement car ils échan-

geaient avec leur hôte en anglais, mais il ne comprit pas davantage l'indifférence de Sir Stephen. Ce n'était pas qu'il fît semblant de ne pas regarder Y, au moment où le plus corpulent des hommes blancs, avec quelques longs cheveux blond filasse coiffés sur le côté pour masquer sa calvitie, lui attrapait le menton, en lui pinçant les joues dans sa grosse main rougeaude, pour lui renverser le visage et le lui examiner ; ou lorsque l'autre lui passait la main sur les fesses, en la glissant déjà sous la chemise, et en le palpant grossièrement ; au contraire : Sir Stephen riait et plaisantait avec ses hôtes pendant qu'ils courbaient Y en avant pour observer les fers, qui traversaient le périnée comme un anneau d'or au lobe d'une oreille, et il paraissait si parfaitement à l'aise, il avait un détachement si visible, que Y douta s'il n'eût pas préféré la rancune ou le mépris à cet oubli si soudain où, devant lui, il était de lui.

Le plus épais des invités reprit Y, le retourna, et l'embrassa avidement. Y était accoutumé aux odeurs fortes des hommes, mais il reçut là un effluve lourd, quelque chose de gras et d'alcoolisé, de puissamment écœurant, qui lui fit monter le cœur au bord des lèvres, et il aurait défailli si l'autre ne l'avait fermement maintenu par les bras. Pendant ce temps, le maigre s'était agenouillé devant Y et, repoussant la chemise sur le ventre, il s'empara de son membre pour le glisser dans sa bouche et le faire passer d'une joue dans l'autre, dans l'espoir chimérique de lui communiquer quelque raideur. Y se sentit bizarrement partir dans cette bouche, une sensation qu'il n'avait jamais ressentie dans aucune autre, comme s'il allait s'y perdre, s'y fondre, le sentiment infect de se sentir souillé, pollué, avili.

Mais ce qui fut le plus intolérable à Y, ce fut le mépris, et une curieuse pitié, qu'il lut dans le beau regard de celui qui était sans doute un Malais – et qui ne l'avait pas touché –, lorsqu'il se releva, défait et haletant, sa chemise tachée, d'entre les mains des deux hommes qui avaient usé de lui.

Et comme plus personne ne lui prêtait attention, Y s'enfuit dès qu'il put dans le jardin, où il marcha longtemps le long des murs, reprenant son calme grâce à l'eau de l'orage qui lui plaquait les cheveux sur la tête, marquait sa chemise de grandes dégoulinades, et lui lavait les jambes.

Il faut croire que Y leur plut, puisque les deux Blancs revinrent seuls, le lendemain vers onze heures. Cette fois-ci, Sir Stephen les fit monter tout droit dans la chambre, où ils trouvèrent Y qui les attendait, allongé sur le dos, son

corps nu se détachant comme un pain bis sur la couverture jaune safran. En silence, ils entrèrent et firent lentement le tour du lit, lorgnant de leurs yeux exorbités les lignes merveilleuses du garçon étendu devant eux. En présence de Sir Stephen qui observait la scène dos contre la porte, ils se débarrassèrent de leur veste. Le maigre approcha la main de son ventre et commença de se déboutonner, tandis que son compagnon s'asseyait lourdement sur le bord du lit, faisant grincer le sommier. Il attrapa une cheville de Y et, brutalement, il lui écarta les jambes.

Lorsqu'ils partirent, Y sanglotait.

« Pourquoi, Y ? » dit Sir Stephen. Mais il savait bien le pourquoi du désespoir où était Y de s'être vu dans sa propre chambre, et devant lui, traité comme il était rare qu'on osât traiter une fille de bordel et, surtout, comme s'il le prenait lui-même pour telle. Il lui dit qu'il n'avait pas à choisir où, comment, et à qui il devait servir, non plus qu'à juger de ses sentiments.

Il lui demanda de s'allonger sur le ventre et, quand Y se fut mis dans la position qu'il exigeait de lui, bras et jambes écartés, il l'attacha aux quatre montants du lit. Puis il sonna Norah. Il lui ordonna de cravacher Y sévèrement.

Et la servante noire le frappa si cruellement que Y en fut un instant consolé.

Il n'empêche que, passé les larmes et la douleur terrible, il retrouva le sentiment qui l'avait épouventé : une raison autre que le plaisir – en prenait-il encore ? – faisait Sir Stephen le prostituer. Y lui servait de monnaie d'échange ; il payait, il achetait quelque chose avec le corps livré de Y. Une image atroce et grotesque lui traversa l'esprit : la cavalerie de Saint-Georges. Oui, peut-être en était-il sans le savoir la figuration la plus basse quand, à genoux et penché en avant, appuyé sur les coudes, il était chevauché par des inconnus ventripotents et transpirants, bretelles rabattues, culottes effondrées ? Et s'il se faisait battre, ce n'était plus que pour être mieux dressé. Eh bien, de quoi se plaignait-il, de quoi s'étonnait-il ? Encore lié aux barreaux de son lit où il semblait que Sir Stephen, après le fouet, eût décidé de le laisser, et où effectivement il le laissa près de trois heures, Y entendait dans son souvenir sa voix, sa même voix qui l'avait tant troublé, lorsqu'il lui avait dit si lentement, le premier soir où il s'était emparé de lui, l'avait giflé, lui avait déchiré les reins, lorsqu'il lui avait dit qu'il voulait obtenir et obtiendrait de lui, par sou-

mission et obéissance pures, ce qu'il s'imaginait n'accorder que par amour. De qui était-ce la faute sinon de lui-même, s'il suffisait qu'il le fît fouetter pour que Y fût à lui ? S'il devait avoir horreur de quelqu'un, n'était-ce pas de lui-même ? Et si Sir Stephen usait de lui pour d'autres fins que son plaisir, en quoi cela le concernait-il ? « Ah oui, je me déteste », se disait Y. « Aurais-je le culot de me plaindre d'avoir été trompé, de n'avoir pas été averti, cent fois, mille fois, ne sais-je donc pas pour quoi je suis fait ? » Mais il ne comprenait plus s'il se faisait horreur d'être esclave – ou de ne pas l'être assez. Ce n'était ni l'un ni l'autre ; il se faisait horreur de n'être plus aimé. Qu'avait-il fait, qu'avait-il omis de faire pour mériter de ne l'être plus ? « Que tu es fou ! Comme s'il s'agissait de mérite, comme si tu y pouvais quelque chose. » Les fers qui pesaient à son ventre, la marque qui creusait ses reins, il en était, il en avait été fier parce qu'ils proclamaient que celui qui les avait imposés l'aimait assez pour se l'approprier. Fallait-il qu'il en eût honte maintenant où, si Sir Stephen ne l'aimait plus, ils marquaient toujours qu'il lui appartenait ? Car, enfin, Y voulait bien encore lui appartenir.

On était aux derniers jours d'août ; les figues, les raisins violets dans les corbeilles attiraient les guêpes, le soleil était moins blanc et faisait le soir des ombres plus longues ; on racontait qu'il pleuvait à Paris. Mais c'était au tour de Neil d'être en larmes : Sir Stephen avait décidé que René conduirait les deux frères, que lui-même accompagnerait Y et, pour des raisons qu'il ne jugea pas nécessaire d'exposer aux garçons, que les voyages seraient décalés d'un jour. Neil en était désespéré qui ne s'était jamais attendu à entrer dans ce lieu, dont le nom résonnait à ses oreilles comme un enfer désiré, *Roissy*, autrement qu'aux côtés de Y.

Sir Stephen trouva Y dans sa chambre, assis au milieu de la pièce, Neil allongé sur le tapis blanc, les jambes déjetées derrière lui, et pleurant contre les genoux de son ami. Alors que Y était, comme on le lui avait enjoint, entièrement nu, Neil, à qui l'on n'avait encore dicté aucune règle, portait un tee-shirt d'un azur délavé de bas en haut, coloré à la taille et presque blanc sur les épaules, et un jean outremer, étroitement serré sur ses chevilles nues.

« Ce n'est que pour un jour... » disait Y.

« Vous aviez promis ! » s'écria l'enfant en découvrant Sir Stephen. « Vous aviez promis...

– Ce n'est pas possible, mon petit.

– Si vous vouliez, ce serait possible », reprit Neil.

Sir Stephen alla se poster devant la fenêtre, face à la terrasse, et ne répondit pas.

Y caressait les cheveux, noirs et lisses comme de la soie, qui balayaient ses genoux. Il pensait que, si Sir Stephen l'avait vraiment voulu, il eût sans doute été possible d'organiser les choses autrement. Il se pencha sur le petit, lui releva la tête, embrassa ses yeux pleins de larmes. Il jeta un bref regard : Sir Stephen ne bougeait pas. Une allumette craqua, il sentit l'odeur soufrée, entendit la cigarette grésiller. Y prit la bouche de Neil : il avait des lèvres si petites, si délicates, et, surtout, il en avait depuis si longtemps une telle envie !

Neil à l'instant se donna éperdument.

Ce fut son gémissement qui fit se retourner Sir Stephen.

Malgré l'interdiction posée, Y ne lâcha pas le jeune garçon, il continua de fouiller la bouche au goût de chair d'enfant, de sucer les lèvres sucrées de bonbon, de provoquer la langue flexible, vive et rapide comme une anguille, qui ne demandait qu'à jouer avec lui.

Neil gardait les yeux fermés, tout son corps était souple comme un gant, il goûtait Y intensément après l'avoir lui aussi attendu si longtemps.

En deux pas, Sir Stephen fut sur eux. « Déshabille-le », ordonna-t-il tout à coup. « Et caresse-le. Ensuite tu me le donneras. Mais ouvre-le d'abord un peu : je ne veux pas lui faire trop mal. »

Était-ce donc cela ? Ah ! s'il ne fallait que lui donner Neil ! En était-il amoureux ? Impossible. Il semblait plutôt tout simplement incapable, et cela malgré sa parole, d'amener le jeune garçon vierge à Roissy, il ne résistait pas au désir de lui apposer son poinçon avant de l'abandonner à d'autres mains.

Sans un mouvement, Neil se laissa étendre le dos contre le tapis, et sans un mouvement il laissa Y glisser les mains sous son tee-shirt et le remonter. Y lui caressa doucement les flancs, il se promena sur la poitrine, il fit durcir les petits tétons en les sollicitant entre ses doigts, et, à ce moment seulement, Neil rouvrit les yeux.

Sir Stephen fumait, il observait le ventre fin et doux, marqué du nombril parfait, mais il ne touchait pas, il ne s'approchait pas davantage.

Y retourna les bras de Neil pour lui retirer son vêtement, il le souleva sous les épaules, et il fut torse nu. Il se laissait déshabiller comme une poupée.

Y posa la main sur l'étroite braguette. Il la caressa un instant, le temps de reconnaître sous sa paume le petit animal frémissant, puis il dégrafa un à un les boutons nickelés.

Neil, qui cherchait par tous les moyens à ressembler à son modèle, avait adopté la règle à laquelle Y était soumis, et de son propre chef avait renoncé à porter un slip, de telle sorte que le jeune fruit de son ventre, dès que le pantalon fut ouvert, se dressa aussitôt comme un ressort.

Sir Stephen tournait en rond autour du corps blanc de l'enfant, agité des efforts que Y faisait pour extirper ses jambes hors du jean tuyau de poêle.

Neil gémissait quand Y l'effleurait, ouvrait une bouche muette quand on pétrissait ses organes durcis et tendus, la refermait sur les lèvres de Y lorsqu'il lui suçait la langue, serrait les dents quand on le travaillait avec les doigts pour forcer la voie de ses reins.

Bientôt, Y eut la main tachée d'un liquide filant et clair comme de la rosée : ce n'était pas encore de la semence, mais déjà le témoin de son excitation, et de son plaisir.

Sir Stephen s'assit sur le bord du lit.

Y lui amena le jeune garçon à genoux. Devant Neil, plus petit et plus gracile que Y, Sir Stephen semblait deux fois grand comme lui. C'était la première fois que Y voyait Sir Stephen prendre plaisir à quelqu'un d'autre que lui, et aussi, simplement, qu'il voyait son visage dans le plaisir. Comme il était loin ! Oui, il appuyait contre son ventre la tête de Neil, prenant ses cheveux à pleins poings comme il faisait pareillement des cheveux de Y ; Y se convainquit que c'était seulement pour mieux sentir la caresse de la bouche qui l'enserrait, mais n'importe quelle bouche, pourvu qu'elle fût assez docile et assez brûlante, l'eût sollicité de même. Neil ne comptait pas. Mais Y était-il sûr de compter ? « Je vous aime », répétait Y tout bas, trop bas pour que Sir Stephen l'entendît, « je vous aime », et n'osait pas lui dire « tu », même en pensée.

Dans son visage renversé, les yeux gris de Sir Stephen luisaient sous ses paupières presque fermées, comme deux lames de lumière ; entre ses lèvres entrouvertes, ses dents

brillaient aussi ; un instant, il regarda Y le regarder, mais sans pour autant quitter le fleuve où il glissait, ce fleuve où Y croyait l'avoir souvent accompagné. Il y vit un signe funeste : le signe qu'il lui était devenu assez indifférent pour qu'il ne prît même plus la peine de se détourner.

Neil ne cria que sous le poids de Sir Stephen. Il avait été allongé dans le lit sur le dos, les jambes ouvertes et retournées comme une croisée de chemins. Pour cette première fois, il fut écartelé.

Quand Sir Stephen s'en alla, Y prit entre ses bras le petit Neil, qui se pelotonna contre lui, les yeux brillant de larmes, le corps brûlant, mais gémissant d'orgueil. Y le regarda s'endormir, et tira sur eux deux le drap et la légère couverture. Non, Sir Stephen n'était pas amoureux de Neil.

Du métier de Sir Stephen, Y ne s'était jamais inquiété, et René n'en avait jamais parlé. Il était évident qu'il était riche, à la façon mystérieuse dont sont riches les aristocrates anglais, quand ils le sont encore ; d'où lui venaient ses revenus ? René travaillait pour une société d'importation et d'exportation, René disait : « Il faut que j'aille à Alger pour du jute, à Londres pour de la laine, pour des faïences, il faut que j'aille pour du cuivre en Espagne », René avait un bureau, des associés, des employés. Quelle était l'exacte importance de sa situation n'était pas clair, mais enfin cette situation existait, et les obligations qu'elle comportait étaient flagrantes. Sir Stephen en avait, qui peut-être motivaient son séjour à Paris, ses voyages et, songeait Y non sans effroi, son affiliation à Roissy – affiliation qui pour René paraissait simplement la conséquence de celle de son demi-frère. Que savait-il de Sir Stephen ? Son appartenance au clan des Campbell, dont le tartan sombre, noir, bleu-noir et vert, est le plus beau tartan d'Écosse et le plus mal famé – les Campbell ont trahi les Stuarts, à l'époque du jeune Prétendant – ; le fait qu'il possédait, dans les Hautes Terres du Nord-Ouest, face à la mer d'Irlande, un château de granit, petit et compact, construit à la française par un ancêtre du XVIII<sup>e</sup> siècle, et tout semblable à une malouinière. Mais quelle malouinière eut jamais pour cadre pareilles pelouses trempées d'eau, pour manteau pareille somptueuse vigne vierge ? « Je t'emmènerai l'année prochaine, avec Anne-Marie », avait dit Sir Stephen, en montrant un jour à Y des photos. Mais qui habitait le château ? Quelle famille avait Sir Stephen ? Y soupçonnait qu'il avait

été, et peut-être était encore, officier de métier. Certains de ses compatriotes, plus jeunes que lui, disaient « Sir » tout court, comme à un supérieur. Y savait assez qu'il existait dans les îles Britanniques un préjugé, ou un usage singulier, selon lequel un homme se doit de ne parler à sa femme ni d'affaires, ni de métier, ni d'argent. Par respect ? par mépris ? En tout cas, il est impossible d'en faire un grief. Y eût simplement voulu être certain que le silence de Sir Stephen à son égard n'avait pas d'autre origine.

Le 30 août arriva. Le matin, René emmena Joakim et Neil qui remontèrent dans le coupé Bertone. Norah suivrait avec le chauffeur dans la Buick après avoir rendu la maison.

Y resta seul dans la grande maison sèche avec Sir Stephen. Il finit par lui dire, alors que le déjeuner, qu'ils avaient pris à deux s'achevait et que la vieille Norah apportait le café – enhardi sans doute parce que, lorsqu'il s'était levé et avait passé près de Sir Stephen, celui-ci lui avait, machinalement peut-être, comme on fait à un chat ou à un chien, caressé les reins –, Y finit par lui dire, à voix très basse, qu'il craignait de lui déplaire, mais souhaitait l'assurer qu'il le servirait en ce qu'il voudrait.

Sur quoi, Sir Stephen le regarda d'abord tendrement, puis le fit mettre à genoux, lui embrassa la bouche, et, quand il le releva et le garda debout devant lui, lui dit seulement : « Je sais. » Puis il détourna les yeux et ajouta : « Les trois hommes de l'autre jour...

– Les Allemands ?

– Ce ne sont pas des Allemands, mais n'importe. Je voulais simplement t'avertir que l'un d'eux voyage demain par le même train que nous. Nous dînerons ensemble au wagon-restaurant. Il s'appelle Carl. Arrange-toi pour qu'il ait envie de toi, et qu'il te rejoigne dans ton compartiment. »

Y ne demanda pas pour quelle raison. Il était sûr à présent qu'il y avait une raison, et fut désespéré de ne pouvoir chasser l'idée que, si les autres fois Sir Stephen l'avait prostitué sans motif, et pour ainsi dire gratuitement, ce n'était que pour l'y accoutumer et faire de lui l'instrument, l'instrument aveugle, d'autre chose que de son plaisir.

Il fut autorisé à se rhabiller, à remettre la gourmette, et il s'occupa de faire sa valise.

*(Ici s'insère une scène brève, comme une séquence de film.)*

**Train Bleu – Couloir des premières classes – Int. Nuit**

Carl avance le long du couloir. On le voit de dos : c'est un homme corpulent, les cheveux clairsemés et d'un blond filasse, vêtu d'un costume sombre et de souliers de cuir verni. Il tangué en se rattrapant à la main courante tandis qu'il examine les numéros sur les portes. On entend le grondement du train lancé à toute vitesse.

Il frappe au 11.

La porte coulissante s'entrouvre, le visage de Y apparaît dans la pénombre. Sa poitrine est nue dans l'échancrure de son peignoir.

Y

C'est vous ? Entrez vite... *(S'apercevant de sa méprise :)* Oh ! pardon...

Y a reconnu l'homme et, saisi, il le contemple sans ajouter une parole. Carl ouvre complètement la porte.

**Train Bleu – Cabine de première classe – Int. Nuit**

Carl entre et referme derrière lui. Dans le sifflement des vitres et le martèlement des boggies, Carl et Y se font face, debout dans la lumière bleue de la veilleuse. Le rideau du compartiment n'est pas baissé, on devine, sous la lune qui court dans les nuages, une campagne noire et blanche où le vent incline les peupliers le long d'une rivière.

CARL

*(À voix basse, avec un fort accent :)* C'était gentil... Dites encore...

Y ne peut s'empêcher de faire un pas en arrière.

Y

*(Murmurant :)* Je suis pas obligé...

CARL

Vous croyez ?

Carl tend une médaille dans sa main ouverte où figure, en émail noir et sur fond d'acier, le triskèle de Roissy.

CARL

Bien sûr que vous devez faire comme je vous demande.

Carl prend le poignet gauche de Y, là où il porte la gourmette, et la caresse d'un pouce libidineux. Y pâlit ; il a compris le message.

CARL

Dites : « Entrez vite, *mon cœur*. »

Y sait qu'il doit le faire. Il s'en débarrasse :

Y

(*Honteux* :) Entrez vite... mon cœur...

Carl sourit, et maintenant ses doigts glissent de la gourmette pour caresser, avec les mêmes gestes d'appropriation gras et lascifs, l'intérieur du poignet de Y.

Y, rebuté, se retient pour ne pas tirer sa main en arrière.

Tout de suite Carl glisse ses doigts dans la ceinture du peignoir pour le défaire. Il le retourne sur les épaules du garçon et, dans l'ombre de la cabine exiguë, le corps nu de Y paraît celui d'un jeune extraterrestre bleuâtre.

Carl l'examine, il frôle du bout des doigts la poitrine étroite, le ventre tiède, le haut des cuisses, à la manière d'un maquignon qui vérifie la robe d'un poulain. Puis il lui passe la main dans les cheveux, lui prend le visage, lui tord les joues, et, lentement, il lui enfonce un pouce dans la lèvre supérieure, jusqu'à lui entrouvrir la bouche.

CARL

(*Mi-sérieux, mi-ironique* :) Bonsoir, mon cœur...

Carl l'embrasse. Y, écoeuré par cette étreinte, ne peut la supporter davantage, et il se dégage d'un coup. Son dos cogne contre la fenêtre. Le peignoir retenu sur les avant-bras, il ne bouge plus, tétanisé par ce qu'il a fait. Carl le dévisage, incrédule, puis il fronce les sourcils, et son visage tourne, envahi par une méchanceté qui effraie Y.

CARL

(*Très doucement, presque sifflant* :) C'est intéressant, ça... Je vais vous faire fouetter !... bientôt ! à ma façon ! Vous verrez, vous n'oublierez pas... Ça me fera plaisir... Mais, ce soir...

Carl enlève son veston et fait glisser ses bretelles hors de ses épaules. Y dissimule ses efforts pour ne pas le regarder, mais Carl le sent. Il attrape Y par le bras et le lui tord en ar-

rière, jusqu'à ce qu'il crie et soit obligé de se pencher en avant.

Y

*(Gémissant, et furieux de gémir :)* Aïe ! vous me faites mal !

CARL

*(Ricanant :)* J'espère bien...

Sans que sa poigne ne lâche le poignet qu'elle broie, de l'autre main Carl soulève doucement la robe de chambre à demi glissée, il caresse les cuisses, il remonte sur le derrière tendu. Pour la énième fois, un doigt suit le *S* et le *H* qui creusent la chair des fesses, on manipule son anneau, on examine les marques du fouet dont la trame est visible même dans cette pénombre.

D'une secousse, il redresse Y, il lui arrache la robe de chambre et, l'attrapant à la gorge, il l'embrasse. C'est moins un baiser qu'une morsure, ses dents meurtrissent les lèvres de Y, ses doigts fouillent le cou, ils s'y enfoncent, ils cherchent la pomme d'Adam naissante jusqu'à la faire saillir. Quand il s'écarte, une fine traînée de sang marque la commissure de Y.

Le manipulant toujours par le cou, il le tire à lui, il le soulève à demi, il le pousse en arrière et, finalement, le fait chavirer en le basculant sur la couchette. On a le temps de voir Y sur le dos, poitrine galbée comme le torse de marbre d'un jeune Apollon, tête renversée, jambes ouvertes, l'une sur la couchette, l'autre un pied sur le sol, le membre retourné sur son ventre absolument lisse. L'homme se penche, sa main gauche s'appuie sur la hanche de Y, la droite écarte un peu plus la brèche de son pantalon.

Le Train Bleu arrivait à Paris vers neuf heures. À huit heures, Y avait ouvert sa valise pour choisir la façon dont il s'habillerait et, comme la pluie glissait en diagonales contre la vitre, il opta pour un confortable chandail gris, avec un col à larges côtes, fermé devant par un rang de gros boutons bruns, lequel pouvait passer pour une sorte de veste car il lui descendait jusque sur les cuisses. Avec une indifférence à laquelle il ne comprenait rien et qui lui faisait comme une cuirasse autour du cœur, il avait suivi, bien soutenu dans ses baskets blanches d'où dépassait le bord de ses socquettes, les couloirs qui séparaient sa cabine du wa-

gon-restaurant. Il y avait rejoint Sir Stephen pour le petit déjeuner.

L'ambiance était maussade. Le café était trop amer ; les œufs au bacon étaient fades ; l'odeur des cigarettes, le mouvement du train, lui donnaient une légère nausée.

Quand l'homme aux cheveux blondasses vint s'asseoir à côté de Sir Stephen, face à lui, ni le regard que Carl attachait à ses lèvres, ni le souvenir de la docilité avec laquelle, durant la nuit, il avait dû le caresser, ne le troublèrent. Il ne savait quoi le protégeait, le laissait libre d'observer glisser, le long de lui, les bois et les prés, de guetter les noms des stations, de fouiller derrière les arbres et la brume les maisons à l'écart de la voie, de compter les grandes armatures de fer, plantées dans des socles de ciment, qui jalonnaient à neuf la campagne, et dont on voyait à peine les fils électriques, qu'elles se passaient l'une à l'autre, de trois cents mètres en trois cents mètres, jusqu'à l'horizon.

À Villeneuve-Saint-Georges, Sir Stephen proposa à Y de regagner leurs cabines.

Son voisin, sautant sur ses pieds, s'écarta pour le laisser sortir de la banquette.

Y fut-il étonné lorsque Sir Stephen, au lieu d'aller dans sa propre cabine, pénétra avec lui dans la sienne, et, à peine entré, alors qu'il ne s'était pas un instant depuis le départ soucieux de lui, le courba sur la valise posée sur la couchette, et releva le chandail souple sur ses reins ? Il fut, en tout cas, émerveillé, et reconnaissant. À qui l'eût vu ainsi, à genoux par terre, le buste écrasé sur le bagage, tout vêtu, et présentant ses fesses nues encore marquées par la dernière correction de Norah, il ne pouvait paraître que ridicule, et il le savait. Jamais il n'oubliait, lorsqu'on le basculait ainsi, ce qu'il y a de trouble, mais aussi d'humiliant et qui prête à rire, dans l'expression « être troussé », de plus humiliant encore dans cette autre expression que Sir Stephen, comme naguère René, employait au moins à chaque fois qu'il le mettait à la disposition de quelqu'un. Cette honte que les paroles de Sir Stephen lui infligeaient, chaque fois qu'il les prononçait, lui était d'une amère douceur. Mais ce n'était rien auprès du bonheur, mêlé de fierté, on pourrait presque dire de gloire, dont il se sentait comblé lorsqu'il s'emparait de lui, qu'il voulait bien trouver son corps suffisamment à son goût et à son gré pour entrer en lui et l'habiter un instant. Il semblait à Y qu'aucun abaissement, aucune humiliation, ne le paierait assez cher. Tout le temps qu'il le tint

transpercé, balancé contre lui par le mouvement du train, Y gémit. Ce ne fut que dans le lent arrêt du convoi, dans le dernier soubresaut et le dernier fracas des voitures entrechoquées par l'arrivée en gare de Lyon, que Sir Stephen s'abandonna en lui.

À la sortie, sur le terre-plein d'où partent les grands escaliers et où se rangent les voitures particulières, un garçon en uniforme de sous-officier de l'armée de l'air se détacha d'auprès une DS noire, aussitôt qu'il aperçut Sir Stephen. Il salua, ouvrit la portière, s'effaça.

Quand Y fut assis sur la banquette arrière, et pendant que son bagage était placé dans le coffre, Sir Stephen se pencha le temps de lui baiser le front et de lui sourire une fois, puis il referma la portière. La voiture démarra. Y fut si déconcerté qu'il n'eut pas la présence d'esprit d'appeler. Il ne lui avait rien dit, ni au revoir, ni à bientôt, ni adieu ! Y eut beau se jeter contre la vitre pour lui faire signe, c'était trop tard : il parlait avec son porteur, et tournait le dos. D'un seul coup, comme si on lui avait arraché un pansement de sur une plaie, l'indifférence qui avait tout le long du voyage protégé Y disparut, et une seule phrase commença de tourner, tourner, tourner dans sa tête : « Il ne m'a pas dit au revoir ; il ne m'a pas regardé ». La DS filait vers l'est, sortait de Paris ; Y ne voyait rien ; il pleurait.

Il avait encore le visage couvert de larmes lorsqu'une demi-heure plus tard la voiture, entrant dans un bois sur un bas-côté de la route, se gara dans l'ombre d'un chemin forestier où les troncs de grands hêtres brillaient dans le jour gris. Il en fut à peine surpris.

Le chauffeur rabattit le dossier du siège de droite, l'enjamba, et s'assit à côté de Y. Il avait peut-être vingt-cinq ans, avec un visage maigre, dur et sensible, les cheveux blonds presque ras, et des yeux noirs. Il posa la main sur l'épaule de Y et, comme celui-ci ne bronchait pas, encore hébété et tellement habitué à ce qu'on usât de lui, il le déboutonna doucement, tout le long du chandail, de haut en bas, puis il l'attrapa par le bras, sans rudesse mais fermement, et il l'étendit dos sur la banquette. La voiture était basse et les pieds de Y se heurtèrent au plafond quand il lui releva les jambes pour le pénétrer.

Le garçon passa près d'une heure à profiter de Y, de plusieurs façons, sans qu'une seconde celui-ci tentât de se dérober, assuré qu'il en avait le droit, et le seul réconfort qu'il trouva, dans l'angoisse où l'avait plongé le départ

brutal de Sir Stephen, fut le silence absolu avec lequel le garçon, le prenant et le reprenant, et laissant à peine échapper une plainte aiguë au moment du plaisir, alla jusqu'à l'épuisement de ses forces. Il avait, d'un doigt, essuyé la joue mouillée de Y, mais à aucun moment n'avait approché sa bouche de la sienne. Il était clair qu'il n'osait pas, alors qu'il osait parfaitement y enfoncer jusqu'à la garde un sexe si raide et si longuement dressé que chaque mouvement, par lequel il heurtait de ce boutoir le fond de sa gorge, faisait jaillir de Y de nouvelles larmes.

Quand il en eut enfin terminé, Y se redressa et, tandis que le chauffeur disparaissait dans le sous-bois sans doute pour aller uriner, il referma le chandail et se passa les doigts dans ses cheveux emmêlés. Le goût du sperme du garçon lui restait dans la bouche. La pluie avait cessé, mais une buée s'était formée sur les vitres à l'intérieur. Y eut le temps de contempler, tout contre la voiture et coiffant un talus, des digitales pourpres qui étaient si proches qu'il aurait pu les cueillir en ouvrant la fenêtre.

Le chauffeur revenait, refermait la portière, remettait la voiture en marche. Il rejoignit la grand route.

Il ne fallut pas un quart d'heure pour atteindre et traverser un village que Y ne reconnut pas mais, lorsque la DS ralentit, après avoir longé l'interminable mur d'un grand parc, pour s'arrêter devant une grille, il comprit enfin : il était à Roissy.

La voiture entra dans la propriété mais dépassa l'entrée principale, fit le tour du château, et s'arrêta devant une façade couverte de vigne vierge qui ne pouvait être que la petite entrée.

Y descendit tandis que le garçon en uniforme sortait sa valise. La porte de bois plein, peinte en vert sombre et vernie, s'ouvrit sans qu'il eût frappé ni sonné : on l'avait entendu arriver. Il franchit le seuil. Le petit vestibule dallé, tendu de percale glacée rouge et blanche, était vide, sauf le valet qui lui avait ouvert. Juste en face de lui, une glace qui tenait toute la largeur du mur, le reflétait en entier, mince et droit dans son chandail gris, avec la porte qui se refermait derrière lui, son imperméable sur le bras, sa valise à ses pieds, et ce brin de bruyère à la main, qu'il avait machinalement accepté quand le garçon le lui avait tendu, enfantin et dérisoire *keepsake*, qu'il n'osait jeter sur les dalles cirées, et qui le gênait sans qu'il sût pourquoi. Mais si, il savait : qui donc lui avait dit que la bruyère cueillie dans la forêt

portait malheur ? Il eût encore mieux valu prendre des digitales auxquelles sa mère lui défendait de toucher, lorsqu'il était enfant, parce qu'elles étaient empoisonnées. Il posa le brin de bruyère dans l'embrasure de la fenêtre qui éclairait le vestibule.

Au même instant, Anne-Marie entra. Elle était suivie d'un homme vêtu d'un bleu de jardinier qui prit la valise de Y.

« Ah ! te voilà tout de même... Il y a près de deux heures que Sir Stephen m'a téléphoné, la voiture devait t'amener directement. Que s'est-il passé ?

– C'est le chauffeur », dit Y en balbutiant, surpris de trouver Anne-Marie en ces lieux. « Je croyais que...

– Quoi, le chauffeur ? Qu'est-ce qu'il a ?

– Il... »

Anne-Marie se mit à rire. « Ah ! bien », dit-elle. « Il t'a violé et tu t'es laissé faire ?... Non, ce n'était pas prévu, il n'avait pas du tout le droit. Mais ça ne fait rien, tu es là pour ça. » Et elle ajouta : « Tu commences bien, je vais le raconter à Sir Stephen, ça l'amusera.

– Il est là ? » demanda Y anxieusement.

« Non.

– Il va venir ?

– Il n'a pas dit quand, mais sans doute, oui. »

L'inquiétude qui serrait Y à la gorge se dénoua, il regarda Anne-Marie avec reconnaissance. Comme elle était belle et éclatante avec ses cheveux mêlés de gris. Elle portait, sur un pantalon et un chemisier noirs, une veste de drap écarlate. Il se demanda ce qu'elle faisait à Roissy, un monde si exclusivement masculin.

« Aujourd'hui, tu vas déjeuner chez moi, et tu t'apprêteras. Je te conduirai à la petite grille quand trois heures sonneront. »

Y la suivit sans mot dire. Sir Stephen allait « sans doute » venir.

L'appartement d'Anne-Marie occupait une partie de l'aile en retour des communs qui prolongeaient en direction de la route les bâtiments du château proprement dit. Elle y avait un salon qui commandait une sorte de petit boudoir, une chambre, et une salle de bain ; la porte par où Y était entré donnait à Anne-Marie la liberté de ses allées et venues. Comme dans sa maison de Sannois sur le jardin, ici le salon et la chambre ouvraient de plain-pied sur le parc. Il

était frais et vide, avec de très grands arbres que l'automne approchant n'avait pas encore touchés, alors que la vigne vierge sur les murs commençait à tourner au rouge. Y, debout au milieu du salon, regardait les boiseries blanches, les meubles de noyer clair de style Directoire rustique, et le sofa dans une alcôve, tendu comme les fauteuils de rayures jaunes et bleu pâle. Le sol était recouvert de moquette bleue et il y avait aux portes-fenêtres de grands rideaux de taffetas assortis.

« Tu rêves, Y ? » lui dit soudain Anne-Marie. « Qu'est-ce que tu attends pour te déshabiller ? On va venir prendre tes affaires et t'apporter ce qu'il te faut. Et quand tu seras nu, viens ici. »

Imperméable, chandail, socquettes, Y posa tout sur une même chaise près de la porte, et les baskets dessous. Puis il s'approcha d'Anne-Marie, son pas faisant osciller le disque de fer entre ses cuisses.

Après avoir appuyé sur une sonnette près de la cheminée, elle s'assit sur le sofa. « Tu es lisse comme un éphèbe de marbre, maintenant que tu es épilé », s'écria-t-elle en lui touchant légèrement le pubis. « Je ne me rendais pas compte que tu étais si plat, ni si doux.

– Mais, tout le monde...

– Non, mon petit cœur, » dit Anne-Marie en jouant avec le relief de son ventre, « pas tout le monde. » Et se tournant – sans lâcher Y – vers le jeune garçon blond qui venait d'entrer, sans doute en réponse au coup de sonnette, elle ajouta : « Regarde, Maurice, c'est le garçon que j'ai chiffré cet été pour Sir Stephen : est-ce que ce n'est pas réussi ? »

Y reconnut le Maurice fin et délicat déjà rencontré l'année précédente, mais cela Anne-Marie ne s'en doutait pas. Il sentit la main du jeune garçon, légère et fraîche, toucher sur sa fesse les sillons creusés par les initiales. Puis la main glissa entre ses cuisses et saisit le disque qui lui pendait du ventre.

« Il est donc percé aussi ? » dit Maurice.

« Ah ! il m'a demandé de le ferrer, naturellement. »

Y se demanda soudain si « naturellement » voulait dire qu'Anne-Marie trouvait naturel de le faire, ou si c'était une habitude de Sir Stephen ; et dans ce cas, lui avait-il donc fait marquer d'autres avant lui ? Il s'entendit, stupéfait lui-même de son audace, poser la dernière question à Anne-

Marie, et fut plus stupéfait encore de l'entendre lui répondre.

« Ça ne te regarde pas, Y, mais puisque tu es si amoureux et si jaloux, je peux quand même te dire que non. Je lui ai souvent élargi des garçons, je les ai souvent fouettés pour qu'ils se fassent, mais tu es le premier que je lui marque. Je crois bien qu'il t'aime, pour une fois. » Puis elle lui dit de se laver, après avoir envoyé Maurice chercher les carcans.

Y entra dans la salle de bain en dansant sur l'air. Il fit couler l'eau et, entré dans la baignoire, se savonna lentement. Il ne prenait pas garde à ce qu'il faisait, et pensait, partagé entre la curiosité et la joie, à ces garçons qui avant lui avaient plu à Sir Stephen. Il aurait voulu les connaître. Il n'était pas surpris qu'il les eût fait élargir et fouetter, mais jaloux de ne pas l'avoir été la première fois pour lui. Debout dans la baignoire, courbé, le dos tourné vers la glace qui revêtait le mur, il se savonna des doigts l'entrée des reins et, se rinçant pour enlever la mousse, s'écarta les fesses afin de se regarder dans le miroir : voilà ce qu'aucun d'eux n'avait... Combien de temps les avait-il gardés ? Il ne s'était donc pas trompé lorsqu'il avait eu le sentiment que d'autres avant lui avaient suivi, nus et soumis, et la redoutant comme lui, la vieille Norah. Mais qu'il eût été seul à porter ses fers et sa marque le comblait de bonheur. Il sortit de l'eau et s'essuya : Anne-Marie l'appelait.

Y reconnut le coffret aux bracelets. Anne-Marie, assise devant la table, sortait de la poche de son pantalon la clé plate qui ouvrait les serrures, et qui était fixée à sa ceinture par une longue chaîne. Elle fit mettre Y à genoux devant elle, et elle lui retira sa gourmette. Les carcans que Y avait portés l'année d'avant étaient de cuir ; ceux-ci étaient de fer inoxydable, articulés et à demi rigides, comme on fait certains bracelets-montres, mais de la même couleur et du même éclat mat que les fers de son ventre. Ils étaient larges de près de deux doigts et avaient chacun un anneau de même métal. Anne-Marie essaya à Y plusieurs colliers, jusqu'à ce qu'elle en trouvât un qui lui entourât exactement le cou dans son milieu, sans le serrer mais suffisamment pour qu'il fût difficile de le faire tourner, et plus difficile encore d'y glisser un doigt entre la peau et le métal. De même, à ses poignets et à ses chevilles, juste au-dessus de l'articulation qui était laissée libre, les bracelets. Elle lui dit, au moment où résonnait le dernier déclic, qu'il ne reti-

rerait les carcans ni jour ni nuit, ni même pour se baigner, tant qu'il serait à Roissy.

Y se releva. Jamais les harnais de cuir de l'année précédente ne lui avaient été aussi froids, ni ne lui avaient aussi vivement donné le sentiment d'être à la chaîne. L'année passée, les garçons n'en portaient pas aux chevilles : était-ce une amélioration apportée par Anne-Marie ?

Maurice le prit par la main et, l'amenant dans la salle de bains devant le grand miroir à trois faces, il lui brossa longuement les cheveux.

Anne-Marie elle-même prit le vaporisateur et le parfum.

Y, dans la glace, vit ses aisselles et son membre briller sous les fines gouttelettes comme s'ils étaient couverts de sueur.

Puis elle le fit asseoir sur un tabouret bas, en lui disant de se basculer en arrière et de relever et ouvrir les cuisses. Maurice se plaça dans son dos pour le prendre aux jarrets et lui maintenir les genoux écartés. Et la buée de parfum, qui se répandit entre les fesses de Y, le brûla suffisamment pour qu'il gémit.

« Tiens-le jusqu'à ce qu'il soit sec », dit Anne-Marie à Maurice. « Tes fesses sont vraiment faites pour la cravache, Y, » ajouta-t-elle, « tu t'en rends compte, oui ? »

Y eut un faible geignement : « Je vous en supplie... »

Anne-Marie rit : « Ah ! ce n'est pas moi qui déciderai ! Mais si les clients en ont envie, tu pourras toujours supplier. »

Sans qu'il en eût vraiment conscience, le mot « client », plus que la peur du fouet, le bouleversa.

Quelques instants plus tard, Maurice lâcha Y et sortit en lui disant de l'attendre. Y attendit donc, debout devant le miroir, pris aux cinq extrémités de son corps par les carcans de métal, enveloppé par le regard d'Anne-Marie qui, depuis le seuil, ne le quittait pas des yeux.

Maurice revint avec une tenue pour Y. Celle-ci avait changé aussi : comme Y l'avait déjà vu sur le garçon lui-même, elle se composait cette année d'une veste épaisse et d'un ample pantalon, dont l'aspect plus sévère tenait sans doute à l'étoffe, un lainage tissé serré, d'un bleu-gris foncé. Y choisit des sandales à sa taille, de simples tongs avec une large bande en cuir brun dans laquelle on glissait le pied.

Il se découvrit dans la glace. Le costume faisait penser aux condamnés des prisons pour mineurs, ou aux colons des maisons de correction, mais non pas si l'on y regardait de près : le large pantalon était fendu d'avant en arrière selon l'axe du corps et, alors qu'il paraissait fermé, tout l'entrejambes était ouvert, du ventre jusqu'au bas du dos ; c'étaient en réalité deux jambes retenues ensemble par un cordon. À moins qu'on ne tirât délibérément sur un côté ou l'autre du pantalon, on ne le remarquait pas, Y s'en aperçut seulement quand il l'enfila, et il ne l'avait pas vu sur Maurice. Les manches comme les jambes étaient assez courtes, et laissaient apparaître les bracelets d'acier. La veste devait se porter entrouverte, sur la poitrine nue, et n'avait d'ailleurs aucun système de fermeture. Un numéro, différent pour chaque garçon, était brodé comme un matricule sur la poitrine, au-dessus du cœur ; Y avait le 10057.

Le déjeuner fut étrange. Un valet l'avait apporté sur une table chauffante. Maurice, dans son uniforme, le servit, après avoir mis quatre couverts : celui d'Anne-Marie, celui de Y, celui de Noël, et le sien.

Noël avait la beauté un peu sauvage d'un Indien d'Amérique du Nord, de longs cheveux, très noirs, qui tombaient sur le col de sa veste, la peau claire, les yeux gris. Il était de la taille de Y, il avait le ventre plat, des hanches droites et fines, et son nez court, ses lèvres ourlées, toujours entrouvertes, lui donnaient un air riant. Effectivement il riait – parce que le siège de crin noir de la chaise le chatouillait au travers de la fente du pantalon. Y surveillait Anne-Marie prête à se fâcher.

À deux reprises, quand Maurice se leva, attentif au service, Y vit Anne-Marie, à la droite de qui il passa, glisser la main dans la fente de son pantalon, par-devant. Maurice s'immobilisait et Y devinait, au léger fléchissement de son corps, qu'il se prêtait à la main qui le fouillait.

Un peu plus tard, Y osa poser la question qui l'intriguait depuis qu'il était de retour : « Et Joakim ? Et Neil ? Ils sont arrivés ?... Ils sont ici ? »

– Oui. Mais tu ne les verras pas. Sir Stephen les destine à un usage un peu particulier. C'est d'ailleurs pourquoi je suis ici. Je ne peux t'en dire plus. »

Un sang glacé coula dans le cœur de Y. « Pourquoi ne m'a-t-il rien dit, » se répétait-il, « pourquoi ? » Et tantôt il se croyait tout simplement abandonné, et que Sir Stephen l'avait envoyé à Roissy, remis à Roissy, comme disait

Anne-Marie, pour se débarrasser de lui, tantôt le contraire, qu'il voulait de lui davantage, que Joakim et Neil ne serviraient qu'à de basses œuvres. Alors Anne-Marie avait raison, ce qu'il voulait ne le regardait pas, ni les motifs de pourquoi il le voulait, il suffisait que ce fût sa volonté. Où pouvaient être retenus les deux frères pour qu'il ne les vît pas ? Les gardait-on ensemble ? Ou étaient-ils séparés et traités différemment ? Il y avait certainement plein d'endroits de Roissy qui étaient inconnus à Y et où l'on pouvait tenir enfermés deux garçons, mais il pensa à la salle voûtée : il vit Joakim, et surtout le petit Neil, enchaînés par les poignets, face au mur, et subissant le défilé des hommes anonymes. Et si cela était, en les faisant passer par les traitements les plus dégradants, Sir Stephen ne cherchait-il pas à mieux se les attacher, comme René l'avait fait en son temps pour Y lui-même ? Et à ce point tout recommençait : « Pourquoi ne le dit-il pas, pourquoi ? » Et comment empêcher les larmes de se remettre à couler, comment au moins pour qu'on ne les vît pas ?

Noël les voyait. Il fit à Y un petit sourire très doux et « non » du bout du doigt.

Y sourit en réponse et s'essuya les yeux, de ses deux poings, comme font les enfants qu'on a grondés : il n'avait pas de mouchoir.

Par bonheur Anne-Marie, qui avait fait écarter à Maurice sa veste sur les épaules et effleurait les pointes bistres de sa poitrine, ne regardait pas Y : elle guettait sur le visage du jeune garçon la naissance de son plaisir et, tout en le caressant, le questionnait : combien d'hommes lui étaient-ils entrés dans le corps depuis la veille, qui étaient-ils, s'était-il aussi bien tendu pour eux qu'il se tendait maintenant ? Car, par la fente de son pantalon, apparaissait son membre qui se redressait lentement. Anne-Marie s'en empara. Puis elle appela Noël et, sans lâcher Maurice, lui dit de le dégager.

Y découvrit à cette occasion une autre facilité que permettait la conception de ces pantalons : ils étaient retenus à la taille par un cordonnet élastique, le long duquel on pouvait le faire glisser en le fronçant, de telle sorte qu'il se rassemblait sur les hanches, laissant complètement accessibles les fesses et le triangle délimité par les aines.

Et quand les pans du pantalon de Maurice furent écartés, Anne-Marie le reprit et le manuélisa dans ses longs doigts aux ongles peints.

Maurice répondait, d'une voix sans timbre, à chaque question : cinq hommes l'avaient possédé, dont trois qu'il ne connaissait pas ; il dit les noms des deux autres ; oui, il s'était tendu de son mieux.

Anne-Marie ordonna à Y de le mettre à genoux et de le courber sur un pouf, et elle lui fit voir comme, des deux plus longs doigts de la main, elle s'enfonçait facilement dans ses reins.

À chaque fois, Maurice se refermait sur eux en gémissant. Il avait de petites fesses dorées, de fines cuisses intactes, et on les voyait se contracter au gré d'Anne-Marie.

Elle expliqua que, depuis deux semaines, elle le préparait avec les tiges d'ébonite que Y connaissait bien. « Il y a gagné une sensibilité très exceptionnelle. Son petit nid est devenu aussi réactif qu'un vagin. »

Et effectivement, au bout d'un moment, Maurice cria tout à fait, les mains crispées sur les pieds du pouf, la tête renversée sur le côté, les yeux fermés.

Anne-Marie sourit victorieusement. Puis elle le laissa aller.

L'après-midi, Y fut dans la bibliothèque avec Noël et deux autres garçons blonds, dont Noël ne lui dit les noms que lorsqu'ils se trouvèrent seuls le soir : la règle du silence, en présence d'un homme quel qu'il fût, maître ou valet, était toujours en vigueur. Il était trois heures quand les quatre garçons entrèrent dans la pièce vide. Les fenêtres étaient grandes ouvertes, il faisait doux, le soleil frappait un mur, à l'équerre du bâtiment principal, dont le reflet renvoyait une lumière diffuse. Mais Y s'aperçut qu'il s'était trompé : il y avait un valet en faction contre une porte.

Y, à l'exemple des autres garçons, s'assit sur l'un des poufs qui se trouvaient au pied des fauteuils, et garda sa veste ouverte autour des hanches. Il savait qu'il ne devait pas le faire, mais il ne pouvait pas s'en empêcher, et il regarda d'en dessous, à la dérobée, en prenant garde de ne pas lever les yeux plus haut que la ceinture, l'homme immobile juste en face de lui. Il était repris de la panique et de la fascination où il avait été plongé un an plus tôt. Non, il n'avait rien oublié ; et pourtant c'était pire que dans son souvenir, ce sexe si libre et si visible entre les cuisses, dans la culotte noire collante, et les lanières du fouet passé à la

ceinture. Le silence était si lourd que Y n'osait même pas bouger sur son siège.

Il sursauta au brusque bruit : un grand jeune homme roux, en costume de cheval, avec de petits éperons dorés à ses bottes, une cravache à la main, était entré en enjambant l'appui de la fenêtre. « Joli tableau ! » s'écria-t-il.

Y reconnut Trevor.

« Alors, les garçons, vous êtes bien sages ? Vous n'avez donc pas d'amateurs ? » Il passa devant chacun d'entre eux, en leur passant le bout de la cravache sous leur nez. « Il y a un quart d'heure que je vous observe par la fenêtre ! » Il s'arrêta face à Y.

À la façon qu'il eut de le regarder en lui souriant de travers, Y ne douta pas qu'on le reconnaissait.

Trevor n'en laissa rien paraître. « Mais, toi mon mignon, » ajouta-t-il, en promenant dans l'ouverture de la veste la cravache sur la poitrine de Y, « tu n'es pas si sage que ça. »

Y frissonna en sentant la pointe de cuir l'effleurer. Il savait le pouvoir de cet instrument.

À cet instant Maurice entra, son pantalon repoussé sur les hanches, le triangle de son ventre soulevé au-dessus du départ découvert de ses cuisses. Il était suivi de deux hommes, à qui, très probablement, il venait de servir. Y reconnut le premier : c'était lui qui l'an dernier lui avait énoncé les règles de Roissy, celui qu'il appelait le « Huguenot ».

Il reconnut Y aussi et lui sourit.

« Vous le connaissez ? » dit Trevor.

« Oui. Il s'appelle Y.

– Je sais.

– Il est marqué à Sir Stephen, qui l'a repris à René. Il est resté quelques semaines ici, l'année dernière.

– Mais vous ne savez pas ce qu'il faisait, votre Y ? Depuis un quart d'heure que je le surveille, il n'a pas cessé de mater José, et en dessous de la ceinture encore ! »

Les deux autres hommes rirent.

« Il connaît sa leçon ! » fit le Huguenot.

« Je crois qu'il a surtout envie de quelque chose ! » dit Trevor avec un rictus.

Y était stupéfait : il ne reconnaissait plus l'amoureux transi qu'il avait connu pendant l'été ; était-ce Roissy qui l'avait déniaisé ?

Trevor prit Y par la pointe d'un sein et le tira vers lui pour le forcer à se lever. « Réponds, jolie petite putain, qu'est-ce qui te faisait envie ? la queue de José ? ou son fouet ? »

Y pourpre et brûlant de honte, perdant toute notion de ce qui était permis ou défendu, s'arracha d'un geste aux mains de l'homme, et recula en gémissant : « Laissez-moi, laissez-moi... » Il fut arrêté par un fauteuil contre lequel il buta.

Trevor le rejoignit d'un bond et l'empoigna par les cheveux. « Viens ici, petit merdeux ! » D'une secousse, il le ramena à lui et lui tordit la tête en la renversant. « Tu as tort de te sauver », ricana-t-il en l'examinant sous le nez. « Tu vas tout avoir ! Et le fouet, José va te le donner tout de suite. » D'une bourrade il fit tomber Y à genoux et lui ordonna de se mettre torse nu.

La lèvre frémissant de colère rentrée, Y laissa glisser sa veste le long des bras. Ah ! ne pas gémir, ne pas supplier, ne pas demander grâce et pardon !

Mais il gémit, et pleura, et demanda grâce. Il tentait d'échapper aux mains de Trevor qui lui emprisonnait les poignets par-devant, il se tordait pour éviter les coups du valet qui envoyait à toute volée les lanières en travers de son dos nu, il implorait qu'on arrêât, juste un instant, qu'on arrêât par pitié.

Quand ce fut fini, un des garçons blonds et Noël l'aiderent à se relever et lui remirent délicatement sa veste.

« Maintenant je l'emmène », dit Trevor en l'attrapant brutalement par le bras. « Je vous dirai ce que j'en pense tout à l'heure. »

Mais dès qu'ils arrivèrent dans la chambre, Trevor vint auprès de Y et, avec une douceur inattendue, essuya les larmes qui mouillaient encore ses joues. Puis, de son index replié, il lui redressa le menton, et il l'embrassa tendrement sur le bord des lèvres. « Je t'aime », murmura-t-il. « Pourquoi n'as-tu pas voulu ?... » Et il allait prendre le garçon dans ses bras, mais Y tressaillit, à cause de son dos encore brûlant du fouet. Trevor alors l'attrapa par la nuque, et le tint un long moment contre lui.

Quand il s'écarta, il fit glisser la veste de Y le long de ses bras pour le débarrasser et, torse nu, il l'allongea à plat ventre sur le lit. Il observa longuement son dos, effleurant à peine, du bout de ses doigts qu'il faisait légers, les traces

mauves et irrégulières des cinglons. « Pardonne-moi, Y, mais ton amant aussi te fait fouetter, n'est-ce pas ?

– Oui », dit Y, et il hésita.

« Oui, parle.

– Il ne m'insulte pas.

– Tu es bien sûr ? Il ne t'a jamais traité de “putain” ? »

Y secoua la tête pour dire non, et sut au même instant qu'il mentait : c'était bien *prostitue* que Sir Stephen avait utilisé en parlant de lui dans le salon particulier de La Pérouse, quand il l'avait donné à Trevor et à son compagnon, et lui avait fait mettre nues, pendant le repas, ses cuisses et ses fesses balafrees. Il se tourna sur le côté, et rencontra les yeux de Trevor fixés sur lui, doux, presque compatissants : il comprit que Trevor savait qu'il mentait. Il murmura, répondant à ce qu'on ne lui demandait pas : « S'il le fait, il a raison. »

Trevor s'étendit près de lui et l'embrassa sur la bouche.

« Tu l'aimes tellement ?

– Oui. »

Alors Trevor ne dit plus rien.

Lorsque, après s'être enfoncé dans sa gorge, il quitta la bouche du garçon, il l'appela tout bas : « Y. »

Puis, agenouillé entre les jambes ouvertes de Y toujours à plat ventre, il le caressa longuement de ses lèvres dans la fente des reins, par l'échancrure du pantalon, descendant tout au bout et contournant l'anneau pour buter contre les petites voussures durcies que, adroitement, il sollicitait de la pointe de la langue. Et son talent, sa virtuosité étaient tels que Y bientôt haleta en se tortillant comme un ver, à en perdre le souffle.

Bientôt cependant Y dut se laisser couvrir et, malgré lui, il se sentit serrer délicieusement le pal de chair qui l'emplissait et le brûlait.

Trevor se perdit en lui, puis il s'endormit brusquement, le tenant contre lui, les bras enroulés autour de son corps, les genoux ajustés au creux de ceux de Y.

Il faisait frais. Y remonta le drap et la couverture, et il s'endormit aussi.

Le jour baissait quand ils se réveillèrent. Depuis combien de mois était-ce la première fois que Y avait dormi si longtemps dans les bras d'un homme ? Tous, et d'abord Sir Stephen, couchaient avec lui, puis le laissaient, ou le ren-

voyaient. Et celui-ci, qui tout à l'heure le traitait si brutalement, se tenait maintenant le front appuyé contre sa nuque, la main passée dans la fente arrière du pantalon, où il tournait et retournait ses fers, avec un geste machinal et plein de tendresse, un peu à la manière dont on égrène un chapelet.

Trevor alluma la lampe de chevet pour mieux les voir, lut tout haut le nom de Sir Stephen inscrit sur le disque et, remarquant la cravache et le fouet entrecroisés, gravés au-dessus du nom, demanda à Y ce que Sir Stephen préférerait employer, de l'un ou de l'autre.

Y restait muet.

« Réponds-moi... » dit-il doucement.

« Je ne sais pas. Les deux. Mais Norah, c'est toujours la cravache.

– Qui est Norah ? »

Trevor parlait à voix si abandonnée, si simple, il donnait tellement l'impression que lui répondre allait de soi, que c'était comme se répondre à soi-même, que Y dit sans même y penser : « Sa servante.

– Ah... J'ai eu raison de te faire fouetter par José ? »

Y ne dit pas « non », mais pas « oui » non plus. Il frissonna : il se rappela, lui à genoux et ses poignets tordus dans les mains durcies de Trevor, le bruit du fouet qu'on préparait, le pas de José, debout derrière lui, qui se plaçait.

« Et de toi », reprit Trevor, « qu'est-ce qu'il préfère ? » Il attendit.

Y ne répondait plus.

« Caresse-moi aussi avec tes lèvres, Y, je t'en prie. »

Y se souleva, se retourna, et il s'empara du ventre du jeune homme. Tout le temps que Y l'eut en bouche, Trevor lui passa tendrement les mains dans les cheveux.

Puis il l'écarta, le prit par la taille en le redressant à demi pour l'examiner, et lui dit : « Fin, tu es si fin... » Il se pencha et l'embrassa sur la poitrine.

Y se laissait faire, saisi par cette douceur, apprivoisé par la sollicitude : il lui avait parlé de Sir Stephen.

Trevor lui dit enfin, avant de sonner un valet pour le reconduire, une fois que Y eut remis sa veste et ses sandales : « Je te ferai ramener demain, Y. Je te frapperai moi-même. » Et sa voix tremblait légèrement.

Si les valets ne pouvaient pas toucher aux garçons dans les pièces communes, à l'exception du réfectoire où ils fai-

saient la loi, ceux-ci étaient à leur discrétion partout où les appelait leur service, mais aussi uniquement là : dans les chambres quand les garçons y étaient seuls, dans les vestiaires, les corridors et les vestibules, selon les rencontres. Le hasard voulut que celui qui répondit au coup de sonnette fût José. Il était jeune, grand, et bien découplé ; l'air naturellement arrogant des Espagnols seyait à son visage de Maure. La peur reprit Y tandis qu'il suivait cet homme, sandales claquantes, le long du grand corridor : ce n'était pas parce qu'il en avait été fouetté, mais parce que Y était sûr que José croyait à la lettre ce qu'avait dit Trevor, et ne doutait pas que Y eût envie de lui. Et il ne pouvait chasser ce qu'il avait un jour entendu d'un officier colonial, ami de son père, à propos des soldats maures espagnols : qu'ils étaient toute la journée, dès qu'ils le pouvaient, à chevaucher des femmes, et quand ils n'en trouvaient pas, qu'ils utilisaient les garçons à la place.

Et José, en effet, se retourna. Il posa la main sur l'épaule de Y pour l'arrêter et lui dit, avec son accent un peu saccadé, à la fois sifflant et chantant : « Tu as eu *el gato a nueve colas* ; maintenant, je vais te donner la *cola sola* ! »<sup>1</sup> Il alla à la première banquette venue, l'écarta du mur pour que ce fût plus commode, et il y renversa Y sur le dos. Il lui souleva les jambes et il s'enfonça en lui par la fente du pantalon. Il le posséda à loisir.

Y, fou de rage contre lui-même, mais labouré par une barre de fer, tressautait à chaque coup du boutoir et ne pouvait s'empêcher de crier.

« Tu es content, hein ? » riait José. « *Querías una polla, y la has tenido* ! »<sup>2</sup> Ses dents blanches éclataient dans son visage brun. « Ça te fait pas du bien, hein, une bonne petite *borra*, comme ça ? »<sup>3</sup> Je suis sûr, ton maître, il te l'a jamais mise aussi profond, *bien en el fondo del culo* ! »<sup>4</sup> Et il continuait de le pourfendre vigoureusement, avec une fougue brutale.

Y, pris par une honte abominable, ferma les yeux pour ne plus voir son sourire. Pourquoi tremblait-il à l'idée que la porte de Trevor allait s'ouvrir ? Il glissa sur le côté, la

---

<sup>1</sup> « Tu as eu le chat à neuf queues ; maintenant, je vais te donner la queue seule ! »

<sup>2</sup> « Tu voulais une bite, et tu l'as eue ! »

<sup>3</sup> « Ça te fait du bien, hein, une bonne petite bourre, comme ça ? »

<sup>4</sup> « Je suis sûr, ton maître, il te l'a jamais mise aussi profond, bien au fond du cul ! »

nuque pliée au-delà du rebord de la banquette, la tête agitée rythmiquement, comme celle d'une poupée qu'on secoue.

Mais José l'attrapa par le torse, le remit droit et, le maintenant à bras-le-corps, il le parcourut encore plus furieusement, plus frénétiquement, courbé au-dessus de lui comme un pont sur une vallée, la mâchoire ouverte par l'effort.

Au vestiaire du rez-de-chaussée où José le mena ensuite, Y retrouva Noël, accroupi sur un siège à la turque et retenant son pantalon écarté sur les côtés, qu'un garçon blond, qui était de service, douchait là. Y se plaça comme lui, sur un siège voisin, pour se vider de son eau. À son premier séjour, à Roissy, il avait ignoré jusqu'à l'existence de ces vestiaires. Il est vrai aussi qu'il n'avait jamais été dans d'autre chambre que la sienne.

Quand il eut fini avec Noël, le même garçon savonna un instant les organes de Y, souples et abandonnés devant lui, puis la fente brûlante de ses fesses ouvertes. Il le rinça avec un flexible de métal annelé et terminé par une mince canule d'ébonite que, par un ressort, on pouvait commander de la pression du doigt.

Y sentit la sonde le pénétrer. Le jet était doux, mais l'eau très froide, plus froide encore, lui sembla-t-il, quand elle se répandit dans le fond de ses reins. Fallait-il donc lui doucher si longuement aussi, ensuite, l'intérieur des cuisses, et son membre découvert ?

« Ah ! chaque fois qu'on monte, » lui dit Noël quand Y put l'interroger, « on est douché en redescendant.

– Mais pourquoi si longtemps, et si froid ?

– Moi ça me déplaît pas », dit Noël en haussant les épaules. « On est frais après ; bien resserré. »

Ils se brossèrent les cheveux. Le garçon de garde leur mit une noix d'émollient à l'entrée de leurs reins, puis du parfum, qui réchauffa Y un peu.

Noël prit Y par la main. C'était vrai qu'il était joyeux : quand il entra quelque part, on aurait toujours dit qu'il arrivait à une fête. Il y avait dans sa gaîté quelque chose de désarmant, et il se prêtait avec un sourire si enchanté, il écartait avec tant d'empressement son pantalon sur ses jolies fesses, qu'il était rare qu'il fût sérieusement battu : « Juste ce qu'il faut, » disait-il à Y, « mais moi ça me va pas d'être marqué. »

Quand ils rentrèrent dans le salon, où les lampes étaient allumées, Y put admirer et la grâce de Noël, et le succès qu'obtenait cette grâce. Les trois hommes qui étaient assis dans les grands fauteuils, chacun avec un garçon à ses pieds – l'un était le Marcellus de l'an passé, un autre était Maurice, Y ne connaissait pas le troisième –, tournèrent la tête et reconnurent Noël.

Le premier l'appela : « Arrive là, mon chéri ! Viens, apporte-moi tes boules de gomme. »

Les autres rirent.

Noël vint entre les jambes de l'homme, en redressant les épaules pour avancer les hanches à hauteur de la bouche de l'homme, et cela, sans la moindre hésitation, heureux à l'évidence de plaire.

Celui auquel il se livrait avait une quarantaine d'années, il était chauve et sanguin, Y voyait sa nuque rouge qui formait deux bourrelets au-dessus du col de son veston, et il pensa à Carl, le faux Allemand à qui Sir Stephen l'avait livré : il lui ressemblait.

L'homme passa la main sous le ventre de Noël et dit, sur un ton admiratif : « Regardez comme elles sont jolies, ses petites figues ! » Et, se tordant en avant, il le lui goba.

Celui qui était avec Maurice se leva, et vint derrière Noël en lui glissant la main sur les reins. « Vous permettez, Pierre ? » dit-il à celui qui suçait avec gourmandise les bourses du garçon.

« C'est plutôt à Noël qu'il faudrait demander la permission », répondit-il en s'écartant. Et, tout en contemplant les petites pelotes que, dans leur étui mouillé de salive, il faisant rouler sur le bout de ses doigts, il ajouta : « Mais ce n'est pas la peine, hein Noël ? »

– Non », dit le garçon.

Y le regarda : qu'il était séduisant, renversant la tête pour mieux tendre son ventre, ses cheveux noirs répandus sur les épaules, creusant les reins pour mieux durcir les fesses. Était-ce par ce plaisir qu'il avait à se faire caresser et à se faire prendre qu'il éveillait si bien le désir ? Derrière lui, l'homme s'était déboutonné, et Y l'observa tandis qu'il se frottait entre les cuisses de Noël, qu'il fourbissait son membre dans le velours de cette peau enfantine.

Finalement, les trois hommes le possédèrent l'un après l'autre, épanoui et tendre comme du pain clair dans son costume bleu-gris.

Et ce fut lui, et Y – « le petit jeune homme, puisqu'il est avec toi », dit celui qui s'appelait Pierre –, qu'ils désignèrent d'un commun accord lorsqu'un valet vint demander si l'on pouvait disposer de deux garçons pour le restaurant. « Il ne faut pas les laisser chômer ! »

Le restaurant de Roissy avait maître d'hôtel et barman – les cuisines étaient au sous-sol –, mais c'étaient les garçons qui faisaient le service autour des tables, tous en uniforme. Quand il y pénétra pour la première fois, derrière Noël, Y fut frappé par la ressemblance de la salle avec la bibliothèque qu'ils venaient de quitter, mêmes dimensions, mêmes boiseries, mêmes fauteuils, seuls la différenciaient, le long d'un des murs, d'énormes philodendrons et des fougères qui répandaient une odeur de serre.

Noël suivi de Y s'avança vers deux hommes, perchés sur les tabourets du bar, qui étaient seuls et visiblement les attendaient. Avec une gaucherie charmante, il se présenta, ainsi que Y, en leur tendant la main, qu'ils prirent en grognant pour toute réponse.

« Ils disent pas leur nom, » dit Noël à Y, « mais ils ont l'air gentil, tu ne trouves pas ? »

« Gentil », non, c'était absurde. Avec leurs cheveux noirs frisés et leur gros ventre, ils ressemblaient à des Syriens. Ils paraissaient à la fois embarrassés et vulgaires, et tout l'alcool qu'ils avaient bu n'avait pas suffi à leur donner de l'assurance. Pour prendre son verre de jus de fruit sur le bar, Y avança la main entre les deux hommes, et celui qui était à sa droite l'arrêta en saisissant le poignet cerclé. Il demanda pourquoi ils avaient tous des bracelets de fer.

« Comme s'il savait pas ! » s'exclama Noël. « Ça fait rien, on lui expliquera pendant le dîner. Allez, venez. » Puis regardant celui qui avait parlé, et prenant soin de le frôler comme il descendait de son tabouret, il chuchota à Y : « Passe ta main contre l'autre, vite, qu'ils puissent pas dire qu'on fait les difficiles. »

Y s'arrangea donc pour que sa main ballante vînt rencontrer le pantalon du client, mais malencontreusement le bracelet d'acier heurta le pénis de l'homme, qui poussa un petit cri aigu et furieux. Y, confus, marmonna un « Excusez-moi... » maladroit.

Noël se détourna pour qu'on ne le vît pas pouffer de rire.

Ils prirent une table pour quatre, et le repas fut plutôt sinistre malgré les louables efforts de Noël.

Trevor entra au moment où les garçons attendaient que les hommes eussent fini leur cognac. Il fit un petit signe de connivence à Y, et il s'installa seul près d'une fenêtre.

Y, qui un peu plus tard lui jeta un coup d'œil de biais, s'aperçut qu'il retenait contre sa table le jeune garçon qui était venu le servir, et lui avait glissé la main dans la fente du pantalon, par derrière. Dans le restaurant, et à condition qu'elle fût prise discrètement, c'était la seule liberté permise.

Enfin, impatienté, Noël dit : « On monte ? »

Un valet ouvrit une chambre, montra le téléphone, la sonnette, et referma les portes.

Aussitôt l'un des Syriens ôta sa veste et s'exclama avec un ton à la fois jovial et menaçant : « Alors, où sont les sticks ? Il paraît qu'on peut vous fouetter, ici. »

Y pâlit.

Noël lui fit un clin d'œil et répondit : « Oui. Et nos bracelets, c'est pour nous attacher quand on nous fouette... Mais pas tout de suite. Il faut que vous ayez d'abord une bonne raison pour nous corriger.

– On n'aura pas de mal ! » ricana l'homme.

Noël enchaîna pour garder l'initiative : « Pour commencer, on va vous montrer un truc très chaud... » Et il souffla à l'oreille de Y : « Fais comme moi. »

Et les deux Syriens ébahis assistèrent au spectacle de deux garçons s'embrassant délicatement, se caressant avec une langueur d'odalisques, se déshabillant avec des attermoissements insupportables, découvrant ici une épaule, là le départ d'une hanche, ou encore le tendre pli d'un nombril. Et, tout le temps que dura cet effeuillage, Y imitant Noël fidèlement, ils continrent les deux hommes en leur gardant chacun une main plongée dans la braguette.

Quand les garçons furent entièrement nus, les Syriens se dévêtirent rapidement, et ils les utilisèrent à tour de rôle.

Et Y, debout entre les genoux de son client, s'étonnait de trouver naturel de se tenir à la disposition de cet inconnu, qui posait les mains sur ses hanches et les promenait tout le long de son corps, comme s'il lui eût appartenu. Depuis le matin quatre hommes étaient, comme disait Anne-Marie, entrés en lui : Sir Stephen, le chauffeur de la DS,

Trevor, le valet José ; celui-ci serait le cinquième. Le même compte que Maurice.

Lorsque le client de Y le retourna et découvrit ses fesses, il se figea. Les marques l'excitèrent au point qu'il voulut le renverser aussitôt dos sur le lit. Mais ensuite, la découverte de l'anneau entre ses cuisses grandes ouvertes lui fit sortir les yeux de la tête. À peine s'était-il enfoncé en Y, en le tenant par les jarrets jambes écartées, qu'il s'abandonna avec des ahanements gutturaux.

L'autre homme ne garda Noël guère plus longtemps.

Les Syriens étaient partis avant que Y ne se fût redressé. Aucun des deux ne les avait battus, ni maltraités, ni insultés, et cependant Y se sentait souillé au plus profond de lui.

Les garçons allèrent se laver de nouveau, remirent leur costume, redescendirent. D'ailleurs, Y se trompait, pour ce qui était d'avoir le même compte que Maurice : il fut choisi par un autre client, sitôt arrivé au restaurant, reconduit dans une chambre, et possédé une sixième fois.

Ce fut seulement à minuit passé que Y, le soir de ce premier jour, fut ramené à l'étage et mis à la chaîne dans sa chambre. Les pièces où dormaient des garçons étaient doubles, en ce sens qu'elles étaient partagées en deux par une demi-paroi, à laquelle était de part et d'autre adossée la tête de chaque lit, lit ordinaire et non pas couche de fourrure comme dans la chambre où Y avait séjourné la première fois – et que maintenant occupait il ne savait qui. La salle de bain et la penderie étaient communes, les portes ne fermaient pas à clé, et les membres pouvaient y entrer n'importe quand dans la nuit.

Enchaîné au crochet au-dessus de son lit, dans le noir et ne dormant pas, Y se demandait pour la centième fois pourquoi, qu'il y prît ou non plaisir, n'importe qui, du fait qu'il le pénétrait, ou seulement l'ouvrait de sa main, le battait ou moins encore le mettait nu, avait le pouvoir de se le soumettre.

De l'autre côté de la paroi, aussi mince qu'un paravent, et qui n'était pas plus longue que la largeur du lit et des tables de chevet, il entendit remuer Noël, qui ne dormait pas non plus. Il l'appela. Noël se sentait-il soumis comme lui, vaincu et servile comme lui dès qu'on le touchait ?

Noël fut indigné. « Soumis » ? « servile » ? Il faisait ce qu'il fallait, c'était tout. Et « vaincu » ? Pourquoi « vaincu » ? Y était bien compliqué. Noël trouvait flatteur de voir les hommes se raidir devant lui, souvent agréable et toujours amusant de leur ouvrir les jambes ou la bouche.

« Même aux Syriens de ce soir ?

– Quels Syriens ?

– Ceux avec qui on est montés ensemble ? » Ainsi donc, se dit Y, on peut effacer tout.

« Ah, oui... Non ! Quand ils étaient tout nus, on aurait dit de gros porcs. Surtout quand celui qui m'enculait a pété comme un rhinocéros ! » Il pouffa.

« Tu vois bien...

– Mais... qu'est-ce que ça fait ? Il m'a léché pendant cinq minutes, mais c'était m'entrer dans les fesses qu'il voulait, moi à quatre pattes.

– Noël, et quand on te fouette, tu trouves encore que c'est amusant ?

– Si c'est un peu, oui, et moi on me fouette jamais qu'un peu. »

Y faillit dire : « Tu as de la chance », puis s'aperçut qu'il ne croyait pas tout à fait que ce fût de la chance. Il allait demander à Noël pourquoi on ne le fouettait jamais qu'un peu, et ce qu'il pensait des chaînes, et si les valets...

Mais Noël se tournait dans son lit en bâillant et sa chaîne cliqueta : « Ah ! que j'ai sommeil ! Ne fais pas tant d'histoires, Y, dors. »

Y se tut.

Le matin, à dix heures, un valet venait défaire les chaînes. À un office de l'étage, les garçons pouvaient prendre un petit déjeuner. Le bain pris, la toilette faite, à moins d'être de service dans les chambres de la grande clôture, et en ce cas ils devaient revêtir immédiatement leur uniforme, ils étaient libres de s'habiller ou non, jusqu'à l'heure d'aller au restaurant pour ceux qui avaient été désignés, au réfectoire pour les autres ; ceux qui allaient au réfectoire ne s'habillaient pas : à quoi bon puisqu'il fallait y être nu ? Les portes des chambres restaient ouvertes sur le couloir, et il était permis d'aller de l'un chez l'autre.

Seulement Y, John – le joli petit roux qui s'était fait saillir l'année précédente par un doberman et que Y venait de retrouver dans une chambre voisine –, et un troisième

garçon qui était ferré comme Y, Julien, étaient appelés dans la matinée pour recevoir le fouet. Il le leur était donné à tour de rôle sur le palier de l'étage, courbés sur la main-courante de l'escalier, liés par les anneaux des poignets à la lisse inférieure, jamais assez fort pour les marquer, toujours assez longtemps pour leur arracher des cris, des supplications et souvent des larmes.

Le premier matin que Y, délié, s'abattit en gémissant sur son lit tant ses cuisses le brûlaient, Noël le prit dans ses bras pour le consoler. Sa gentillesse n'allait pas sans un peu de mépris. Pourquoi avoir accepté d'être ferré ?

Y avoua sans peine qu'il en était heureux, même quand son amant l'avait fouetté tous les jours.

« Alors, t'as l'habitude. Te plains pas, ça te manquerait.

– Je ne me plains pas... Mais l'habitude, ah ça non, je peux pas m'habituer...

– Eh ben, tu vas avoir de quoi faire, alors, parce que ça sera rare que tu le sois qu'une fois par jour, ici. C'est comme Julien : les garçons comme vous, les hommes le sentent tout de suite, c'est fait pour ça. Tes anneaux au ventre, ta marque... sans compter que ce sera sur ta fiche.

– Sur ma fiche ? Quelle fiche ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– T'en as pas encore, mais sois tranquille, ça sera dessus quand tu l'auras. »

Interrogée le surlendemain sur la question de la fiche, alors qu'elle avait fait déjeuner Y chez elle, Anne-Marie s'expliqua volontiers. « On attend les photos qu'on a faites de toi hier ; et on y recopiera le texte que m'a envoyé Sir Stephen. »

Elle se leva, ouvrit le tiroir de son secrétaire, et tendit à Y un carton mince qui portait à l'encre rouge, de l'écriture de Sir Stephen, son nom : *Y* ; le numéro : *10057* ; et la mention : *Ferré. Marqué. Bouche bien dressée. Élargi. Au-dessous : À fouetter volontiers.*

Ce qu'il transcrivait là, Sir Stephen l'avait dit devant Y, en termes plus crus, toutes les fois où il l'avait remis à quelqu'un, et même – il ne le lui avait pas caché – simplement en parlant de lui à ses amis. Mais de le voir noté aussi laconiquement, aussi brutalement, lui causa un choc.

Y apprit aussi que, pour chaque garçon, deux ou trois clichés étaient dans des albums à feuillets mobiles que tout le monde au restaurant pouvait consulter.

Les photos de Y avaient été prises un matin, dans un studio semblable à celui du lycée, installé sous les combles de l'aile droite. Y avait été photographié vêtu de son uniforme, il avait été photographié son pantalon écarté sur les côtés, il avait été photographié nu, de face, de dos, de profil, à demi renversé sur une table et les jambes ouvertes, courbé et la croupe tendue, à genoux et les mains liées. Allait-on garder de lui toutes ces images ?

« Oui. On les conserve dans ton dossier. Les plus réussies, on en fait des tirages pour les clients. »

Quand Anne-Marie les lui montra, le surlendemain, Y fut atterré. Elles étaient belles pourtant : pas une qui n'eût pu prendre place dans les albums qu'on vend semi clandestinement dans les kiosques. Mais la seule où Y eut l'impression de se reconnaître fut celle où il était nu, debout et de face, accoté au rebord d'une table, les mains dans le dos, les genoux desserrés, les fers bien visibles entre ses cuisses et sous la saillie redressée de son ventre. La bouche entrouverte, il regardait droit vers l'objectif, le visage noyé et perdu.

Il faut croire qu'il ne se trompait pas en se reconnaissant, car Anne-Marie lui dit : « On donnera surtout celle-là. C'est également celle que préfère Sir Stephen.

– Mais, » s'écria Y, « il les a vues ?

– Oui, il est venu hier, c'est hier que j'ai terminé ta fiche avec lui.

– Mais quand, hier ? » dit Y tout pâle, et sentant se nouer sa gorge et monter ses larmes. « Quand ? pourquoi ne m'a-t-il pas vu ?

– Il t'a vu. Je suis entrée avec lui dans la bibliothèque, tu y étais. Tu étais avec Trevor. Il n'y avait que toi et lui dans la pièce, mais on n'allait pas le déranger. »

Hier ? hier après-midi dans la bibliothèque ? Y était à genoux, son pantalon ouvert sur les reins, et il n'avait pas bougé quand la porte s'était ouverte : il avait la verge de Trevor dans la bouche.

« Pourquoi pleures-tu ? » reprit Anne-Marie. « Il t'a trouvé très joli. Ne pleure pas, petit sot. »

Mais Y ne pouvait arrêter ses larmes. « Pourquoi ne m'a-t-il pas appelé ? Est-ce qu'il est parti tout de suite ?

Qu'est-ce qu'il a fait, pourquoi ne m'a-t-il rien dit ? » gémit-il.

« Ah ! il faudrait qu'il te rende des comptes ? Je croyais qu'il t'avait mieux dressé ; je ne lui ferai pas mes compliments. Tu mérites d'être corrigé d'importance... » Anne-Marie s'interrompit : on frappait à sa porte.

C'était celui qu'on appelait le Maître de Roissy. Y ne le connaissait pas, il ne l'avait croisé qu'à de rares occasions.

Anne-Marie voulut renvoyer Y en lui disant d'aller se préparer, car il était près de trois heures.

Mais le Maître l'arrêta : « Non. Qu'il m'attende dans le couloir. » Il n'avait guère jusqu'ici prêté attention à Y, et ne l'avait pas touché. Mais sans doute à cet instant était-il particulièrement émouvant, ou attirant, ainsi défait, pâle, la bouche humide et tremblante.

Y passa l'après-midi avec lui. Il fut emmené dans une pièce qu'il ne connaissait pas, qui ressemblait à un bureau et où se trouvait un grand fauteuil relax en cuir, modulable et qu'on pouvait orienter à volonté. Y fut courtoisement invité à s'y allonger, cependant les anneaux de ses quatre bracelets furent glissés dans des mousquetons fixés aux accoudoirs et aux pieds du fauteuil.

Aussitôt le Maître passa la main dans la fente du pantalon de Y pour mettre à jour le disque dont il regarda attentivement l'inscription. D'un ton affable et pourtant impérieux, il posa sans fin des questions sur les relations que Sir Stephen avait entretenues avec lui, sur la fréquence de leurs rencontres, sur les rites qu'il lui imposait, allant jusqu'à des détails si intimes que les joues de Y s'en colorèrent. Le Maître, debout au-dessus de lui, examinait son corps d'un bout à l'autre, comme une araignée la mouche qu'elle a prise dans sa toile. Il lui plongeait la main dans les cheveux et elle s'y crispait ; il lui caressait la lèvre inférieure et l'écrasait en la lui retournant – et il exigeait qu'il continuât de parler – ; il lui palpait le cou en y enfonçant les doigts, au-dessus du collier d'acier, avec les gestes d'un médecin en quête de ganglions – à moins que ce ne fût ceux d'un étrangleur. Il écarta la veste de Y pour lui découvrir la poitrine, et posa le médius sur le centre d'un sein : il y piqua son ongle jusqu'à ce que Y grimaçant se rétractât dans le fond du fauteuil. « Et quand Sir Stephen vous faisait... » questionnait-il toujours, en continuant de griffer le corps de Y.

Le Maître renfonça brusquement la main dans le pantalon ouvert et, la lui glissant entre les cuisses, il saisit l'anneau qui trouait le périnée. « Et ceci, s'en servait-il souvent ? » Tout en souriant à Y, il fit pivoter le fer dans l'axe du corps, tordant la chair dans laquelle il était passé.

Y aussitôt se raidit en se cramponnant aux accoudoirs. « Non, pas très souvent... » fit-il entre ses dents.

Le Maître retira alors, en le déboîtant, le coussin sur lequel reposaient les jambes de Y, ses chevilles restant attachée à l'armature métallique, et il se plaça dans l'espace ainsi dégagé, dans l'angle des jambes, puis il actionna un mécanisme électrique qui rehaussa le fauteuil, mais uniquement pour sa partie basse, jusqu'à ce que les fesses du garçon qui se retrouvaient au bord du coussin fussent au niveau de ses hanches, et de telle sorte que Y eût les pieds nettement plus hauts que la tête, seuls les anneaux qui l'attachaient le retenant de glisser par terre. De la main gauche, il repoussa le disque sur le ventre du garçon en entraînant ensemble ses organes, tandis que son pouce droit venait lui ouvrir les fesses, s'appuyer au centre de la petite entaille ainsi découverte, la pressait, l'écartait. Il y présenta ce qui de lui depuis un moment demandait un assouvissement, et il s'enfonça facilement.

Outre que la position dans laquelle on avait mis Y lui faisait battre les tempes, elle ramenait le membre qui le perforait vers l'avant, donc dans des parties de lui rarement sollicitées, et il faillit en perdre la respiration, surtout que l'homme le piquait de gauche et de droite, en le secouant à le soulever du siège.

Le Maître reprit sa torsion de l'anneau et l'augmenta. Instantanément, le garçon bondit devant lui, criant et rejetant la tête en arrière, resserrant très agréablement les muscles de ses fesses sur le membre dont il le traversait. Il força encore, il le tortura longuement, en utilisant pour le relancer cet outil pratique qu'on avait serti sous le ventre du garçon, pour le faire se débattre et jaillir au-dessus du siège, électrisé, les cheveux flottant en tous sens, les anneaux grinçant quand il tordait ses bras de douleur.

Quand on le laissa enfin sortir, Y devait, la main entre les jambes, soutenir le disque pour éviter qu'il ne pesât sur sa chair à vif. Mais le pire fut peut-être, lorsqu'un peu plus tard il s'en rendit compte, que tout le long de cet entretien le Maître ne lui avait parlé de Sir Stephen qu'au passé.

Au plus fort de son chagrin, Y fut un peu apaisé par une circonstance où il semblait pourtant que rien ne pût le rasséréner : la venue du faux Allemand à qui il avait déjà appartenu dans le train. Il n'avait rien de plaisant : brutal, l'air avide et méprisant, des mains et un langage de charretier. Mais il dit à Y, qu'il avait fait demander et attendu au restaurant, qu'il venait de la part de Sir Stephen et qu'il le priait à dîner. En même temps il lui tendait une enveloppe. Y, le cœur soudain bondissant, l'ouvrit : c'était bien un mot de Sir Stephen. Il lui disait de faire en sorte que Carl eût envie de revenir, comme au moment du voyage il lui avait recommandé de l'attirer dans son compartiment ; et l'en remerciait.

Carl, assis sur un tabouret du bar, apparemment ne connaissait pas le contenu de la lettre ; Sir Stephen avait dû lui laisser entendre autre chose. Quand Y, debout devant lui, remit le papier dans son enveloppe et releva les yeux, Carl dit de sa voix rauque et lente, que sa difficulté à s'exprimer en français et l'accent germanique ralentissaient encore : « Alors, vous serez obéissant ?

– Oui », murmura Y.

Ah ! oui, il serait obéissant, et Carl croirait que ce serait à lui. Il se moquait de Carl, mais que Sir Stephen, de quelque manière que ce fût, voulût bien l'utiliser à ses fins... ! Il regarda Carl avec douceur : s'il réussissait à ce qu'il eût envie de revenir – pourquoi Sir Stephen voulait-il lui plaire, peu lui importait –, s'il réussissait, peut-être Sir Stephen le récompenserait-il, peut-être viendrait-il ? Il sourit à l'Allemand, et passa devant lui pour se mettre à table.

Était-ce sa douceur qui, lorsqu'il le voulait, était délicate ? était-ce son sourire ? Il eut la surprise de voir fondre brusquement la glace qui figeait le visage de Carl, lequel s'efforça, pendant le dîner, de lui parler poliment. En une demi-heure, Y en apprit, sur lui, plus que Sir Stephen ne lui en avait jamais dit : qu'il était flamand, et possédait des intérêts dans l'ex-Congo belge, qu'il allait en Afrique trois et quatre fois par an en avion, que son commerce rapportait beaucoup d'argent.

« Quel commerce ? » dit Y.

Mais il ne répondit pas. Il but beaucoup, les yeux fixés tantôt sur les lèvres de Y, tantôt sur les bracelets métalliques, revenant sans cesse à sa poitrine qui apparaissait dans l'ouverture flottante de la veste.

À la réception, où Y le conduisit ensuite pour qu'il prît une chambre, il dit : « Vous me ferez monter du whisky ; et une chicotte. »

C'était un engin fait en deux parties, d'une part un manche en bois verni et de l'autre une tresse en cuir noir, reliés ensemble par une boucle qui formait charnière, de telle sorte que, quand on l'utilisait avec habileté, le coup de poignet sur le manche donnait encore plus de vitesse à la tresse en cuir. Et Carl, qui fréquentait beaucoup l'Afrique, maniait parfaitement la chicotte.

« Enlevez vos vêtements ! » ordonna-t-il d'une voix que l'excitation faisait trembler.

Au premier coup, Y hurla et tomba à genoux par terre, sidéré par la brûlure vibrante qui traversait son dos nu.

Carl rit. « Je vous avais dit que vous vous souviendriez de ma façon ! »

Après qu'il se fut fait caresser par Y, après qu'il l'eut possédé et que, levant pour la troisième fois son fouet, il saisissait les mains de Y qui, suppliant, essayait malgré lui d'arrêter son bras, Y lut dans ses yeux une si violente joie qu'il sut qu'il n'en obtiendrait pas la moindre pitié – il ne l'avait jamais espéré –, mais aussi, mais surtout, qu'il reviendrait.

Il est possible aussi qu'on eût de temps à autre ramené Y dans une de ces chambres du rez-de-chaussée qui donnaient sur le parc, similaires à celle qu'il avait jadis occupée. À voix basse, il se répétait, comme parlent les ombres de la nuit :

« Les rêves qui reviennent sans fin, comment savoir qu'ils sont des rêves ? Ma vie est-elle autre chose qu'un rêve éveillé ? Ma chambre est tranquille et sombre, avec une grande porte-fenêtre qui ouvre sur le parc, mais qui est masquée par les rideaux. Le lit est si bas qu'on dirait à peine un lit, il se confond avec le sol, avec le mur auquel il s'appuie. Il y a aussi un miroir qui fait face au lit, fixé sur la porte ; s'il bouge, c'est qu'on entre. Ce n'était pas lui. C'est un valet qui porte un plateau – ai-je dit que je suis nu ? Le thé pour trois personnes, avec des sandwiches au cresson, des scones, et ce gâteau de fruits très sucré, presque noir, comme à Londres. Il a posé le plateau sur l'angle du lit, et il est reparti en laissant, détaché de sa laisse, le grand colley qu'il a amené. Le chien s'est assis à

côté du lit, aussi silencieux et embarrassé que moi. Je nous regarde lui et moi dans la glace, clairs sur le fond rouge sombre du mur et des rideaux, et c'est dans la glace de nouveau que je vois la porte se rouvrir. Il est entré. Il me sourit, me prend dans ses bras quand je me lève. Je me suis agenouillé sur le tapis près du lit pour verser le thé et lui ai tendu une tasse, j'ai fendu et beurré les scones, coupé une tranche de gâteau. Pour qui est la troisième tasse ? Comme s'il devinait la question, il me dit que j'aurai une visite tout à l'heure, le propriétaire du chien. Je lui demande qui il est, et il me rétorque que ce n'est pas mon affaire. Je lui ai encore demandé s'il resterait, et il m'a dit : "Pas tout à fait". "Pas tout à fait", je n'ai d'abord pas compris. Plus tard, j'ai vu que le grand miroir n'est miroir que de mon côté, et que la porte est transparente, derrière laquelle, dans un cagibi qui fait vestibule, l'on surveille si l'on veut tout ce qui se passe dans ma chambre. Et pourquoi dire *ma* chambre ? Mais un prisonnier dit bien "ma cellule", sans l'avoir choisie, alors que j'ai choisi d'être prisonnier. "Si tu acceptes d'être à moi, je disposerai de toi..." Comme un disque, ces paroles qu'une fois dites je n'ai plus jamais répétées, tournent sans fin dans ma tête. Sir Stephen repose sa tasse. Le grand homme maigre qu'il a accueilli tiendra de lui ses pouvoirs. Je verse du thé à l'inconnu qui pendant ce temps fait en anglais des compliments grivois sur les charmes de mon corps. Sir Stephen lui confirme que je suis à sa disposition ; et il nous laisse. Il a fallu poser le plateau de thé par terre, car le grand lit n'est pas de trop pour nous accueillir tous les trois, avec le colley. L'homme me dit de me déshabiller et de flatter le chien, et comme je lui caresse la tête, il ricane en disant que, à ce train-là, je vais mettre un certain temps avant de le faire arriver là où il le veut. Ensuite, je me glisse à plat dos sous le colley, qui me débarbouille le visage avec sa longue langue rose, et son pelage, blanc par-dessous, soyeux et bien peigné, me vient sur le ventre : il est merveilleusement chaud et doux. Puis je redresse les jambes, je les passe par-dessus le dos du chien, comme une fois à Samoï Anne-Marie a fait avec moi, et je m'agrippe à lui, les mollets croisés sur ses reins, jusqu'à me coller étroitement sous lui. Il devait avoir l'habitude des garçons, car il a trouvé son chemin en moi ; mais moi, non, je n'ai pas l'habitude, c'est ma première fois. Qui effacera les rêves ? »

Il était rare que des membres du club vinssent au restaurant en compagnie d'une femme, mais enfin cela arrivait : à condition qu'elle fût accompagnée, l'entrée ne lui était pas interdite, ni l'accès des chambres. Dans la grande salle confortablement chauffée, ces femmes enlevaient leur manteau de fourrure, parfois même la veste de leur tailleur. Leur assurance, qui cachait peut-être leur malaise, leur curiosité, qu'elles tentaient de déguiser sous l'insolence, leurs sourires, qu'elles essayaient de rendre méprisants et qui correspondaient sûrement quelquefois à un mépris très réel, soulevaient la rancune des garçons, et amusaient beaucoup les célibataires.

Durant les huit jours où Y fut de service au restaurant à midi, il en vint quelques-unes, mais la seule que Y dut accueillir était brune, pas plus grande que Y, et accompagnait un homme jeune, Michel, un des membres du club qui avait déjà couché une fois avec Y. Ils s'assirent à l'une des tables affectées à son service, dans une encoignure près de la fenêtre, et presque aussitôt Michel fit signe à Y de s'approcher. Il le présenta à la jeune femme, et Y l'entendit ajouter à son adresse : « Mon épouse. »

Elle avait une bouche mince, qui s'effilait du milieu d'une joue à l'autre, et elle portait une alliance, cloutée de petits diamants, sur laquelle était monté un saphir presque noir. Elle était habillée d'un chemisier en soie blanche pardessus un pantalon brun, et sanglée d'une ceinture constituée d'une multitude de fines chaînettes argentées, que retenait dans le dos un bandeau de cuir.

Quand le maître d'hôtel eut pris la commande, Michel dit à Y, qui attendait : « Apporte l'album à Madame. »

La jeune femme tourna d'un air détaché les feuillets du classeur, et passa sur la photo de Y en affectant de ne pas le reconnaître.

Son mari l'arrêta et lui dit : « Tiens, voilà, c'est lui. »

Elle leva les yeux vers Y, avec un demi-sourire. « Vraiment ? »

– Tourne la page suivante », dit Michel. « Et lis la notice. »

Quand Y, qui était allé chercher le premier service, revint vers la table, il la vit qui parlait avec animation et Michel qui riait. Ensuite, ils se turent chaque fois qu'il approchait, pas assez vite pourtant, comme il apportait le café, pour qu'il n'entendît pas le mari insister : « Alors, décide-

toi ?... » Michel ajouta quelque chose que Y ne comprit pas ; la jeune femme haussa les épaules.

Dans la chambre, elle vint la première à Y et, de ses mains sèches, le saisit par les bras. Il crut sentir sur lui les serres d'un oiseau, et tandis qu'elle le déshabillait posément, en l'effleurant avec une lenteur provocante, il resta tendu, crispé.

Michel était assis sur le lit à les regarder.

Quand Y fut nu, elle glissa une main sur ses fesses, et elle aussi vint toucher les marques avec curiosité. « C'est fou, tout de même ! » s'exclama-t-elle.

Michel sourit : « Cela veut dire seulement qu'il appartient à quelqu'un. Et quelqu'un qui tient beaucoup à lui. »

Ces paroles provoquèrent une telle émotion en Y qu'il dut se mordre les lèvres pour retenir les larmes qu'il avait au bord des paupières.

« Et pourtant cette personne le prostitue ? » remarqua la femme.

« Justement », dit Michel.

Elle s'agenouilla devant le garçon pour le prendre entre ses lèvres, mais Y, qui était effrayé par cette bouche trop fine, trop grande, eut l'impression d'une aspiration froide et répugnante, qu'il aurait dite d'un poulpe. Ce n'était pas que Y fut rebuté par les femmes – depuis Marion jusqu'à, plus récemment, Anne-Marie, il n'en avait jamais eu peur –, mais il y avait en celle-ci quelque chose d'inquiétant et de glacé.

Voyant qu'elle n'arrivait à rien, elle prit Y par le poignet et l'entraîna sur le lit. « N'aie donc pas si peur, mon chou. Je ne vais pas te manger. » Et elle ajouta pour Michel : « Celui-ci est un vrai pédé, je te le garantis ! »

Y trouva le mot, dans cette bouche, particulièrement écœurant et insultant.

Quand il fut allongé sur le dos, les cuisses légèrement écartées, elle le reprit avec la main, et ce que ses lèvres n'avaient pas su faire, elle le réussit mieux avec les doigts.

Elle abandonna Y un moment et fit se lever Michel, qu'elle caressa à son tour pour le déshabiller devant Y.

L'homme se laissa faire avec une passivité, une docilité pareilles à celles d'un garçon de Roissy, comme s'il en avait voulu emprunter le rôle.

Et effectivement, à la surprise de Y, ce fut Michel qui, quand il fut entièrement nu, se mit à genoux devant le lit en

y allongeant le buste, et ce fut Y que la femme conduisit derrière lui pour en user. Tout le temps que Y parcourut les reins de l'homme – et ce fut long car, avec le peu d'appétence qu'il en avait, il n'avait aucun mal à se retenir, – la femme lui laboura le dos avec les ongles, pour le stimuler et l'exciter, montant des cuisses sur les fesses, puis redescendant des épaules jusqu'aux reins.

À d'autres moments, elle l'agrippait à pleine nuque et lui secouait la tête, en grondant entre ses dents : « Allez ma chouchoute, vas-y, fais-toi mal, mets-la-lui bien au fond... »

Et Y sentait, derrière son oreille, la pierre de l'alliance qu'elle avait retournée dans sa paume et avec laquelle elle lui griffait le cou pour l'aiguillonner.

Quand Y, le dos strié de traits brûlants, se retira après s'être effectivement abandonné, il crut, à tort, que la scène se terminait là.

Mais il vit la femme se planter devant lui. « *Bouche très bien dressée* », récita-t-elle. « Et *fouetté volontiers*. Tu vas nous montrer un peu ça ! » Elle passa les mains dans son dos et déboucla sa ceinture.

Y découvrit alors qu'il s'agissait en réalité, un peu à la manière des cannes-épées de l'ancien temps, d'un fouet escamotable : il était composé d'un bandeau de cuir rigide, porté dans le dos, qui servait ensuite de manche, aux deux bouts duquel les extrémités des chaînettes étaient réunies dans un anneau. Il suffisait d'en ouvrir un pour que le faisceau des cordons argentés se déployât comme un chat à quatre-vingt-dix-neuf queues.

« On va voir comment tu goûtes cela, mon chéri ! » Elle lui attacha les poignets ensemble par-devant, moins par réel besoin de l'entraver que pour la posture, qui était agréable à regarder et rappelait sa soumission, puis elle le poussa par la nuque jusqu'à ce qu'il s'agenouillât entre les jambes de Michel qui s'était assis sur le lit. « Allez, la petite fiotte, honore ton maître ! » Les chaînes cliquetèrent, sifflèrent dans l'air, mais passèrent – intentionnellement – à côté de l'épaule nue de Y, qui sursauta.

Michel lui prit très tendrement la tête par les tempes, et s'introduisit dans sa bouche, tout en promenant, avec une grande douceur, des mains erratiques dans ses cheveux qui se tordaient comme des herbes dans le vent.

Les chaînes cliquetèrent de nouveau, mais cette fois s'abattirent en plein travers du dos de Y. Malgré son bâillon de chair, il poussa un hurlement : il avait senti comme une

myriade d'épingles retomber sur ses omoplates. Il fallait que les bords de ces maillons fussent acérés pour le transpercer de la sorte.

Lorsqu'ils s'en allèrent enfin, Y était glacé. Il avait le sentiment singulier d'avoir été écrasé, insulté, dépouillé de tous ses repères, jeté dans un monde à l'envers.

« Ces garces-là, » dit Noël, quand Y, qu'il avait vu sortir une fois le couple parti et qu'il interrogeait, finit par lui raconter ce qui s'était passé, et la honte qu'il en avait eue, « ces garces-là, elles sont aussi putains que nous, tu penses, sans ça elles viendraient pas ici. Mais qu'est-ce qu'elles se croient ? Moi, si je pouvais, je les giflerais. »

Ce sentiment à l'égard des femmes venues en visiteuses était constant et unanime. Tandis que Noël, et Y, et d'ailleurs tous les autres, s'il leur arrivait d'envier les garçons amenés à Roissy par leur amant, c'était uniquement pour l'intérêt que celui-ci leur portait, et sans la moindre rancune ou véritable jalousie. Y n'avait pas soupçonné, à son premier séjour, quels désirs il avait éveillés autour de lui, désir de l'aider, de savoir qui il était, de l'embrasser aussi, chez ceux des garçons qui l'avaient, à son arrivée, déshabillé, lavé, coiffé, revêtu de son costume, qui avaient pris soin de lui, et qui chaque jour ensuite, quand ils croyaient n'être pas vus, avaient si vainement tenté de lui parler, lui qui ne répondait jamais.

Quand son tour vint de faire ce qu'on appelait le service des chambres, c'est-à-dire de se rendre, accompagné de Noël, dans la grande clôture pour faire la toilette des garçons qui y venaient d'y arriver, Y fut tellement troublé par cette sorte de décalque multiplié, d'incarnation à plusieurs exemplaires de ce qu'il avait été lui-même, et qu'on lui remettait entre les mains, qu'il ne franchissait jamais sans trembler la porte des chambres rouges. Car toutes étaient rouges, et il fut désolé d'être incapable de retrouver avec certitude celle qui avait été la sienne. La troisième ? Le peuplier bruissait devant la fenêtre ; les asters pâles, qui dureraient tout l'automne, fleurissaient tout juste. Mais la cinquième chambre avait aussi son peuplier et ses asters.

Noël et lui avaient été chargés de s'occuper d'un garçon gracile, blanc contre la tenture écarlate, frissonnant, les cuisses portant pour la première fois les sillons violets de la cravache. Il s'appelait Claude. Son amant était un homme

maigre d'une trentaine d'années qui, le tenant aux épaules, renversé contre le lit, comme René avait tenu Y, le regardait avec passion livrer son doux ventre brûlant à un homme qu'il n'avait jamais vu et sous lequel il gémissait. Noël le lavait ; Y le coiffait, lui enfilait sa veste, lui passait son pantalon. Il avait une poitrine tendre, des genoux étroits. Il était muet et perdu. Lui, et les garçons comme lui qui appartenaient aux affiliés, lesquels étaient seuls à se les partager jusqu'à ce que, dès qu'on les trouvait suffisamment prêts et dressés, ils quittaient le château, la gourmette de fer au poignet, pour être prostitués par leur amant, et pour son seul plaisir, étaient pour les garçons de Roissy un objet de curiosité et de conjectures interminables. Reviendraient-ils au château ? Seraient-ils, s'ils revenaient, enfermés dans la grande clôture ou bien, fût-ce pour quelques jours, délivrés du silence et mis dans la communauté ? Il y eut un garçon que son amant laissa six mois dans la clôture, emmena, et ne ramena jamais. Mais Y avait retrouvé John, qui était resté dans la communauté, puis était parti, puis était revenu, John que René avait caressé devant lui, et qui avait regardé Y avec tant d'admiration et d'envie.

Battus et enchaînés comme les autres, les garçons de la communauté étaient pourtant libres. Non pas libres de n'être pas battus s'ils étaient là, mais libres de s'en aller s'ils le voulaient. C'était ceux qu'on traitait le plus cruellement qui s'en allaient le moins. Mais John et Julien, fouettés tous les jours, comme Y, et comme Y, selon ce qu'avait prédit Noël, souvent plusieurs fois par jour, John, Julien et Y étaient aussi volontairement prisonniers que les garçons de la grande clôture.

Les affiliés qui demeuraient ou venaient plusieurs jours de suite à Roissy n'étaient pas rares, si bien qu'il s'établissait des préférences, des habitudes, mais si Y remarqua le fréquent retour de Carl, ce fut moins parce qu'il se présentait jusqu'à quatre jours d'affilée, le demandant toujours pour le soir et vers neuf heures, que parce que Y essayait chaque fois de le faire parler de Sir Stephen. Il y consentait rarement, et c'était plutôt pour expliquer ce que lui, Carl, avait dit à Sir Stephen à propos de Y, que ce que Sir Stephen avait répondu.

Un soir, il avait avec Y fait monter un autre garçon, et il avait choisi Julien. « Je prends les deux ferrés ensemble », fanfaronna-t-il.

Dans une des chambres rouges, il les fit allonger côte à côte sur le lit de fourrure noire, Y à gauche et Julien à droite, et dégager leurs pantalons sur les hanches car il voulait, leur dit-il, comparer leurs fers. Ceux de Julien étaient placés plus loin sur le périnée que ceux de Y, presque à l'entrée de ses reins, et formés d'une seule médaille en or, grosse comme une pièce de 5 francs, où un petit orifice avait permis de faire passer le raphé grâce, certainement, à un minuscule mécanisme, comme ceux qu'on voit aux colliers des dames, mais qui était à présent indiscernable. Ils ressemblaient ainsi à un bijou, quand ceux de Y avaient l'aspect d'une chaîne de contention, et Carl en fit la réflexion, croyant mortifier Y de ce que Sir Stephen ne l'eût pas trouvé suffisamment précieux pour mériter l'or ; mais Y s'en moquait. Une maxime y était gravée et Carl la lut : « *Les passions sont saintes et l'homme entrera dans l'éternité porté sur leurs ailes...* "Yeats", c'est ton maître, ça ?... En tout cas, cela donne envie de vous fouetter, mes petits chéris. Levez-vous. »

Les deux garçons se redressèrent simultanément et quittèrent le lit avec des mouvements jumeaux, dont la grâce parvint, malgré l'épaisseur de son cerveau, à toucher l'homme qui les observait avidement. Il les enlaça ensemble, Y dans le creux de son bras gauche, Julien dans le droit, et il les attrapa par la nuque pour les serrer contre lui, les embrassant l'un après l'autre, sur les cheveux, sur la tempe, sur la joue, et, très vite, sur la bouche. Il avait une façon qui n'était qu'à lui d'embrasser, à la fois pataude et brutale, où alternativement il s'emparait des lèvres des garçons comme s'il voulait les manger, leur fourrait la langue droit au fond de la gorge, ou aspirait la leur pour l'avaler. Sa main descendit le long des dos en en comparant les lignes, et il leur enfonçait des doigts dans les reins pour les faire se cabrer et mieux les sentir contre lui, puis il empoigna les fesses, offertes dans les pantalons ouverts, et les malaxa avec un appétit cannibale.

Quand il s'écarta, Y eut peur de ces yeux lubriques qui clignaient, à demi exorbités, et du reflet qui luisait au fond.

« Je veux vous voir vous fouetter l'un l'autre ! » grommela-t-il. « Y : déshabille Julien ! »

De cet ordre, les garçons comprirent bien qui serait le premier à y passer, et Y s'approcha de son camarade avec un pauvre sourire.

Julien présenta docilement son dos, et il laissa Y faire glisser sa veste le long de ses bras, son pantalon, le long de ses jambes fines et droites.

Quand il fut, pâle et mince, tendre et vulnérable dans la lumière du lustre, tout nu sauf les carcans qui le marquaient au cou et aux quatre extrémités, Carl lui tendit un grand martinet noir dont les lanières de cuir étaient régulièrement nouées.

Surpris, Julien regarda Y avec un air d'excuse, comme s'il pouvait être tenu responsable de ce qu'on lui demandait.

« Je t'aurais bien donné la chicote, » ajouta Carl, « mais tu n'aurais pas su t'en servir, tu aurais fait un carnage ! » Il prit Y par les bras, l'attira convulsivement contre lui, et il le serra tout en lui chiffonnant dans le dos sa veste au-dessus des reins. « Viens ici mon petit poussin, je ne me lasse pas de te faire crier. Je veux te sentir contre moi... » Il l'embrassa dans le cou, en lui faisant des suçons qui furent abjects à Y.

Puis il regarda Julien qui attendait docilement, le fouet au bout du bras, le poignet alourdi par le bracelet d'acier, beau et lisse comme une fleur enchâssée. « Tu le frapperas chaque fois là où je te montrerai. Et fort. Si jamais tu fais semblant, je t'enverrai au cochon pendu ! »

Le « cochon pendu » était le pire châtiment dont on pouvait être menacé à Roissy. Peu de garçons l'avaient subi, car en général ils arrivaient déjà suffisamment asservis et matés pour qu'on n'eût pas besoin de recourir à cette torture. Elle consistait à emmener le fautif dans un cachot glacial, dans les caves du château, où, entièrement nu, il était pendu par les pieds au plafond. Il était fouetté par deux valets alternativement, l'un sur le dos et l'autre sur la face, depuis les chevilles jusqu'au cou. Il restait ensuite plusieurs heures dans cette position, et il n'était pas rare qu'on le retrouvât inconscient quand on le détachait.

Julien pâlit. Quand il lança son bras, ce fut de toutes ses forces qu'il frappa les reins de son ami, lequel poussa un cri strident.

En sentant Y se jeter en avant contre lui, Carl en eut une vive commotion, tant fut intense le bonheur procuré par l'illusion qu'un garçon se précipitait dans ses bras, et son membre, qui était déjà tendu, fut agité d'une secousse impétueuse. Il le palpa là où les nœuds de cuir avaient marqué la peau, il l'embrassa derrière l'oreille, il le berça ten-

drement. « Là, là, mon petit bébé... Je sais, tu souffres, mais je t'aime tellement quand tu cries... » Puis, à Julien, il désigna les fesses comme cible ; puis les cuisses ; puis les reins de nouveau ; puis les fesses encore...

Julien lançait le fouet toujours avec la même force, précisément là où il lui était indiqué, et chaque fois Y, vrillé par la douleur, ne pouvait faire autrement que se pousser contre le gros homme qui le serrait amoureusement, qui le cajolait là même où il avait dit de le frapper, qui l'embrassait partout, sur ses yeux pleins de larmes, sur ses lèvres tremblantes, et faisant mine de le consoler de ce qu'il lui infligeait.

Puis Carl susurra à l'oreille de Y : « Allez, à toi maintenant. Tu vas pouvoir te venger ! » Et il eut un petit rire graveleux.

Y eut un profond rejet de la complicité dans laquelle cet homme vulgaire tentait de l'entraîner, comme s'il avait voulu le monter contre Julien, quand Y n'avait rien contre lui – seul le soupçon de lui prendre Sir Stephen aurait pu le provoquer, et aurait alors suffi à ce qu'il lui arrachât les yeux.

Carl déshabilla Y lui-même, faisant tomber la veste et le pantalon comme des feuilles autour de lui. Puis il reprit des mains de Julien le martinet, avant de l'attacher comme à l'accoutumée, les mains au cou et le cou à la chaîne qui était au-dessus du lit.

Mais Y, malgré la bonne volonté dont il tenta de faire preuve, était trop endolori, trop brûlé par la flagellation qu'il venait de subir, pour que ses coups fussent efficaces.

Carl, impatienté, et qui de toute manière avait maintenant le besoin pressant d'autre chose, lui retira brutalement le fouet et le fit agenouiller devant lui pour qu'il le prît en bouche. De la main gauche, et pour le seul plaisir de sentir Y à sa merci, il s'enfonça avec rudesse dans ses cheveux comme un braconnier dans la brousse, tandis que de l'autre bras il entreprenait de corriger Julien lui-même.

Y le déboutonna. Depuis le temps qu'on le contraignait à assouvir les hommes de cette manière, il avait développé, pour les fois où il était à bout et souhaitait écourter une séance pénible, une façon d'amener à se consumer celui qu'il avait dans la gorge, tout en le faisant passer, pour qu'il ne fût pas frustré et ne voulût pas l'en châtier au moyen de nouveaux tourments, par quelques paliers rapides mais efficaces qui le menaient à un sommet, avant de retomber,

pantelant. Il utilisait pour cela sa langue sur le frein et autour du petit sillon qui entoure le fruit gonflé, mais aussi ses doigts qui s'emparaient des organes par-dessous et les rendaient durs comme pierre. Le déclenchement final était assuré quand il décidait de faire vibrer le bout de sa phalange sur la brèche qui s'ouvrait entre les fesses. Les hommes ne pouvaient en général résister plus que quelques secondes à cette sollicitation, et ressortaient de l'expérience ahuris par l'intensité de ce qu'ils avaient vécu. Carl ne put y échapper davantage, chauffé comme il l'était, et, après avoir joui debout, il retomba comme une masse, à genoux devant le lit.

Quand il fut péniblement parvenu à reprendre ses esprits, il se rajusta, puis il renvoya Julien, encore frissonnant de la correction qu'il venait de recevoir, les yeux brillants de larmes. Il dit à Y de se rhabiller et d'attendre.

Lorsque Y fût prêt, il prit la longue boîte de cuir bleu qu'on lui tendait. Il l'ouvrit : elle contenait une gourmette, une chaîne qui se portait en collier, et un fin bracelet de cheville.

« Ils te plaisent ? » demanda Carl avec un sourire plein de sous-entendus. « Ils sont en platine. Tu les mérites, mon cœur. Tu les mettras à la place de ceux que tu as, en fer, quand je t'emmènerai.

– M'emmener ? » fit Y stupéfait. « Où ?... Mais vous ne pouvez pas m'emmener !

– Je t'emmènerai en Afrique d'abord, et aussi en Amérique.

– Mais vous ne pouvez pas ! » répétait Y de plus en plus haut.

Carl fit un geste pour le couper : « Je vais m'arranger avec Sir Stephen. Et je t'emmènerai.

– Mais je ne veux pas ! » cria Y, soudain pris de panique. « Je ne veux pas, je ne veux pas !

– Si, tu voudras. »

Et Y pensa : « Je me sauverai ! Ah ! pas lui, non, je me sauverai. »

L'écrin était ouvert sur le lit défait, et les bijoux, que Y ne pouvait pas mettre, brillaient dans le désordre des draps.

Carl ne revint pas – mais ce ne fut pas à cause de la scène que Y lui avait faite.

Deux jours après, comme Y attendait, au début de l'après-midi, vêtu de sa tenue bleu-gris, qu'un valet lui ouvrit la petite grille pour aller à la bibliothèque, il entendit soudain qu'on l'appelait derrière lui. Il se retourna : c'était Anne-Marie qui se pressait vers lui, un journal à la main.

Elle le lui tendit, pâle comme il ne l'avait jamais vue.  
« Regarde ! »

Le cœur de Y bondit dans sa poitrine : en première page, sous un gros titre, il découvrit son propre visage – une photo recadrée de Roissy –, son visage perdu, sa bouche entrouverte, ses yeux qui regardaient bien en face.

*QUI EST LE GARÇON NU DU CRIME DE FRANCHARD ?*

*Des alpinistes, qui s'entraînaient en forêt de Fontainebleau, dans les gorges de Franchard, alertés par les aboiements d'un chien, ont découvert dans des fourrés le cadavre d'un homme tué d'une balle dans la nuque. L'inconnu avait été dépouillé de tous ses papiers. On n'a trouvé sur lui, glissée dans la doublure du veston, que la photo d'un garçon posant entièrement nu, vraisemblablement un prostitué, que la police recherche...*

La description qui suivait ne laissa aucun doute à Y : il s'agissait de Carl.

« Tu vois qui c'est, bien sûr ? » fit Anne-Marie.

« Oui... oui... Mais qui l'a tué ? » bafouilla-t-il. « Et pourquoi ? »

– Celui que tu attends... », fit-elle d'un air entendu.  
« C'est probable... » Et elle ajouta aussitôt : « Mais il ne faut rien dire. Et surtout pas que Sir Stephen te l'avait envoyé. »

La police ne vint jamais à Roissy. Les journaux relatèrent que, la victime ayant été identifiée grâce à des marques de blanchissage sur ses vêtements, l'enquête avait établi que Carl Lanskweert, connu en Afrique Centrale pour trafic d'armes avec des agents étrangers, peut-être anglais, – « peut-être Sir Stephen », disait Anne-Marie –, s'apprêtait à quitter l'Europe alors qu'il venait de toucher des avances considérables. Ses clients, se voyant floués et sans défense légale, s'étaient probablement vengés.

« Je ne crois pas qu'on revoie Sir Stephen de longtemps, à présent », avait conclu Anne-Marie. Elle pensait qu'il avait sans doute passé la frontière pour échapper à l'enquête, voire aux représailles des complices de Carl.

« Tu es libre, Y. On va t'enlever le collier, les bracelets. La rentrée des classes est dans deux jours. Tu peux retourner chez toi. »

Y ne pleurait pas, ne se plaignait pas. Il restait abasourdi par l'effondrement soudain de tout ce qui avait été sa vie ces dernières années.

« Mais si tu le souhaites, » dit-elle encore, « tu pourras revenir ici quand tu veux. Je t'ai toujours apprécié. »

Y ne répondit pas.

N'ayant plus voulu poser de questions, il ne sut jamais ce qu'étaient devenus Neil ni Joakim, et, si effectivement il n'eut plus signe de Sir Stephen, René ne se manifesta pas davantage. Un instant, il se demanda s'il irait retrouver Trevor ; mais c'eût été pitoyable.

Dès qu'il fut de retour dans son petit appartement quai de Béthune, il rangea la gourmette dans un tiroir, et il recommença de porter des sous-vêtements, des pantalons, des pulls à col roulé et serré ; et, avec un sourire amusé où il y avait du soulagement mais aussi beaucoup d'amertume, il tira soigneusement ses chaussettes sur les mollets. Mais il ne chercha pas à faire limer l'anneau et, quand bien plus tard il se laissait déshabiller par ses amants, – lesquels ne l'appelaient que par son prénom entier –, ils parlaient de *piercing*, et s'en extasiaient ; seuls le *S* et le *H*, qui finalement avaient été tout aussi vains, effrayaient réellement ceux qui les découvraient.

## TABLE DES CHAPITRES

<b>PRÉFACE .....</b>	<b>2</b>
<b>ROISSY .....</b>	<b>4</b>
<b>SIR STEPHEN.....</b>	<b>51</b>
<b>ANNE-MARIE.....</b>	<b>98</b>
<b>LE DAGUET .....</b>	<b>132</b>
<b>RETOUR À ROISSY.....</b>	<b>165</b>
<b>TABLE DES CHAPITRES.....</b>	<b>216</b>